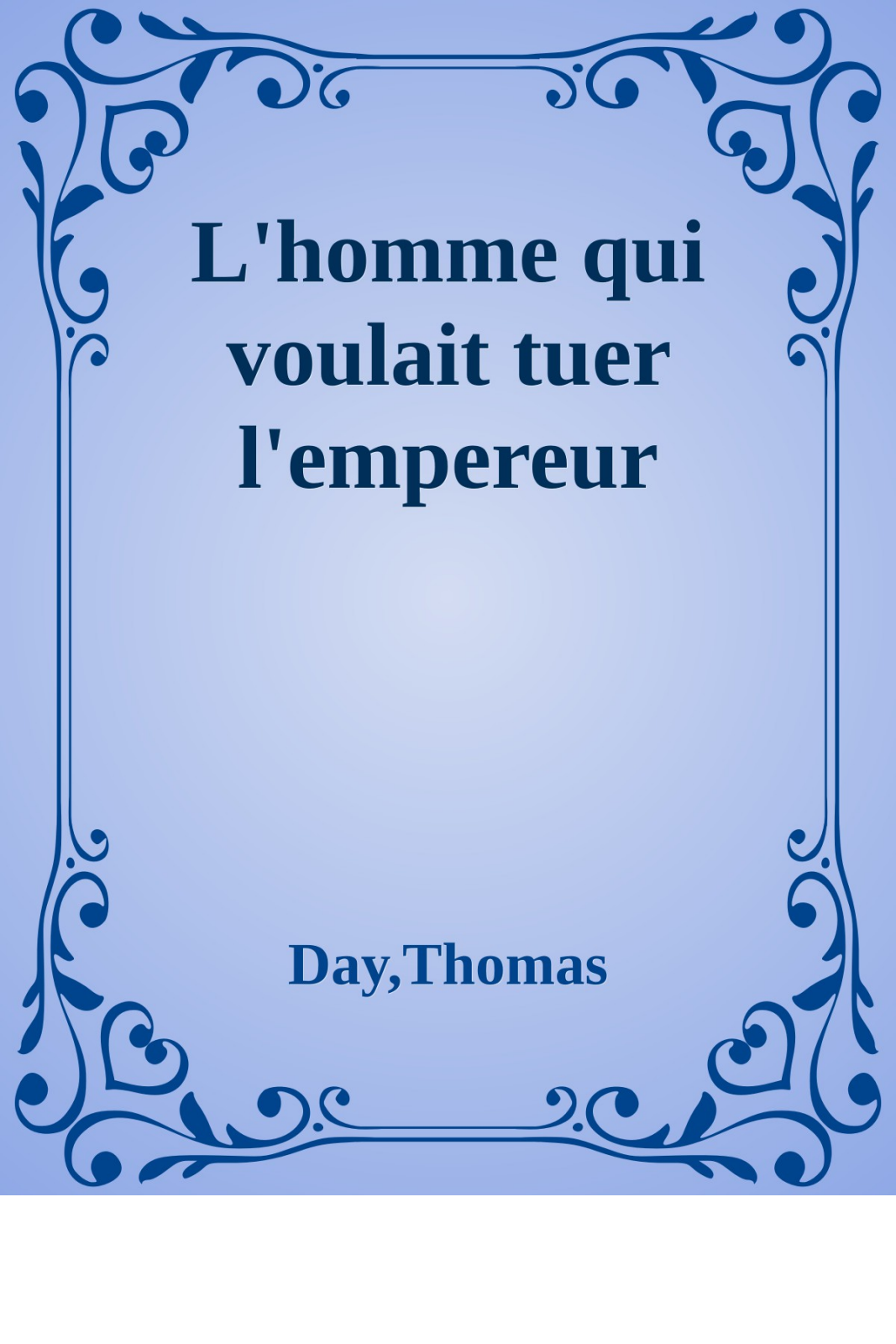


A decorative border in a dark blue color, featuring intricate floral and scrollwork patterns that frame the central text.

L'homme qui voulait tuer l'empereur

Day, Thomas

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Thomas
Day

L'homme qui voulait tuer l'Empereur

La Voie du Sabre, II



Thomas Day

LA VOIE DU SABRE, II

L'homme
qui voulait tuer
l'Empereur



Gallimard

Avant-propos et remerciements

Bien que situé trente-trois ans après *La Voie du Sabre*, dans le même Japon qui ne fut jamais, *L'homme qui voulait tuer l'Empereur* ne se veut pas la suite directe des aventures de Nakamura Oni Mikédi et Miyamoto Musashi (en ce qui me concerne, leur histoire prend fin dans les dernières pages de *La Voie du Sabre*). Néanmoins des lieux, des personnages et des objets sont communs aux deux romans : Edo, Tokugawa Oshone, Tokugawa Nâga, le Daïshô [1] Papillon, l'encre de Shô...

Dans la mesure du possible, j'ai essayé de livrer un récit susceptible d'être lu de façon indépendante. L'échec étant envisageable, je prie donc mes lecteurs de lire si possible *La Voie du Sabre* avant *L'homme qui voulait tuer l'Empereur* ou d'excuser d'éventuels points de détail qui se révéleraient obscurs.

Pour ce livre-ci, j'adresse principalement mes remerciements à Olivier Girard qui a annoté la novella ayant servi de base à ce roman et l'a publiée dans le numéro 32 de l'excellente revue *Bifrost*. À Thibaud Eliroff et Ugo Bellagamba qui ont œuvré dans le même sens et à Guillaume Sorel pour la couverture.

Remerciements collatéraux à Sandrine Grenier (à qui est dédié en particulier l'épilogue), Su Kiy (from Angkor Vat), Ice (from Khamphang Phet), Shoko (from Tôkyô). Et à Aëff, sans qui ce livre n'existerait pas.

T.D., le 22 juin 2003, dans les environs de Mae Siarang, Thaïlande.

Même le cercle a besoin de naître en un des points de sa circonférence.

C'est donc ici que naît, prend forme, illumine alentour et s'éteint, tel le feu d'un campement, l'histoire édifiante d'Ichimonji Daigoro, l'homme qui voulait tuer l'Empereur.

Au moment précis où cette histoire débute, le seigneur de la guerre Ichimonji Daigoro, mort à présent, était âgé de vingt-sept ans et régnait sur plus de sept mille sujets depuis sa forteresse sise sur les contreforts du mont Aso, au nord-est du Poisson-Chat Kyushu. Une grande forteresse de teck, de cloisons de papier de riz et de bambou d'où on pouvait jouir par temps clair d'une vue magnifique sur les grisailles sempiternelles du détroit de Bungo. Ichimonji Daigoro, fils du célèbre exécuteur officiel du shôgun [2], Ichimonji Riujî, vivait alors dans le respect de toutes choses et l'accomplissement personnel.

L'Empereur de ces temps difficiles, mort à présent, s'appelait Tokugawa Oshone. Il venait de perdre sa fille, Nâgâ, qui, selon les écrits officiels, avait été victime de la pénurie d'encre de Shô – la chère sacrée de la caste impériale – et s'était éteinte sur sa couche, triste comme une porcelaine fendue.

Sans cette perte, cet humble seigneur et son Empereur ne se seraient jamais dressés l'un contre l'autre. Mais, envieux d'avoir d'autres enfants, l'Empereur désira la noble dame Shirôzaemon Reiko – première concubine du seigneur Ichimonji Daigoro et amante experte dont on disait la beauté sans pareille. Une beauté que Tokugawa Oshone avait aperçue et vantée durant les fêtes du Nouvel An bouddhique, peu avant la disparition de sa fille unique.

Utilisant un rouleau marqué du sceau impérial, acheminé par cinq diplomates de haut rang et leur garde rapprochée, alourdissant sa missive de cadeaux somptueux, l'Empereur invita Ichimonji Daigoro à lui confier le destin de la noble dame Shirôzaemon Reiko.

Le seigneur de la guerre déclina l'offre. Par amour... refusant que sa seule concubine le quitte pour devenir un dragon – une créature grotesque qui passe son temps allongée sur sa couche, à manger, boire et forniquer. L'Empereur s'entêta. Par principe ; nul n'a le droit de se dresser contre le dit de l'Empereur.

Tout cela eut lieu au printemps de la deux cent trentième et ultime année de règne de l'Empereur-Dragon Tokugawa Oshone, en ces jours de magie naturelle où les cerisiers fleurissent et pointillent de rose et de blanc la verdure puissante des bambouseraies et rizières du Poisson-Chat Kyushu.

Je me souviens très bien de ce printemps qui n'allait plus tarder à

verser dans le sang, la chair gangrenée, la cendre et les pleurs...

Je me souviens avoir pris forme, moi le frère de l'Ombre, avoir flambé, rugi et m'être éteint.

Je me rappelle du goût de la chair humaine, du corps de la concubine Shirôzaemon Reiko, du seigneur Ichimonji Daigoro, de son samouraï et ami Azeko, de Bertrand Merteuil de Courcelles, quatrième fils de l'insignifiant baron Jean Merteuil de Courcelles... je n'ai oublié ni leur voix ni leur visage ni leurs actes, car, même vaincu, domestiqué, le Feu marche avec vous, Humains, et n'oublie jamais.

Jamais.

PREMIÈRE PARTIE

LA CHUTE DU CLAN ICHIMONJI

Impassible, assis dans la position du Bouddha, le seigneur Ichimonji Daigoro observe les corps que ses serviteurs viennent d'allonger devant lui, à une coudée de ses genoux : trois cadavres enveloppés dans des soieries provenant de la lingerie seigneuriale. Non loin, bée un sac de toile épaisse, de ceux qu'on utilise pour entreposer le riz durant l'hiver. Dans ce sac écru, mouillé de rouge brunissant, ont été rassemblées les têtes tranchées, rictus et sang coagulé, des sept samourais à qui Daigoro avait confié la sécurité de son épouse enceinte, Yuna, et celle de leurs enfants en bas âge, Riuji et Sadako. Ces samourais avaient pour mission d'accompagner Yuna jusqu'à la forteresse de son père, Bunraku Izechi. Ils ont échoué, fauchés par une patrouille impériale.

Sans doute parce que Daigoro ne pleure pas, sa concubine Shirôzaemon Reiko inonde de ses larmes salées l'estrade de teck sur laquelle s'alignent en un même rang les blancs tatamis servant de sièges au seigneur et à sa suite.

Daigoro se lève, pose sa main sur l'épaule de son premier samourai, Azeko, avant de s'approcher du plus petit des corps. Une fois agenouillé, le seigneur de la guerre entrouvre la soie pour affronter le visage de son fils. Riuji. Petite chose anormalement calme, âgée de quatre ans, dont la plaie à la gorge a été nettoyée et bandée avec une écharpe de soie.

« Riuji. Mort. »

Un murmure, double et à peine audible... Non. Deux souffles quittant un être foudroyé... Deux expirations, non point lâchées par des lèvres mais expulsées par des poumons douloureux, victimes du Destin.

Les poings de Daigoro se serrent : ongles plantés dans les paumes, veines tendues, jointures de neige tassée. Une neige qui réclame vengeance. Pureté anguleuse, striée de vieilles cicatrices, de ridules. Vengeance ! Ses narines frémissent, comme assaillies par l'odeur du sang. Ses yeux vides restent aveugles, au proche comme au lointain, au présent comme au passé, perdus dans les ténèbres de l'avenir. Ses oreilles ignorent les commentaires murmurés alentour ; ne captent qu'à peine les pleurs de Reiko.

Azeko se lève, salue son seigneur et récupère sur le cadavre de

Yuna un rouleau marqué du sceau du général Hokusai— l'officier en charge de la troisième armée impériale. Le samouraï brise le sceau écarlate et déroule le message qu'il parcourt avec la plus grande attention.

« C'est une demande de reddition », annonce-t-il, brisant le silence de sa lecture appliquée.

Daigoro s'abstient de tout commentaire. Dominant le silence poursuivant, il se lève, s'approche du cadavre de son épouse. Après s'être agenouillé, il entrouvre la soie et, du bout des doigts, clôt les yeux désormais secs de celle qui fut la mère de ses deux seuls enfants. Il la salue une dernière fois, les mains jointes au niveau de la gorge, le menton posé sur le bout des index ; tel est le wai [3] qu'on adresse à la femme – épouse ou maîtresse de maison – pour lui rendre hommage. Toujours concentré sur son refus de verser la moindre larme, il se dresse de toute sa hauteur, tire ses épaules en arrière et se tourne vers son samouraï et ami.

« Azeko ! Parce que le premier sang vient de couler, demain l'aube sera sèche, propice au feu. Demain, l'horizon sera tranchant, dur comme la lame du sabre, et le vent soufflera assez fort pour attiser un bûcher, trop peu pour l'éteindre. Yuna aimait l'aube et réveillait souvent les enfants pour qu'ils voient le soleil se lever. Fais ce qui doit être fait... Que les bonzes saluent les dieux avec trois cent soixante-quatre offrandes et qu'ils préparent un bûcher digne des miens, avant de quitter cette forteresse à jamais avec leur maître abbé. Demain, à l'aube, moi aussi je verserai le sang. Aujourd'hui, je remercie les dieux de la maladie, je les remercie d'avoir emporté ma mère cet hiver. Ainsi a-t-elle rejoint nos ancêtres sans avoir à vivre cette abomination. »

Daigoro quitte la pièce en réajustant son kimono, laissant samouraï et serviteurs derrière lui. Trotinant sur ses chaussures à plateaux, Reiko se jette à sa suite. Quand, arrivé au bout du couloir, Daigoro se tourne vers sa concubine dont les souliers claquent, aussitôt elle baisse la tête, déférente et probablement consciente de son insolence : elle a eu l'audace de suivre son maître alors qu'il ne lui en avait pas donné l'ordre.

« Vous auriez dû me confier à l'Empereur », annonce-t-elle.

Véritable éclair de mort en suspens, deux coudées d'acier trempé accrochent sévèrement la lumière des lampes murales. Les mains serrées sur la poignée de son katana, Daigoro arme le geste promis à décapiter la jeune femme. Cependant, plutôt que de s'effondrer au pied de son seigneur en implorant la clémence, Reiko reste droite puis dresse la tête. Séduit par tant de courage, tant de volonté, Daigoro remise sa lame au fourreau, non sans lui avoir fait faire un tour complet – geste qui permet normalement au samouraï de se

débarrasser du sang maculant son sabre.

Tout à l'heure tu pleurais, Reiko, alors que je m'y refuse par respect pour les miens... tes larmes griffaient la poudre blanche que tu étales chaque matin sur ta peau. Pleurais-tu sur ton sort ? Sur celui de Yuna et celui de mes enfants qui ne connaîtront plus jamais la douleur ? Pleurais-tu à ma place ?

« C'est ce que tu voulais, Reiko ? Que je te confie à l'Empereur-Dragon et qu'il découvre ton honteux secret ?

— Non... Non ! C'est avec vous que je veux être... jusqu'au bout. Quinze ans ont déjà été partagés et, en ce qui me concerne, rien n'a changé...

— Alors ne parle plus jamais du passé, je n'en ai plus... Si l'Empereur savait ce que tu es vraiment, jamais il ne m'aurait demandé de te confier à lui.

— Pourquoi ne pas lui avoir dit la vérité ?

— La vérité, c'est que je t'aime telle que tu es, bien plus que je n'ai aimé la mère de mes enfants. Voilà une chose que je ne peux avouer qu'à toi... et à toi seule. Et pour ce qui est de ta seule imperfection ? Cela ne regarde que toi et moi, personne d'autre, pas même l'Empereur.

— Seigneur... il vous faut répondre au général Hok... »

Daigoro la regarde, se noie dans ses yeux.

Trop de beautés pour une seule femme ; celle du corps, absolue, à laquelle s'ajoute celle de l'esprit. Tant de magnificence pourrait passer pour un don des dieux ; mais il n'en est rien, car une terrible malédiction rampe sous cette beauté. Un secret que nous partageons tous les deux, excluant tous les autres du cercle de la confiance, véritable géographie du désir à jamais cernée de flammes.

Immobile au bout du couloir conduisant à l'escalier pentagonal de la Grand'Tour, Daigoro ne pense plus qu'au corps de sa concubine, trésors humides souvent étrécis par le plaisir, veillés par un duvet noir dessiné telle une feuille trilobée pointant vers le bas ; trésors qu'il a souvent, pour mieux s'y noyer, écartés du pouce et de l'index, à la lueur des lampes portugaises et des bougies. Pour ce qu'en sait Daigoro, la majorité des épouses ne daignent faire l'amour que deux à trois fois par semaine ; Reiko, elle, en a besoin plusieurs fois par jour pour se sentir propre, en accord avec sa nature profonde et particulière. Et, malgré ses trente années passées, dont quinze à accomplir quotidiennement l'acte d'amour, elle reste aussi désirable qu'au jour de ses seize ans : lèvres charnues, paupières au double repli plein d'élégance, yeux noirs et profonds, seins pleins tels des agrumes, fesses parfaites... Néanmoins, il y a une fissure dans la sculpture, une tache sur le noble tissu : quelque chose de surnaturel et d'insidieux hante cette beauté assurée, une étincelle maligne qui, souvent, glisse

sur les yeux noirs de Reiko pour leur donner plus d'éclat ; un feu... qui la consume quand elle se donne et que l'on ne peut éteindre que dans l'étreinte, encore et encore, toute la nuit si nécessaire.

Jusqu'à l'aube... et le sommeil épuisé qu'elle promet.

Il est des femmes qui rendent les hommes fous, qui peuvent pousser le lâche sur la voie du meurtre et le brave sur celle du suicide ; Reiko appartient à cette catégorie de tentatrices. En Europe, dans les royaumes d'Espagne ou de Lorraine, elle aurait probablement été accusée de sorcellerie et brûlée avant son vingtième anniversaire...

Fébrile et déchiré par son désir, Daigoro tourne les talons, revient sur ses pas et se rue dans sa chambre, seul, la main droite serrée sur la poignée de son katana. La nécessité de se masturber est impérieuse ; il a honte de ce besoin qui le brûle et le dominerait s'il n'avait pas reçu une éducation martiale des plus poussées. Bien sûr, il pourrait se jeter sur Reiko, la prendre durement et vite s'éteindre en elle — jamais elle ne lui en voudrait pour ça, d'autant plus qu'elle apprécie toujours une certaine brutalité –, mais il ne peut s'y résoudre tant que sa femme et ses enfants n'ont pas été bénis par les bonzes et purifiés par le bûcher, tant que lui, Ichimonji Daigoro, n'a pas répondu au général Hokusai.

Dehors, telle une écuelle de cristal laiteux que le moindre projectile suffirait à disperser, la lune brille au-dessus des troupes de l'Empereur Tokugawa – les troisième et septième armées qui campent au pied de la forteresse Ichimonji. Il y a là trois mille archers, mille cinq cents lanciers, trois cents samourais à cheval, des arquebusiers par centaines, des douzaines de canons et une lourde machine de siège que les ingénieurs impériaux viennent juste de commencer à assembler. Cette dernière, oblongue, basse sur ses vingt roues pleines, évoque un tronçon de centipède.

Le campement, tout en tentes blanches hérissées de sashimono [4] colorés, s'étend sur une lieue, des deux côtés du fleuve Zao. Des milliers de feux le percent, telles les écailles d'un serpent au soleil.

Refusant toujours de pleurer la mort des siens, Daigoro se tient assis sur le pan oriental du toit de la Grand'Tour. À main droite, sur un grand rectangle de lin, reposent son katana – qui, des années durant, fut celui de son père –, son arc, un carquois de longues flèches, une théière froide depuis des heures, du riz vinaigré roulé dans une algue noire, tronçonné en sushis, un cruchon d'eau de pluie. Il attendra le temps qu'il faudra, le moment idéal, celui qui ne se présentera qu'une fois, car l'ennemi cessera de se sentir invulnérable dès que la première flèche déchirera le ciel.

Ils attendent une réponse ; c'est bien la seule chose que je vais leur donner.

Sur un petit rouleau de papier, utilisant avec difficulté un mince pinceau et la lumière de la lune tombant sur le monde de la nuit, Daigoro trace quelques kana [5], ceux que lui dictent les événements des dernières heures : trois corps froids ; un sac rempli de têtes humaines ; les yeux noirs de Shirôzaemon Reiko et le désir térébrant qu'ils ont suscité ; sa main pleine de salive allant et venant sur son membre dur comme du bois, incapable de le soulager. Des choses inoubliables, des images tantôt livides tantôt obscures tantôt ensanglantées : fragments d'estampe qu'il évoquera à nouveau en rendant son dernier souffle – du moins est-ce sa conviction – et qui, pour le moment, dessinent les vagues contours de la vengeance prenant forme en lui chaque fois qu'il ferme les yeux.

Une fois sa réponse tracée à l'aide du sang foetal prélevé par Azeko dans le ventre de son épouse, il enroule le fin rouleau autour de la hampe d'une de ses flèches, la mieux équilibrée, choisie avec soin et patience. Il noue autour du papier une mèche prélevée sur le cadavre de son fils Riuji.

De longs cheveux noirs.

De toutes les couleurs de la mort maintenant qu'un rayon de lune les caresse.

Et sur le papier... Du sang mort-né, tout aussi noir.

Ne reste plus qu'à attendre. Ne pas dormir. Attendre l'aube. L'imminente naissance de la vengeance.

Sous les étoiles et la lune, dans la nuit où l'on entend piaffer les chevaux de l'ennemi, les pensées du seigneur Ichimonji Daigoro s'organisent, rebondissent entre le passé et le présent, jettent des ponts vers le futur. L'Arbre apparaît avec ses racines (la mort de son père, l'arrivée de Reiko dans sa vie), son tronc (son mariage avec la fille de Bunraku Izechi, sa décision de garder Reiko à ses côtés) et ses fruits... du sang versé, en grandes quantités.

Il se souvient de la première fois qu'il a vu Shirôzaemon Reiko. Il avait douze ans passés de quelques lunes. Son père est entré dans sa chambre afin de le réveiller.

« Daigoro ?

— Oui, seigneur Ichimonji ?

— Il faut que je te présente quelqu'un. »

Le vieil homme s'est déplacé sur le côté, étalant sur le teck la flaque de sang qui avait grossi à ses pieds... et une adolescente est apparue derrière lui : une jeune fille aux yeux d'un noir dément – une de ces teintes absolues que la nature semble incapable de créer. *Un noir lumineux*. Si belle. Agenouillée, le buste droit, elle a détaillé Daigoro et son visage ovale s'est éclairé très légèrement, sans doute détendu par le soulagement.

Il se souvient des mots de son père.

« Cette nuit le sang a coulé. Mes meilleurs hommes sont morts. Bientôt, fils, tu seras le maître de ces lieux. Seul un homme peut avoir droit de vie et de mort sur plus de sept mille sujets. Voici Reiko, native du village voisin de Shirôzaemon. J'ai massacré sa parentèle il y a plus de quatorze ans. Cette nuit, ma mort... je sais... ne dis rien... cette nuit, ma mort et Reiko feront de toi un homme. J'espère que tu vas passer la plus belle et la plus dure des nuits, réfugié dans l'étreinte, car c'est ainsi que se forge l'homme, entre douleur et douceur, sans cesse ballotté de l'une à l'autre. »

Il se souvient du visage de son père, décoloré par la blessure

affairée à le tuer, déformé par la douleur. Le vieil homme a soulevé le menton de la jeune fille pour la regarder dans les yeux et lui a dit :

« Je te gardais pour moi ; tu n'auras pas à vivre cette épreuve. Prends bien soin de mon fils. Je n'en ai qu'un. »

Daigoro se souvient de tous ces mots, durs et précis, lourds de sous-entendus et de conséquences, mais il échoue à se remémorer le départ de son père. Il revoit Reiko, agenouillée, nue, utilisant son kimono bouchonné pour éponger le sang répandu sur le sol. Une fois le vêtement rejeté dans le couloir désert, elle a tiré les panneaux mobiles de la chambre et s'est approchée de lui. Allongée sur sa couche, elle l'a déshabillé, l'a caressé pour le faire durcir, puis s'est accroupie sur lui avant de le guider en elle. Agitée sur lui, elle a découvert tout comme lui le plaisir et la divine maladresse des amants qui naissent dans leur attirance réciproque. Au moment du relâchement des sens, quand les corps s'affaissent pour mieux s'embrasser, elle a saigné d'entre les cuisses alors qu'il est resté aride, se contentant de haleter.

Il sourit ; il se souvient qu'ils se sont, cette nuit-là, la première d'une longue série, promis de s'aimer à jamais et de toujours rester fidèles l'un à l'autre. Sans sa mère, Sadako, il aurait probablement tenu cette promesse. Mais au petit matin, celle-ci est venue lui parler et s'est permis de congédier momentanément Reiko.

« Hier, ton père, mon époux Ichimonji Riuji, fils d'Ichimonji Kyoshi et de la noble dame Okubo du village de Minao, est tombé dans une embuscade avec ses samouraïs, alors qu'ils chassaient le sanglier roux dans les collines du nord. Tous ses ennemis sont morts, sa garde a péri, et c'est seul qu'il a rejoint la forteresse en menant son cheval par le mors, trop blessé pour chevaucher, refusant d'abandonner sa monture aux tigres qui pullulent dans nos régions. Il est venu te voir avec la fille, puis il est venu sur ma couche pour y mourir, écrasé par le poids de notre dernière étreinte. Le clan Izechi vient d'assassiner ton père. Tu épouseras donc la plus jeune des filles Izechi aujourd'hui âgée de huit ans et ton mariage jettera dans le puits de l'oubli la mort de ton père.

— Je veux épouser Reiko !

— Sot ! Écoute ta mère ! Écoute la femme qui a saigné pour te mettre au monde et qui ne veut pas perdre son fils unique alors qu'elle n'a pas encore rendu les derniers hommages à la dépouille mortelle de son époux ! Tu épouseras la plus jeune des filles de Bunraku Izechi ; quant à Reiko, puisque c'est ainsi qu'elle se prénomme, elle t'appartient, tout comme le sabre, le cheval et l'arc de ton père, tout comme ma vie de femme du clan Ichimonji.

— Je ne vous ferai jamais de mal, ma mère.

— Ton père, bien avant toi, m'avait promis la même chose.

Jamais il n'a su à quel point il m'a fait souffrir, car, sur ces terres, la femme se tait si elle veut vivre vieille... Juste avant de mourir, alors que l'étau de mes cuisses emprisonnait ses hanches, il a tendu le bras vers son arc, ses doigts ont effleuré l'arme et il a dit : « Pour Daigoro. » C'était un parfait assassin, un mauvais homme, un mauvais époux, un père absent et un seigneur craint et injuste. Tout ce qu'il t'a offert cette nuit, cette fille, son cheval, ses armes et ses domaines, tout cela, il n'appartient qu'à toi d'en faire bon usage afin de devenir un homme juste et respectable. Un homme susceptible de mourir de vieillesse sur sa couche, entouré par ses fils et ses filles. »

Daigoro se souvient du visage osseux de sa mère, de ses longs cheveux noirs dans lesquels brillaient des fils d'argent terne. Elle aurait pu teindre ces cheveux blancs isolés, mais elle aimait ressembler à une vieille sorcière – une façon comme une autre de conjurer la mort.

Il se souvient d'avoir hurlé : « Je veux épouser Reiko ! » et reçu en retour un terrible coup de fourreau laqué dans la mâchoire, juste à côté du menton.

« Sot ! Combien de fois faut-il que je te le dise... Reiko t'appartient. Tu peux la prendre comme une putain, dix fois par jour si cela te convient, tu peux la couvrir de bijoux et de superbes vêtements, lui donner les plus beaux objets et la plus grande chambre de cette forteresse ; mais tu peux aussi l'enfermer dans un cachot ou la faire pendre par les pieds comme l'on se débarrasse des chrétiens, jusqu'à ce que les yeux lui jaillissent du visage. Tu seras un seigneur pareil aux autres : tu auras des concubines pour le plaisir et une femme pour perpétuer ta lignée. Et si tu ne veux pas subir le même sort que ton père, aucune de tes concubines ne devra enfanter avant que tu n'aies eu un mâle héritier. La petite Izéchi saignera dans quelques années, quatre ou cinq au plus, alors tu lui feras un fils. Et si elle te donne une fille, tu recommenceras jusqu'à ce que tu aies un fils ou qu'elle se meure en couches. »

Assis sur le toit de la Grand'Tour, attendant l'aube, Daigoro ne peut s'empêcher de penser que parfois le passé est vivace, tel un bouquet de racines dont la sève refuse de mourir. Les mots restent, à peine rognés par l'acte de mémoire. Le sang continue de couler aux pieds de votre père mort depuis quinze ans, il tache le kimono bouchonné de l'adolescente qui ne va plus tarder à faire de vous un homme, il glisse sur les cuisses aimées, si blanches, et souille la toile écrue de la couche. Juste un trait de sang, comme une flèche, un chemin qui lie le passé et le présent pour mieux montrer du doigt le futur et le camp ennemi, si calme en ce milieu de nuit.

Daigoro aimera son père à jamais ; sans doute parce que celui-ci

lui a offert Reiko.

Il aimera sa mère pareillement ; sans doute parce qu'en suivant le conseil de la vieille femme il a évité, grâce au mariage de raison, un conflit inutile.

Et il aimera Reiko au-delà du raisonnable, à jamais, par-delà l'espace et le temps, dans ces contrées où la femme devient déesse, où les sentiments, trop purs, sont comme l'orage : dangereux, grondants et menaçants.

Le campement ennemi commence à se réveiller juste avant l'apparition du soleil, en ces instants où les premières lueurs du jour rosissent l'horizon d'orient, le submergent et gagnent le monde, débordant de la nuit comme un liquide en lente ébullition. Quittant les brumes moites d'un cauchemar au terme duquel le sexe de Reiko s'est ouvert sur un œil de feu frangé d'ombres mouvantes, Daigoro entend hennir les chevaux. À ses pieds se réveillent l'ennemi, trop confiant, et l'aube, tout en filaments de brume qu'un pet disperserait. Il observe les hommes aller puiser de l'eau dans le fleuve Zao ; d'autres s'accroupissent derrière les arbres ou s'enfoncent dans les fourrés pour se soulager.

Cinquante coudées plus bas, dans les jardins de la forteresse, les bonzes embrasent le bûcher qui va emporter la famille du seigneur Ichimonji dans l'après-vie. Devant le brasier naissant trônent les trois cent soixante-quatre offrandes propitiatoires, réparties en treize groupes de vingt-huit présents. Un hommage aux treize lunes de vingt-huit jours qui composent l'année bouddhique. Tous ces présents – alcool, nourriture, encens – sont veillés par de grandes banderoles qui claquent au vent, des portraits dorés et des effigies en bronze du Bouddha.

Toujours assis sur le pan oriental du toit de la Grand'Tour, Daigoro avale une gorgée de thé – glacé par les mille frimas de la nuit –, une gorgée au goût de fiel. Une amertume, une punition qui le pousse à la grimace et achève de le réveiller.

Il se frotte les mains, urine sur les fourrés denses en contrebas, surpris de voir l'or de son corps vaciller dans l'aurore. Il se passe de l'eau sur le visage, se lave les mains, les essuie.

Accroupi, il bande son arc.

Il observe la tente du général Hokusai Rintaro, un militaire de légende dépêché en ces lieux par l'Empereur pour récupérer la concubine Shirôzaemon Reiko, la ramener vivante et en parfaite santé à Edo.

Bientôt, le général sort de sa tente pour, comme tant d'autres, patauger dans la boue en quête d'un abri où se soulager.

Parfois, général, il est préférable de se confier à un pot de chambre.

Daigoro se concentre. Il oublie le monde, il oublie les deux

armées qui assiègent sa forteresse, il oublie ceux qu'il a perdus la veille, il oublie les bonzes qui psalmodient, les prières tracées sur le papier de riz et la soie livrée au jeu du vent, il oublie le sexe de Reiko qui fleurit sous son duvet trilobé et qui, dans le va-et-vient des étreintes, le suce, le dévore, l'engloutit et l'enserme jusqu'au rôle final, transformant l'amour en un vernis, une rosée qui ne sèche pas.

Encore, Seigneur. Encore.

Il oublie sa vie d'avant... Car la vengeance qui a germé en lui a besoin d'espace pour croître, fleurir et jeter son ombre sur le monde.

Il ferme les yeux une seconde afin de dissiper les mots qui viennent de se couler en lui, la voix de Reiko. Brûlante. Un corps, une silhouette par-delà les mots, désirable et ruisselante de désir.

Encore.

Il ouvre les yeux ; le couperet de ses paupières lui offre le Monde, un panorama désormais baigné d'une lumière éblouissante sur son orient – un éclat qui se diffuse à travers la poussière d'une aube dénuée de brume. Son membre plein de sève saille entre les pans de son kimono. Tout en virilité guerrière dressée dans l'air frais du matin, il pense à sa flèche, à la corde tendue comme les veines de son sexe, à l'arc qui va bientôt libérer le long projectile et le message que celui-ci porte, un simple bout de papier prisonnier d'une mèche d'enfant – celle de son fils, Riuji, qui aura éternellement quatre ans. Il pense à la corde qui va vibrer dans l'air humide, jouant une note unique, longue. Il se concentre sur la cible qu'il vient de choisir. Son sens de l'arc calcule pour lui... la distance, la traction exacte qu'il doit imposer à la corde, l'angle de sa flèche. Tout cela se décompose, devient une triple évidence, le coup de fouet de la certitude.

Au terme d'un fastidieux accroupissement, le corps du général Hokusai disparaît dans les branches basses et denses d'un figuier. Daigoro ne voit plus que le sommet de son crâne nu. Le trait jaillit. Monte haut. Bel oiseau. Courbe le monde. Plonge comme un faucon et traverse sa proie. En longues saccades et autant de soubresauts, la semence s'échappe du sexe tendu de Daigoro. Et, malgré les poings de l'orgasme qui lui broient les poumons et la trachée, il refuse de fermer les yeux.

Je veux voir.

Hokusai Rintaro titube dans la cascade de feuilles qui lui servait d'abri. Il tente de quitter le monde de boue grasse et de branches pleureuses que son sang jailli et sa merde viennent de réchauffer. La flèche lui traverse le haut du corps de part en part. Des soldats accourent, crient, glissent dans la boue. Les tambours d'alerte retentissent. De là où Daigoro se trouve, il distingue mal la scène, mais il sait que son message a été reçu.

« Pas de reddition.

Je tuerai l'Empereur-Dragon Tokugawa Oshone. Et jamais Shirôzaemon Reiko ne sera sienne. »

Plus tard dans la journée, un samouraï de haut rang tranche la tête froide du général Hokusai Rintaro et la brandit devant les hommes de la troisième armée puis devant la forteresse Ichimonji. Dans le parfait respect de la coutume impériale, cet officier devient ainsi le nouveau général de la troisième armée.

Accroupi sur le toit de la Grand'Tour, Daigoro observe la scène à travers sa longue-vue portugaise et regrette d'être trop loin pour pouvoir décocher un second trait.

Il y a quinze jours déjà que le général Hokusai Rintaro est mort.

Bientôt, l'assemblage de la machine de siège impériale sera achevé. Sur les contreforts occidentaux des montagnes qui obombrant les domaines Ichimonji en fin de journée, les ouvriers de l'Empereur ravagent les bouquets de bambous. Ils scient les végétaux les plus robustes, les lient en faisceaux qu'ils convoient jusqu'aux campements à dos de buffle. Là, d'autres ouvriers – torse nu, pour la plupart, se protégeant le crâne sous un turban – fabriquent, avec ces bambous, des traverses de bois et du chanvre non médicinal, les grandes échelles qui permettront à l'infanterie d'enjambrer les remparts de la forteresse.

De l'autre côté des murs, jour et nuit, on entend les hommes du clan Ichimonji préparer des pieux, scier des planches et creuser des fosses. L'eau manque cruellement. La nourriture manquera sous peu.

En ce quinzième jour de siège avéré, le seigneur Ichimonji Daigoro a rassemblé dans les jardins tous les hommes et femmes capables de décocher un trait.

« Il ne pleuvra pas ce soir, annonce-t-il après s'être raclé la gorge. Il ne pleuvra pas... si ce n'est le feu sur les troupes de l'Empereur. »

Hommes et femmes acquiescent, expriment leur assentiment d'un murmure, d'un souffle, d'un grognement martial, d'un « oui » à peine formulé sur les rives de la parole.

Et, à la tombée de la nuit, depuis l'enceinte principale de la forteresse, plus de quatre cents flèches enflammées s'abattent sur le campement ennemi, n'embrasant que les plus proches tentes, deux ou trois chapeaux de toile qui s'enflamment et se crèvent, percés par le poids du feu.

Le feu.

(Deux mots, un murmure que Daigoro vient d'entendre résonner dans le coin le plus obscur de son esprit, là où l'orchidée de la vengeance fleurit, se nourrit des images de ceux qui sont déjà morts.)

Le feu.

Le campement ennemi ne connaît qu'un incendie mineur, rejeté sur sa frange septentrionale : de grandes fleurs rouges et jaunes que les soldats fanent et enterrent sans mal. L'attaque n'a guère fait de dégâts et risque surtout d'avoir démoralisé les membres du clan

Ichimonji.

Furieux mais pas résigné, Daigoro contemple l'ampleur de son échec. Les arquebuses ennemies claquent. Quelques-uns de ses gens tombent en travers des chemins de ronde ou dans les jardins. Des cris retentissent. Ordres militaires. Hurllements de peur, de rage ou de douleur. Daigoro enjoint au reste de ses archers de se mettre à l'abri.

Voûté, concentré sur sa vengeance, en quête d'une cible de valeur, le seigneur Ichimonji observe le camp adverse. Alors que les arquebuses continuent de pétiller sous la noirceur grandissante du crépuscule, il ajuste un trait avec l'arc de son père, une seule flèche qui, au terme de sa parabole, cloue un général en armure que les restes enflammés d'une tente éclairaient — *a priori* celui de la septième armée, au vu de sa position dans le campement.

Mon deuxième général en deux semaines.

Mais ça ne suffira pas.

Arc en bandoulière, Daigoro descend du chemin de ronde et fait signe à Azeko d'approcher.

« Quand ? »

— Demain, Seigneur, ou après-demain au plus tard. Ils ont presque fini de monter la *tortue*.

— Parle-moi de cette *tortue*...

— C'est un chariot caparaçonné. À l'intérieur, il y a un attelage de six ou huit buffles. Deux canons protégés par une trappe mobile se trouvent à l'avant, ainsi que les hommes nécessaires à leur mise à feu. Dès qu'ils seront face au portail, ils ouvriront un feu roulant, jusqu'à ce que la brèche soit suffisante pour l'infanterie et la cavalerie.

— Y a-t-il un moyen de détruire cette *tortue*, d'y mettre le feu ?

— Pas avec des flèches enflammées, car ils l'ont construite avec du bois préalablement trempé dans le fleuve afin de le gorger d'eau. »

Daigoro jette un coup d'œil au portail de l'enceinte principale.

« Dès que leurs tambours de guerre retentiront, place nos arquebusiers dans la cour et nos archers tout autour de l'enceinte, puis fais ouvrir le portail. Que tout soit prêt.

— Ouvrir le portail ?

— Oui. En grand. J'ai tué les deux généraux que m'avait envoyés l'Empereur... Il y a fort à parier que ceux qui les ont remplacés aient encore beaucoup à apprendre. Le printemps est la meilleure des saisons pour prendre une leçon.

— C'est une folie.

— Pas une folie, Azeko, juste un ordre. Mon père aurait...

— Votre père les aurait attaqués de nuit avec ses meilleurs samouraïs et en serait mort. Il était comme ça.

— Alors cela veut dire que j'ai beaucoup plus de points communs avec mon père que je le supposais. »

Azeko acquiesce.

Je suis le feu.

Je suis le rouge, le jaune et les ombres qui brûlent dans les deux cent soixante-trois feux de camp des troisième et septième armées de l'Empereur. Je suis les flammes qui battent comme un cœur trop lent dans toutes les lampes portugaises de la forteresse Ichimonji, au sommet de toutes les bougies qui brûlent ici et là : dans les chambres, les tentes et les fermes de la région.

J'observe les alentours, les gens, les sentiments ; j'observe le siège depuis plus de deux semaines.

Je sais.

J'ai été invité en ces lieux pour y tenir mon rôle.

Je sais que les quatre cent vingt-trois survivants de la forteresse Ichimonji n'ont plus d'eau pour faire cuire le riz ; ils ont essayé avec leur urine, puis, en désespoir de cause, se sont résignés à croquer ce qui restait dans les sacs, non sans avoir, au préalable, tué et consommé leurs bêtes – buffles, chevaux, chiens et oiseaux de compagnie.

Ils attendent une pluie qui viendra trop tard.

Pour Ichimonji Daigoro et Shirôzaemon Reiko, il en va autrement. Depuis quelques jours il s'abreuve aux moiteurs de son intimité tandis qu'elle absorbe jusqu'à la dernière goutte la semence qu'il produit encore. Mais cela ne durera pas. Bientôt l'un comme l'autre sera sec. Et leurs excréments expulsés dans la douleur ressembleront à de petites boulettes de lignite.

Dans la tente qui fut celle du général Hokusai Rintaro, le général Tsukamoto Hiro mange à sa faim, terminant le poisson frais et le riz gluant que lui ont apportés des paysannes qu'il a gardées pour la nuit, qu'il a aimées toute la nuit, si l'on peut considérer comme de l'amour ce type de consentement arraché par le puissant avec l'ombre de sa puissance. Une puissance toute nouvelle pour le général Tsukamoto.

Dans la tente qui fut celle du général Hô, le général Yoshimura Shishige termine de se préparer. Il vérifie que son armure ne l'entrave aucunement, que son katana est bien aiguisé. Il a dormi seul, après avoir longtemps lu à la flamme de la bougie un traité sur l'art de la guerre et notamment sur les sièges de places fortes.

Deux généraux. Une brute et un lettré. Et, face à eux, un seigneur qui n'est ni brutal ni lettré, qui a passé trop de temps avec les femmes – en

particulier sa concubine – pour être l'un ou l'autre.

Je m'approche d'Ichimonji Daigoro, chauffant plus que de raison le verre de sa lampe portugaise dont il a laissé la veilleuse pour la nuit. Je le préviens que l'assaut est proche. Je glisse dans son oreille le plus ardent des conseils.

« Réveille-moi et je t'aiderai.

— Qui es-tu ? » demande-t-il en se frottant les yeux.

Il regarde, incrédule, la lampe à pétrole qui vient de lui murmurer quelques mots.

« Je suis le feu, réveille-moi et je t'aiderai. »

Il croit sans doute avoir rêvé, mais bientôt il comprendra son erreur et alors... ce sera avec une grande vigueur qu'il implorera mon aide. Quoi qu'ils en disent, les hommes sont des créatures d'espoir, surtout quand leur espoir n'est que vengeance.

Je vois des mouvements, de plus en plus de mouvements...

Dehors, dans le camp ennemi, les tambours commencent à retentir alors que le jour n'est pas encore levé.

« Réveille-moi et je t'aiderai. »

Il y a longtemps que j'ai choisi mon camp.

Troublé par son rêve, Daigoro s'étire. Ses articulations craquent, sous le règne de sa bouche anormalement sèche, lèvres gercées vers lesquelles convergent pour le moment toutes ses pensées. Il se frotte les yeux, y gratte une chassie presque minérale.

Il regarde la lampe qui vient de lui dire qu'elle peut l'aider. Elle est allumée. Toute la mèche est sortie. Pourtant il se souvient de n'avoir laissé, au moment de s'endormir, qu'un point bleu dans le noir de la nuit. Un simple repère et non cette insolente clarté qui, sans vaciller en ces instants précédant l'aube, jaunit toute la pièce ou peu s'en faut.

Daigoro réveille Reiko et lui ordonne de se mettre à l'abri.

« Et quand ils viendront pour me prendre..., demande-t-elle en murmurant.

— Agis comme bon te semble. »

Elle hoche la tête, puis montre à son seigneur le wakizashi qu'elle a caché dans la manche gauche de son kimono. Parce qu'elle insiste, et que c'est devenu une sorte de rituel entre eux, Daigoro la laisse téter son sexe tendu par le réveil. Il ne faut guère de temps à Reiko pour recueillir de quoi mouiller ses lèvres charnues et amoureuses, de quoi atténuer les gerçures les plus cruelles, du moins profiter de cette tendre illusion.

Après avoir caressé la joue de sa concubine du revers de la main droite, Daigoro s'habille en toute hâte, délaissant sa lourde armure qui l'empêcherait de décocher un trait avec toute la précision dont il est capable. Il prend ses armes, arc et katana, et quitte sa chambre en regrettant de n'avoir pu se laver, *maudite pénurie d'eau, maudit printemps sec comme un caillou*. Il descend deux à deux les marches qui donnent sur les jardins.

Tous les hommes et femmes valides de la forteresse se trouvent là, prêts au combat. Les femmes, armées d'arc, se tiennent accroupies sur le chemin de ronde de l'enceinte principale. Protégées par le muret défensif, elles regardent les jardins de la forteresse, tournant le dos aux troisième et septième armées de l'Empereur. Une partie des hommes s'occupe des canons qui, positionnés en arc de cercle, sont tous dirigés vers le portail principal – bouche grande ouverte sur les lumières et les pollens du petit matin. Entre chaque canon, un groupe

de cinq ou six arquebusiers attend. Ces soldats, sales, affamés, assoiffés, au crâne totalement rasé par mesure d'hygiène, ont planté le pied de leur arme chargée dans le sol craquelé et sont prêts à épauler. Creusée quelques pas devant les arquebusiers et les canons, une fosse garnie de pieux attend l'ennemi. Elle fait six pas de large sur huit coudées de profondeur. Le petit muret de remblai la longeant s'élève à deux coudées ; il est hérissé de pieux courts qui n'auront aucun mal à arrêter les cavaliers qui s'aventureraient à sauter par-dessus la fosse afin de disperser les arquebusiers et les servants de canons.

Au loin, une rumeur enfle.

Daigoro rejoint Azeko sur le mur d'enceinte. Il se redresse quelques instants à peine pour jeter un coup d'œil aux trois cents cavaliers de la septième armée qui galopent vers l'entrée principale de la forteresse. La rumeur est devenue vacarme. Et c'est maintenant une véritable horde qui progresse à vive allure, poursuivie par un immense nuage de poussière et le gros de l'infanterie. Un chaos de chevaux dont les sabots arrachent le dos du Monde. Dressée vers les cieux, une forêt de katana, hésitante frondaison d'acier trempé, accroche les premières lueurs du jour. Trois cents samourais rompus à l'art de la guerre. Des guerriers professionnels, précédant d'autres guerriers professionnels porteurs de lances et d'échelles.

« L'élite en première ligne ! J'en étais sûr ! rugit Daigoro en s'accroupissant. Seul un enfant agirait ainsi, un enfant fier de sa toute-puissance ! »

Daigoro fait signe aux archers de quitter le mur d'enceinte, du moins les abords du grand portail qui se trouve dans l'axe des canons. Derrière lui, les sabots martèlent la terre de plus en plus fort et annoncent l'arrivée imminente des samourais impériaux. Azeko et son seigneur rejoignent l'artillerie au petit trot, se mêlent à un groupe d'arquebusiers. Daigoro fait lever les torches qui vont allumer les mèches des vingt-deux canons dont les châssis ont été modifiés pour tirer à l'horizontale.

« Attendez ! Attendez... ! », hurle-t-il.

Les premiers samourais à cheval apparaissent dans la lumière poussiéreuse de ce matin guerrier, disparaissent dans l'ombre du portail, pénètrent dans l'enceinte principale où ils éperonnent en hurlant. Une fois égaillés sur l'esplanade des jardins – comme autant de cibles offertes aux vingt-deux canons, et aux centaines d'arcs et d'arquebuses –, ils tirent sur leurs rênes afin d'obliger leurs montures à rebrousser chemin, ou, autant que faire se peut, les empêcher de verser dans la grande fosse qui barre l'esplanade d'un côté du mur d'enceinte à l'autre.

« Attendez ! »

Poussés, pressés par leurs pairs arrivant au galop, les premiers

chevaux s'écrasent sur les pieux, huit coudées en contrebas. Des hommes hurlent, se perdent en ordres contradictoires. Le vacarme est devenu brouhaha ; l'ennemi hésite, les montures fouettent l'air de leurs antérieurs et de leur tête agitée par la panique.

Descendre de cheval ? Essayer de bondir au-dessus de la fosse ? Attendre l'arrivée du gros des troupes à pied ? Se replier ? Vous ne savez pas comment agir et c'est là votre mort.

« Maintenant ! Maintenant ! »

Daigoro se couvre les oreilles avec les paumes juste avant que le premier de ses canons ne tonne. Face à lui, les boulets pulvérisent les cavaliers et leur monture comme s'il s'agissait de petites figurines de bois fauchées par une pluie de mitraille. Un boulet foiré roule et brise les jambes de plusieurs chevaux. D'autres projectiles pulvérisent les battants du portail et une bonne partie du mur d'enceinte vole en tous sens – gravats gros comme des crânes, planches virevoltantes et panaches de poussière rougie par le sang giclé. Devant la ligne de front formée par les canons, la fumée a tout envahi ; les chevaux survivants paniquent, se heurtent les uns aux autres, se précipitent sur les pieux, hennissent de douleur ou de terreur.

Daigoro a les oreilles qui sifflent. La terre pulvérulente lui emplît la bouche, la gorge et les narines ; il aimerait pouvoir se laver, cracher cette poussière au goût de fer, au goût de sang qui lui écorche la langue et l'intérieur du nez. Il entend à peine le cri des hommes à l'agonie, les chevaux terrorisés, les samouraïs qui hurlent leurs ordres de chaque côté de la fosse séparant les deux armées.

Au moment où la fumée commence tout juste à se dissiper, les arquebuses du clan Ichimonji claquent, fauchant le gros de l'adversaire, puis les flèches s'abattent des hauteurs des jardins comme autant de gifles assénées à un géant à terre. Sans perdre son sang-froid, Daigoro puise dans son carquois et, à l'instar de ses gens, décoche ses traits sur des guerriers impériaux à peine visibles au travers de la fumée libérée par l'embrasement de la poudre noire. Autour du seigneur Ichimonji, les soldats s'affairent : ils rechargent les canons, leurs arquebuses. Dans la fosse, sous les angles atroces de leurs jambes démisées et fracturées, les cadavres des chevaux s'empilent sous d'autres carcasses entravées par les guirlandes que dessinent les viscères libérés. Il y a dans cette masse hennissante et agitée, tout en naseaux dilatés et en robes ensanglantées, comme une architecture monstrueuse, homogène. La longue fosse est maintenant habitée par une bête immonde tirée d'un livre de contes, un démon à l'agonie.

Les arquebuses claquent pour la seconde fois. Quelques canons donnent, fauchant hommes et chevaux. Et bientôt, comme les soldats ne rechargent pas tous au même rythme, le plomb et les boulets ne

jaillissent plus en vagues mais par éruptions chaotiques.

En face, l'adversaire continue de tomber. Cependant, il trouve de plus en plus souvent le temps de riposter avant de mourir fauché. Il se blottit derrière les carcasses des chevaux. Il essaye de passer la fosse en marchant sur les bêtes mortes.

Dans le clan Ichimonji, nombre d'arquebusiers et d'archers gisent à terre, blessés ou morts. Plusieurs canons donnent à nouveau. Un boulet fait littéralement exploser une jument dont la tête s'envole dans l'air matinal, accrochée à un œsophage blanc cassé qui lui pend de la nuque comme une queue de corne annelée.

Des dizaines d'ennemis passent désormais l'épreuve des fosses, grimpant ici sur un cheval mort, là sur un samouraï empalé. Tout le fond de la tranchée baigne dans le sang que la terre tassée autour des pieux semble écoeurée de boire.

Les yeux douloureux, irrités par la fumée et la poussière, Daigoro passe son arc en bandoulière et défouraille son katana avant de se jeter dans la mêlée. Il est désormais trop tard pour recharger les canons et la plupart de ses arquebusiers sont morts ou réduits à se battre au corps-à-corps. Dans quelques instants, lui et les siens seront submergés par l'infanterie ennemie. Ils mourront. Tous.

Même Reiko.

Daigoro est sur le point d'ordonner à ses gens de se retirer à l'intérieur de la forteresse quand les tambours adverses retentissent pour signaler la fin du premier assaut.

Les guerriers des troisième et septième armées cessent le combat sans trop s'attarder. Ils refluent dans le désordre le plus total, n'essayant même pas d'emporter avec eux leurs blessés. Ils fuient.

Décampez, petits lapins, décampez, les oreilles sur le dos !

Daigoro se refuse à ordonner le cessez-le-feu comme l'exigent les règles de combat en territoire impérial. Il préfère voir ses ennemis fuir sous des volées de flèches et quelques coups d'arquebuse.

Azeko s'approche de son seigneur. Le premier samouraï a été blessé au flanc, mais la plaie ne saigne guère.

« Incroyable ! Ils auraient pu nous achever.

— La fumée a empêché leurs généraux d'apprécier la situation. »

Daigoro se souvient de la voix de son rêve : *« Je suis le feu, réveille-moi et je t'aiderai. »*

Il pose une main sur l'épaule d'Azeko.

« Que l'on récupère le maximum de viande et de sang sur les chevaux, veille à ce que les hommes ne se gavent pas puis fais chercher tout le pétrole, le goudron et l'huile qu'il nous reste. Tout ! Vite ! »

Azeko donne ses ordres. Daigoro les siens.

Aussitôt hommes et femmes s'organisent : certains jouent du

couteau pour prélever la viande chevaline et récupérer le maximum de sang dans des cruches en céramique ; d'autres, poussant leur brouette ou trotinant les bras chargés, vont et viennent entre les jardins et les cuisines, emportant la viande et le précieux liquide, ramenant des tonneaux de goudron et des bouteilles d'huile.

« Dans la fosse ! Versez tout dans la fosse ! »

Une fois les dernières réserves de combustible déversées, Daigoro jette une torche dans la tranchée, libérant des flammes hautes de vingt coudées qui empuantissent l'atmosphère et dégagent aussitôt une chaleur infernale et une fumée épaisse. Un nouveau rempart – arc de fournaise, de ténèbres fuligineuses et de puanteur embrassées, mariées sur plus de cent pas de long – s'est formé. Il durera le temps qu'il durera et semble, pour le moment, totalement infranchissable. Sans hésiter, Daigoro donne l'ordre de livrer aux flammes toutes les victimes – amies ou ennemies – qui se trouvent de son côté de la fosse.

Il est trop tard pour les prières et les cérémonies.

Peu après, il ordonne aux siens de barricader la forteresse et de se préparer pour le second assaut. Il a perdu plus de cent vingt hommes et femmes durant cette première bataille – beaucoup moins que les généraux qui viennent de l'attaquer et qui ont vu mourir presque tous leurs précieux samourais à cheval.

L'élite des troisième et septième armées.

Anéantie.

Je suis le feu.

Dans la tente du général Yoshimura, le général Tsukamoto et son jeune hôte discutent de la suite des événements, des options offensives à leur disposition. Yoshimura, le seul vrai stratège des deux, m'a invité en ces lieux. Il fume du tabac hollandais dans sa pipe, un foyer de porcelaine céladon au bout d'un long bec de bambou.

« Quand on veut chasser l'ours, on enfume sa tanière. Nous n'avons qu'à les déloger en incendiant leur forteresse.

— Ils s'en sont chargés tout seuls, ou presque, et ce n'est peut-être pas la meilleure façon de récupérer vivante cette maudite concubine.

— Une chose est sûre, si nous les attaquons à nouveau en force, elle mettra fin à ses jours ou périra dans l'affrontement. D'ailleurs, nous ne savons même pas si elle est toujours vivante.

— Une pluie de flèches enflammées ?

— Oui.

— Suivie d'un assaut massif de l'infanterie.

— Non. Nous attendrons dans la plaine et les collines, leur laissant croire qu'ils peuvent essayer de s'enfuir, puis nous les capturerons tous, les uns après les autres, avant de mettre à mort ceux qui ne nous sont d'aucune utilité. Si nous échouons, l'Empereur nous fera décapiter ou pire...

— À cause de cette fille ?

— Oui. À cause d'une simple courtisane...

— On la dit d'exception. Unique.

— Peut-être, mais aucune femme ne vaut un tel carnage, ni ne mérite l'amour démesuré et dévorant à l'origine de tout cela. »

La nuit tombe sur les tentes impériales et la forteresse Ichimonji. Naissant du pétrole enflammé comme la fumée naît d'un feu de palmes, j'accompagne Shirôzaemon Reiko qui, lampe à la main, est montée au sommet de la Grand'Tour pour regarder les campements des troisième et septième armées. Les guetteurs présents dans ce poste d'observation privilégié lui demandent de se mettre à l'abri. Elle ne les écoute pas. Elle regarde les centaines de tentes qui dessinent une étrange mosaïque de part et d'autre du fleuve Zao. Sous ces chapeaux de toile, des blessés hurlent, d'autre agonisent, et le gros de la troupe espère trouver un peu de repos

avant l'attaque suivante.

« Laissez-moi ! ordonne Shirôzaemon Reiko. Il reste de la viande de cheval aux cuisines. Allez vous restaurer. »

Une fois seule, elle pose sa lampe sur la rambarde en bois. Elle fait de la manche ample de son kimono une parodie de gant et se saisit du verre brûlant pour le laisser choir dans les jardins déserts où il se brise dans un tintement. Puis, d'une caresse de ses doigts échauffés, presque meurtris, sur le réservoir de cuivre contenant le pétrole, elle m'invite à apparaître.

Se condensent alors les vapeurs qui me constituent. Je me révèle. Démon du feu, haut pour l'heure d'un quart de coudée. Silhouette résolument asexuée.

« J'ai souvent rêvé de toi, m'annonce-t-elle...

— Je sais. Nous sommes liés, la ferme de tes parents parmi tant d'autres a été incendiée par les troupes du seigneur Ichimonji alors en guerre contre plusieurs autres seigneurs du Poisson-Chat Kyushu. Toi seule as survécu à ce carnage, tu n'étais qu'un bébé. La nuit où tes parents ont péri, le Voyageur, celui que vous appelez Jizô, t'a sortie des flammes et t'a confiée au père de Daigoro. Il lui a dit que s'il voulait avoir un fils, il lui faudrait d'abord s'occuper de la petite fille qu'il venait de faire orpheline et ensuite mettre un terme à toutes ces guerres inutiles. Ichimonji, le vieux lion, s'est occupé de toi et a mis fin aux conflits qui avaient tant peuplé sa vie. Trois ans plus tard, il a été père pour la première et la dernière fois de son existence.

— Qui es-tu ?

— Un allié. Un esprit plus ancien que l'Homme tel que tu le connais. Je suis né dans les reins embrasés du Premier Monde, à une époque où la vie sortait à peine des océans. »

Reiko grimace.

« Je ne te crois pas ; personne ne pourrait te croire... Mais, de toute façon, ça n'a aucune importance, je serai morte avant le retour du soleil. J'aimerais périr en conservant une étincelle d'espoir. Je veux croire en l'utilité de ma mort. La dernière fois que j'ai rêvé de toi, tu m'as promis quelque chose, Démon... tu m'as expliqué comment te faire apparaître et tu m'as promis...

— Oui. Il vivra, puisque c'est ce que tu veux : qu'il vive pour assouvir sa vengeance.

— Pas pour se venger. Je veux juste qu'il vive loin d'ici et ait de nouveau une femme, des enfants. Le sauveras-tu ?

— Oui.

— Comment ?

— Une fois que tu seras passée dans le monde des ombres, je prendrai ton corps, j'en ferai mon vaisseau et j'accorderai à Ichimonji Daigoro ce qu'il a demandé aux Dieux en traçant ses kana avec le sang de la plus innocente des créatures, puis en accompagnant son message d'une

mèche de cheveux prélevée sur une victime de l'Empereur à peine moins innocente. Il a juré que tu ne seras jamais à l'Empereur ; il a juré de le tuer.

— Par amour pour moi ?

— En douterais-tu ? »

Elle refuse de répondre ou juge inutile de le faire.

« Je ne veux pas qu'il se venge, je veux juste qu'il vive...

— Pour lui, il ne reste que le désir de vengeance, et quand tu auras versé dans les ombres, ce désir sera encore plus puissant.

— Prendra-t-il fin ? Un jour ?

— Oui, comme toutes choses.

— Aura-t-il d'autres enfants ?

— Je ne sais pas, ce futur-là m'est interdit. »

Dans la vallée, la situation a changé. Les archers se mettent en position. Des jeunes gens avec des torches courent parmi eux. Je danse maintenant au bout des mille cinq cents flèches qui vont être décochées d'un instant à l'autre sur la forteresse Ichimonji.

Shirôzaemon Reiko jette un coup d'œil aux campements ennemis et aperçoit les centaines de points de feu qui, immobiles ou presque, forment un arc ophidien ondulant entre les tentes les plus proches et les remparts extérieurs de la forteresse.

« C'est fini ? me demande-t-elle.

— Oui, c'est fini.

— Où est Daigoro ? »

Il me faut voyager pour répondre à la question. Un voyage qui m'oblige à visiter l'ensemble des sources lumineuses de la forteresse.

« Il finit de donner ses ordres, noble dame Reiko. Je l'entends ; il s'est approché d'un brûle-parfum posé sur un trépied dans le pavillon de thé. Il demande à ses gens de quitter la forteresse et de tenter leur chance dès que les premières flèches s'abattront. Un ordre qu'il donne à tout le monde, même à Azeko. Je vois dans les yeux de ce dernier le refus ; un refus qui attend son heure. Je ne sais pas si Azeko obéira : à ses yeux, Ichimonji Daigoro fut toujours un bon seigneur. Sans doute celui-ci refusera-t-il d'abandonner son seigneur.

— Un bon seigneur. Et un homme bon. »

Cet adjectif tombe telle une pierre à travers un carreau de verre. Bon ? Je devine à peine ce qu'est la bonté, ou ce que l'on considère comme tel, et pourtant, malgré mon ignorance en la matière, je n'ai pas l'impression qu'Ichimonji Daigoro soit un homme bon ou qu'il l'ait été ne serait-ce qu'une fois.

Mille cinq cents traits de feu volent vers nous. L'un d'eux monte plus haut que les autres – tel est l'un de mes nombreux pouvoirs – et cueille la concubine Shirôzaemon Reiko en plein cœur.

Dans le pavillon de thé, en bordure des jardins, prévenu par les

guateurs qui viennent d'être chassés de la Grand'Tour, Daigoro s'élance vers les portes de la forteresse, vers celle qui, le cœur enflammé, ne va plus tarder à expirer son dernier souffle. La bouche du seigneur Ichimonji est encore maculée par le sang de cheval qu'il vient de boire goulûment et qu'il a failli vomir avec le même empressement.

D'un coup de pied puissant, Daigoro projette dans les jardins la lampe portugaise jusqu'alors posée sur la rambarde de la Grand'Tour. Écrasé par l'obscurité liquide de la nuit, il se jette sur Reiko. Une flèche enflammée prend racine dans le cœur de la jeune femme. Daigoro souffle sur la flamme pour l'éteindre et entend alors la voix de Reiko. Juste un murmure :

« Non. »

Elle ouvre grand la bouche et crache une luciole qui disparaît aussitôt dans les replis de la nuit enroulée tout autour d'elle.

Daigoro secoue la tête et ferme les yeux quelques secondes ; il est sûr de ne pas avoir rêvé, d'avoir vu un insecte de lumière quitter les lèvres de la femme qu'il aime. Il découpe le kimono de la jeune concubine pour avoir une idée précise de la gravité de la blessure. Le fer de la flèche a disparu dans son sein. Il s'est enfoncé dans le globe parfait, oblitérant les chairs brunes du tétin. Ne reste que l'aréole ensanglantée, violacée, dont la graisse grésille, titillée par la flamme. Le fer n'est pas ressorti dans le dos de la jeune femme, il est probablement enraciné dans son cœur comme un lotus dans la vase d'une mare.

« Laisse la flamme brûler... Laisse la flèche où elle se trouve... »

Pourtant conscient qu'il assiste à quelque chose d'impossible, que la créature qui vient de lui adresser la parole n'est plus Reiko, Daigoro prend le corps blessé dans ses bras et le descend jusqu'à sa chambre.

Posée sur le ventre nocturne d'un printemps momentanément aride, veillée par les montagnes qui attendent, invisibles, la forteresse s'embrase peu à peu. Une seconde vague de flèches vient de s'abattre sur elle. La fin est proche. Le monde alentour n'est qu'un immense incendie de bois sec.

Daigoro allonge Reiko sur son tatami. Pour le moment les flammes et la fumée ont épargné sa chambre, mais ça ne durera pas. Il déshabille la jeune femme, lui touche la gorge, lui presse les poignets pour trouver un pouls qui s'est éteint peu avant. Reiko est chaude, comme assiégée par une fièvre létale. Émergeant de son sein gauche, la flèche qui l'a tuée continue de brûler doucement.

« Reiko ?

— Laisse la flamme brûler. »

Daigoro caresse les cheveux et la joue de sa concubine avant de boire avec avidité la larme salée qui vient de quitter son œil gauche. Sa main droite, rendue puissante par le tir à l'arc, caresse le sein indemne de la jeune femme, puis descend jusqu'à sa toison intime, y trouvant une fente détremée et brûlante, palpitante et prompte à lui gober les doigts. Le souffle court, le corps assiégé par le désir, il se déshabille, accompagne la jeune femme sur le côté tout en prenant garde à la flèche enflammée et, d'une main sûre, il guide son sexe entre les fesses livides de Reiko, y trouvant le plus doux des abris, huileux, chaud. *Trop chaud*. Tout en lui caressant les cheveux ou l'épaule, la joue ou les hanches, il lui fait l'amour une dernière fois, avec douceur ; il lui raconte combien il l'aime, combien il l'a aimée. Il lui avoue qu'il aurait préféré mourir, la tuer de ses propres mains, plutôt que de la savoir dans les bras de l'Empereur-Dragon. Il lui parle de son égoïsme sans limites, de sa volonté de la posséder sans partage... jusqu'à ce que la mort les sépare. Il évoque leur première nuit, où ils ont fait l'amour non par désir véritable, mais parce que c'était ce qu'on attendait d'eux. Il se confesse et jouit.

Il se retire avec diligence pour faire cesser la brûlure qui enserrait son membre. Il roule sur le côté, à bout de souffle. Aussitôt, le corps complet de Reiko s'embrase. La main en visière pour se protéger de la clarté aveuglante, Daigoro a l'impression que sa semence libérée vient de permettre l'achèvement d'un processus surnaturel. Invocation ou destruction. Il ne sait pas. Il ne veut pas comprendre.

La flèche plantée dans la poitrine de la jeune femme explose comme un pétard de Nouvel An. Le fer en fusion du projectile gicle hors du corps enflammé et glisse sur le sol de teck. Le tatami a pris feu. Daigoro se jette en arrière, s'aide de ses pieds et de ses mains pour reculer. Blotti contre une cloison de papier de riz tiédie par l'incendie alentour, il regarde la grande flamme féminine se dresser en riant. Les pieds de cette chose ne touchent plus le plancher. Reiko brûle et rayonne. Elle flotte dans les airs, une demi-coudée au-dessus du tatami enflammé sur lequel Daigoro vient de lui faire l'amour. Il porte ses doigts à son visage. Ses sourcils ont partiellement brûlé. De même que la plupart de ses poils pubiens et quelques unes de ses mèches de cheveux. Il tend la main et saisit son sabre.

« Qui es-tu ? demande-t-il en brandissant l'arme.

— Je suis le feu... et tu m'as invité ici. Le sang d'un fils qui ne naîtra jamais m'a invité ici. La mèche d'un fils qui n'a vécu que quatre ans m'a invité ici. Un brasier de samouraïs et de chevaux m'a invité ici. Et les deux incapables qui, par tes flèches, viennent d'être promus généraux, m'ont invité ici. Mais, plus important que tout cela, ton

amour pour la noble dame Shirôzaemon Reiko et l'amour qu'en retour elle t'accordait m'ont invité ici. C'est elle qui m'a appelé, un pouvoir réservé aux femmes que l'on dit brûlantes, car c'est bien ce qu'elles sont en réalité.

— Tu es un démon !

— En es-tu si sûr ?

— Qu'attends-tu de moi, Démon ?

— Ce n'est pas la question qu'il te faut me poser... Cherche et tu trouveras la question adéquate.

— Reiko ? » Daigoro s'enfonce dans un long silence à la surface duquel une pensée émerge. « Reiko est morte, n'est-ce pas ?

— Oui... Et c'est à moi que tu viens de faire l'amour, pas à elle. As-tu une question pour moi ? Je suis le feu, ne l'oublie pas... As-tu une question pour moi ? »

Une fumée acide commence à envahir la pièce. Daigoro se lève. Il remet son sabre au fourreau. Il bande son arc, récupère un carquois et la gourde pleine de sang de cheval que lui a préparée Azeko. Il jette le tout sur son épaule.

« Une question pour toi ? Oui... Vas-tu... Démon, oui ou non, m'aider à tuer l'Empereur ?

— Tant que je brûlerai, je t'y aiderai ! Et l'incendie qui ravagera Edo et le reste de l'Empire sera mon unique récompense. Maintenant, il nous faut quitter cet endroit ! »

Escorté par le démon flottant toujours une coudée au-dessus du sol, Ichimonji Daigoro sort de sa chambre pour pénétrer dans un véritable océan de fumée. Tout en se protégeant la bouche avec un pan de son kimono, il suit le démon. Dehors retentissent cris et pleurs, le bruit des sabres qui s'entrechoquent, le claquement de quelques arquebuses.

« Contre l'avis du général Yoshumira, le trop jeune général Tsukamoto a ordonné l'assaut.

— Comment le sais-tu, Démon ?

— Je suis le feu ! Ne comprends-tu pas ce que cela implique ?

— Où allons-nous ?

— Y a-t-il un puits dans la forteresse ?

— Trois. Dont un dans la réserve, de l'autre côté des jardins.

— C'est là que nous allons.

— Tous ces puits sont à sec depuis des jours !

— Heureusement ! »

Suivi de près par le démon dont la chaleur lui chauffe le dos, les épaules et la nuque, Daigoro descend les marches du grand escalier trois à trois ; il se sent léger, porté par la colère alors qu'il approche des portes coulissantes ouvrant sur les jardins. Après un temps d'arrêt, il presse son avant-bras gauche contre sa bouche pour y étouffer sa

toux ; ses yeux le brûlent ; il a envie de vomir, mais son estomac est vide, à l'exception du sang chevalin qui en tapisse les parois.

Les portes s'ouvrent violemment. Plusieurs soldats impériaux apparaissent à travers la fumée tiède et grasse. Katana en main, Daigoro plonge sur eux, se débarrasse de ces adversaires en trois mouvements qui, dans de grandes gerbes de sang artériel, redessinent les cloisons de papier de riz et inondent les dernières marches à franchir.

Le seigneur et le démon qui l'accompagne sortent dans les jardins. Là, le chaos règne. Unanime. Le clan Ichimonji, submergé, et les troupes de l'Empereur livrent bataille. Des samourais, l'armure hérissée de flèches, se battent avec rage. Dans un coin isolé par trois ifs aux branches pleureuses, des soldats violent une servante en se moquant de son embonpoint. Buissons et arbres sont en feu, et les flèches enflammées continuent de pleuvoir sur la forteresse et ses domaines. Sur les combattants des deux camps.

Se frayant un chemin à coups de katana, Daigoro traverse les jardins enfumés. Il progresse vers la servante que l'on viole, mais quand il arrive enfin près d'elle la gorge de la jeune femme est déjà tranchée et le trio de soldats se rhabille en riant. Sans leur laisser la possibilité de se défendre, Daigoro les tue – têtes et membres tranchés, morts sans honneur. Toujours accompagné par le démon enflammé, il s'arrête un instant, cherche Azeko du regard. Ne le voit nulle part.

« Il faut y aller ! Au puits ! » lui hurle le démon.

Désorienté, plongé au cœur de cette bataille trop chaotique pour être compréhensible, ignorant pourquoi il a décidé de se fier au démon enflammé, Daigoro se remet en route vers la réserve. Il s'arrête parfois pour appeler son ami, « Azeko ! », mais personne ne lui répond. Et quand, sur la route qui mène au puits, ce n'est pas son katana qui prend la vie de ses ennemis, c'est le démon-Reiko. Elle les transforme en torches, les démembre avec désinvolture ou leur enfonce ses doigts de feu dans le visage, visant les yeux la plupart du temps.

Arrivé dans la réserve enfumée, Daigoro pleure des larmes de sang. Il a les poumons douloureux, la bouche sèche et hantée par un désagréable goût métallique. De nombreux corps gisent dans la grande pièce taillée à même le socle rocheux sur lequel a été bâtie la forteresse – des cadavres de serviteurs, des cadavres de soldats impériaux. Daigoro en déplace quelques-uns pour mieux barricader les lourdes portes. Il renverse un vaisselier puis un meuble plein de chaudrons et de poêles qui se déchire dans un fracas de fonte, d'échardes et de bois pulvérulent. Il bloque une poutre brisée par un boulet de canon contre un des battants de la double-porte.

« Il n'y a pas une once de nourriture dans cette réserve ! Trouve

le cadavre le plus jeune, lui ordonne le démon-Reiko, déshabille-le, coupe-lui la tête, éviscère-le et jette-le dans le puits !

— Quoi ?

— Obéis ! Sans moi, tu ne survivras pas. Sans moi, tu ne pourras pas te venger. Et, crois-moi, la vengeance n'est pas la plus grande des récompenses que je te réserve. »

Daigoro inspecte un à un les cadavres présents dans la pièce. Il remarque dans le lot une servante blessée au flanc. Il déshabille cette jeune fille qui n'aura jamais vingt ans, hésite un instant puis, comme le démon le lui a ordonné, la décapite avant de lui retirer les viscères. N'ayant aucune habitude de ce type de tâche, il se souille de sang, de bile et de diarrhée. Une fois la besogne terminée, il se bouchonne les mains comme il peut avec la robe-tablier du corps qu'il vient de mutiler.

Occupé à retirer le sang et la merde collés sous ses ongles, il tend l'oreille. Dehors, les combats ont cessé ou presque ; il n'entend plus le claquement des arquebuses, seulement quelques cris et suppliques. Le monde revient au calme. Le calme revient au monde.

C'est fini. Le clan Ichimonji vient de disparaître. Après mon épouse et mes enfants, voilà que mes gens ont été mis à mort et que ma concubine a invité en elle un démon. Tu payeras, Empereur Tokugawa Oshone, tu payeras pour tout cela. Et les livres d'Histoire se souviendront à jamais d'Ichimonji Daigoro, fils d'Ichimonji Riuji.

Bientôt je serai l'homme qui a tué l'Empereur.

Daigoro soulève le cadavre préparé selon les vœux du démon. La chose, privée de tête et de masse intestinale, semble peser le poids d'un enfant de quatre ans, le poids de son fils Riuji. Retenant son souffle pour se soustraire au maximum à la puanteur, Daigoro pose le corps sur la margelle du puits et le pousse. Un instant plus tard, il perçoit un bruit entre tassement et craquements, un bruit d'os brisés qui l'invite, bien malgré lui, à penser encore une fois à son fils Riuji.

Sur sa gauche, le démon s'est éteint. Il ne reste de lui que Reiko. Nue. Une créature en tout point identique à la femme que Daigoro a aimée, n'étaient ses yeux qui ont perdu leur beauté et sont maintenant d'une incroyable cruauté. Reiko s'accroupit devant un cadavre, dont elle déchire la cage thoracique de ses mains affilées, laissant d'un côté sternum et côtes et de l'autre un fatras d'os brisés en biseau... À quatre pattes, le dos cambré comme si elle attendait la saillie, elle dévore le foie du cadavre qu'elle a extrait à pleines mains. Quand elle a englouti l'organe au complet, elle s'attaque à la chair de la cuisse, qu'elle dépèce au préalable puis déchire en longs filaments sanglants. Elle les avale bruyamment, comme s'il s'agissait d'une soupe de nouilles. Et ses blanches fesses s'agitent, vont d'avant en arrière comme celles d'une femme éclore qui n'en peut plus d'attendre, qui désespère.

Daigoro est à la fois fasciné et horrifié par la scène.

« Si ça te dégoûte, ne regarde pas ! » s'exclame le démon en arrachant une longue bande de muscle ensanglanté.

Honteux de l'érection qui endolorit son sexe, le courbe presque jusqu'à son nombril, Daigoro détourne le regard et s'accroupit ; il y a moins de fumée au niveau du sol. Il ferme les yeux, réfléchit à tout ce qu'il vient de vivre ces quinze derniers jours, ces dernières heures. Rapidement, le désir l'abandonne.

« Tu n'as pas pris de sang pour boire ? » demande le démon.

Daigoro se contente de lui montrer sa gourde.

Une fois son repas terminé, le démon s'enflamme de nouveau et se laisse glisser dans le puits, flottant comme une feuille morte.

« À ton tour ! » hurle-t-il depuis le fond du puits.

Daigoro attrape la corde qui plonge dans les entrailles de la Terre. Il écoute une dernière fois les bruits de la bataille s'achevant au-dehors, puis se laisse glisser dans le boyau enténébré. Arrivé au fond, une odeur de viande grillée l'accueille. Reiko, partiellement enflammée, lui tend un lambeau de chair cuite à point.

« Tu devrais manger. Tu as laissé la viande de cheval à tes gens, et tu as faim. »

Daigoro regarde le cadavre qu'il a jeté au fond du puits ; il manque un morceau de viande sur son flanc. Quelques côtes sont à vif. Plié en deux, il rend ce qu'il peut : un filet de bave ensanglantée le long duquel remonte l'odeur de la bile.

« Tu veux te venger ! ? » hurle le démon en lui saisissant le bras gauche et en lui pressant la viande humaine entre les lèvres, contre les dents.

« ...

— Réponds !

— Oui !

— Alors mange, seigneur Ichimonji Daigoro, fils d'Ichimonji Riuji ! Mange la chair de cette gamine ! Mange ! Car nous resterons dans ce puits jusqu'à ce que ta forteresse ne soit plus qu'un tas de cendres percé par quelques blocs de charbon. Avant aujourd'hui, tu aurais pu saillir cette servante mille fois sans que tu y gagnes un jour de vie... Là, il te suffit de manger ce qu'il reste d'elle pour survivre. Survivre et te venger... C'est ce qu'elle aurait voulu, c'est la meilleure chose que tu puisses faire avec elle, maintenant que sa vie n'est plus. Tu n'as pas confiance en moi ? Tu veux voir ma puissance à l'œuvre ? Tu veux voir qui je suis vraiment ? Alors regarde ! »

Le démon du feu jette le morceau de viande vers la main de Daigoro qui le saisit instinctivement. Les mains et les avant-bras de la chose hantant Reiko s'enflamment. Elle les dresse haut au-dessus de sa tête, les doigts visant le sommet du puits. Elle sourit, un sourire de

triomphe, et aussitôt un bruit épouvantable retentit dans la structure qui brûle cent coudées plus haut. Daigoro a l'impression qu'un pan complet de sa forteresse vient de s'effondrer, de rouler et d'ensevelir la réserve. Le nuage de poussière qui envahit le puits et commence à descendre sur ceux qui s'y sont réfugiés semble lui donner raison.

« Maintenant : mange ! » hurle le démon.

Les yeux fermés pour les protéger de la poussière, incapable de se dresser contre l'injonction, Daigoro porte la viande grillée à sa bouche et mord dedans. Un jus tiède lui roule sur le menton et dans la gorge. Faisant de son esprit une boule de ténèbres, il mange et mange encore, se forçant à occulter que cette chair grillée a bon goût, que chaque bouchée ne fait qu'aiguiser davantage son appétit.

Le lendemain, dans la journée, des bruits attirent l'attention de Daigoro. Il se plaque contre la paroi du puits – les pierres comme des poings pulsent contre son dos. Il s'intègre à la roche à jamais humide, le plus loin possible du cadavre que lui et le démon du feu ont transformé en garde-manger.

Des soldats impériaux fouillent les décombres. Ils sont en train de déblayer les poutres, les planches, les gravats qui se sont écrasés sur le puits et en bloquaient l'accès. Daigoro les entend parler mais n'arrive pas à saisir le sens de leurs paroles.

Ils sont à ma recherche, ou plutôt à la recherche de Reiko. Voilà ce qu'ils cherchent.

Le travail de déblaiement dure et dure, et soudain un cercle de lumière apparaît cent coudées plus haut ; il semble de la taille d'une pièce d'or. L'un des soldats jette sa torche dans le puits. Le démon se place aussitôt au centre du réduit et tend la main vers le haut, ses doigts pareils à des lames de couteau.

La flamme tournoie, hésite et s'éteint. Le démon, tout sourire, attrape le morceau de bois fumant avant qu'il ne touche le sol.

« Putain, il est drôlement profond ce puits... », remarque un des soldats.

Quelqu'un jette une nouvelle torche qui s'éteint avant d'approcher du fond. Le démon s'en saisit et la pose à côté de la première.

« Y'a rien, dans ce puits...

— Dis plutôt que t'as peur de descendre...

— J'vous dis qu'y a rien dans ce puits. Ni eau ni survivant.

— Vidons un seau d'huile brûlante et on sera vite fixé.

— De l'eau bouillante suffirait...

— Non, de l'huile, ça refroidit moins vite et on l'entendra grésiller s'il reste de l'eau au fond du puits... »

Les discussions et les pas des soldats s'éloignent. Quand ils reviennent mettre leur plan à exécution, le liquide gras qui asperge Daigoro est tout juste tiède, comme si le démon avait pompé toute la chaleur de cette étonnante pluie.

Les heures passent. Lentement. La nuit tombe. Puis le jour revient s'accrocher au sommet du puits. Le garde-manger s'amenuise,

au rythme de cette nuit qui tombe sur le monde, fière de remplir le visible et de caresser l'invisible. Il ne reste plus rien à boire, et bientôt il ne restera plus rien à manger. Les démons ont un appétit affirmé et ne défèquent visiblement pas. Les heures passent. Lentement. Jusqu'à ressembler à des journées complètes.

D'un pied enflammé, le démon écrase les excréments de Daigoro pour en brûler l'odeur, insupportable.

« Depuis combien de temps sommes-nous ici ? » demande Daigoro qui essaye de paraître moins honteux qu'il ne l'est en réalité.

Le démon finit son morceau de viande grillée – il ne reste rien à ronger sur le cadavre, juste la blancheur sale des os qui évoque l'ivoire des pièces de mah-jong. Le démon s'essuie les lèvres.

« Trois jours...

— Ils sont partis ?

— Oui. Pour la plupart...

— Alors qu'attendons-nous pour sortir ?

— Les nuages. La nuit... Noire comme les yeux aimés. »

Contrarié de devoir encore attendre, mais conscient que son séjour au fond du puits touche à sa fin, Daigoro ressent le besoin de parler.

« Comment dois-je t'appeler, Démon ?

— Onireiko, le démon Reiko... Je suis celle qui te mènera à Edo, devant l'Empereur que tu veux tuer.

— Et comment allons-nous réussir ce prodige ? Tuer l'Empereur n'est pas une entreprise facile ; essayer est aisé, réussir relève quasiment de l'impossible.

— Tu veux essayer et mourir au cours de ta tentative ou réussir ?

— Je préférerais réussir, annonce Daigoro de sa voix la plus sûre.

— Alors, contente-toi d'obéir à mes ordres et nous réussirons car j'ai un plan infaillible. »

Daigoro se racle la gorge et crache.

« Quel plan ?

— Tu verras. Le périple sera plutôt torride et dépayasant... »

Sous le couvert de la nuit, Daigoro et Onireiko quittent les cendres fumantes de la forteresse Ichimonji. Le corps nu du démon brille légèrement, comme si l'éclat de la lune – incomplète en ce soir – était aspiré par sa peau de lait, emprisonné en elle.

« Je dois me laver... », annonce Daigoro, conscient de la

puanteur que dégage son corps.

Le démon ne répond pas.

Progressant dans la nuit, vers l'ouest, dos au fleuve Zao, ils traversent un bois à l'environnement sonore inquiétant – brindilles qui craquent, pierres qui glissent, bêtes qui détalent. Ils longent les restes d'un campement impérial et, juste avant l'aube, s'arrêtent devant une ferme isolée et déserte.

« Ainsi, tous mes gens ont été mis à mort ? » demande Daigoro.

Onireiko se tourne vers lui :

« Tués ou déportés. Il en est aussi qui, tout simplement, ont fui en maudissant l'amour irraisonné que leur seigneur réservait à une simple concubine.

— Reiko était plus que cela ! Mais... visiblement, il n'y a que moi et l'Empereur qui l'avons compris. Même ma femme Yuna était incapable de comprendre ce que je ressentais pour ma concubine... Yuna n'était pas jalouse. Plutôt... déconcertée.

— Mets-toi à sa place... Que peut ressentir une femme de noble famille qui a porté deux enfants d'un homme qui n'a d'yeux que pour une concubine issue d'une famille pauvre de Kyushu, dénuée d'éducation, de goût pour les choses dites délicates ?

— Comment sais-tu toutes ces choses sur Reiko ?

— D'une certaine façon je suis Reiko et sache que tu n'étais pas né la première fois que je l'ai rencontrée... Je me suis toujours intéressé à elle. Elle a été sauvée du feu par un de mes plus fidèles adversaires, mais ce n'était qu'un répit dont elle a grandement profité. Juste un répit... Ce que le feu accepte d'abandonner, tôt ou tard il finit par le reprendre, car il n'a de cesse de se conduire comme un souverain. »

L'homme et le démon entrent dans la ferme. Tout semble en ordre. Dans la pièce principale, Onireiko trouve des vêtements, les essaye, en choisit quelques-uns. Elle s'habille avant de se préparer un baluchon d'effets de rechange. Dehors, Daigoro tire de l'eau au puits. Il boit avec avidité avant de se déshabiller, de se raser entièrement le crâne et de se laver. Ses lèvres sont douloureuses, le contact de l'eau froide sur ses gerçures lui a rappelé ses dernières joutes amoureuses avec Reiko, quand elle buvait jusqu'à la dernière goutte sa semence et quand il s'abreuvait à la fontaine de sa féminité insatiable.

Maintenant propre, il revêt des vêtements de paysan trouvés dans un coffre à linge, puis décroche un chapeau de jonc, identique à ceux que portent les sujets de l'Empire de Qin, et en noue la jugulaire, laissant pour l'heure le couvre-chef lui pendre dans le dos. Il emballe son katana, ses flèches et son arc dans un linge assez grand qu'il noue avec trois rubans de jonc. Il compte l'argent en sa possession, une vingtaine de pièces d'or, de quoi traverser l'archipel du sud au nord.

« Allons-y ! annonce Onireiko en tirant un buffle récalcitrant qu'elle a sorti de l'étable.

— Où allons-nous ?

— Dans un port, pour rejoindre le Poisson-Chat Honshu, évidemment.

— Et après ?

— Après ? Nous irons chercher des alliés.

— Des alliés ?

— Oui, c'est ça, mon plan... Nous trouver des alliés, des créatures furieuses emprisonnées dans les failles du Mont Fuji, des créatures que nous allons libérer pour créer la plus efficace des diversions et entrer dans Edo sans nous faire remarquer. »

Daigoro grimace.

Les failles du Mont Fuji – une autre façon d'appeler les Enfers.

« Ainsi, nous allons en enfer ?

— Oui. En enfer et au-delà. »

Le démon flatte le flanc du buffle et se met à rire aux éclats. Un rire que sa démente enflamme.

Tout le jour durant, ils marchent sur cette longue bande de terres cultivées coincée entre les montagnes septentrionales du Poisson-Chat Kyushu et les eaux grises du détroit de Bungo. Le buffle transporte leurs possessions et leur donne l'allure d'un couple de paysans qui s'en vient à la ville acheter des semailles ou des outils.

À la nuit tombante, ils dorment à l'abri de la pluie dans une caverne votive – une grotte profonde dans laquelle ont été placées par les gens des alentours plusieurs représentations du Bouddha : de nombreuses effigies assises et une grande couchée sur le côté, le visage plus souriant que serein posé sur la main droite. À cause de la nature particulière d'Onireiko, qu'une simple goutte d'eau blesse plus sûrement qu'une giclée d'acide soufré, ils restent deux jours dans cette caverne, à attendre que la pluie cesse. Puis, sous un ciel safre de matin tiède, ils reprennent la route vers l'ouest, évitant les rizières et les chemins trop boueux. Ils progressent vers Oita, la plus grande agglomération du fief Ichimonji. Là, un bateau les emportera pour un des ports d'Honshu.

Conformément aux craintes de Daigoro, les troupes de l'Empereur quadrillent la ville d'Oita. Ces soldats, ravis que le siège de la forteresse ait pris fin, ne sont pas à la recherche de Daigoro et du démon qui l'accompagne ; ils sont ici pour faire régner l'ordre en attendant que les terres du clan Ichimonji soient partagées entre les seigneurs frontaliers ayant revendiqué leur part. Avec ostentation, les femmes et les jeunes filles d'Oita évitent les soldats impériaux qui, la plupart du temps, se déplacent en petits groupes bruyants ; elles pressent le pas, conscientes des risques qu'elles encourent. Peu rassurés par cette présence militaire affamée et assoiffée, leurs frères, pères et maris marchent la tête baissée et ne regardent que l'endroit où leurs pieds touchent le sol.

Daigoro – les poings serrés par le spectacle de ses gens opprimés – et Onireiko, en charge du buffle, se fauillent sans mal entre les marchands, les chalands et les soldats. Parce qu'elle est le feu qui brûle dans chaque brasero, fourneau ou flambée, qui couve dans les braises ou le tabac des pipes mises en bouche, Onireiko sait exactement où aller et ne donne jamais l'impression d'être une étrangère dans cette ville que Daigoro connaît à peine, bien qu'elle se trouvât sur ses terres.

Ils arrivent bientôt sur les quais où mouillent les bateaux marchands à destination d'Ube ou de Bôfu, de l'autre côté du détroit. Alors que Daigoro cherche à discuter avec un capitaine prenant des voyageurs, Onireiko s'emmitoufle dans ses vêtements pour se protéger des embruns postillonnés par le vent d'ouest. Au fil de la conversation, le capitaine devient curieux, trop curieux, posant plus de questions qu'il ne donne d'indications sur ses tarifs. Tel un paysan, le seigneur Ichimonji se racle la gorge, crache sur le bois usé du quai avant de faire signe à son interlocuteur qu'il n'est plus intéressé par ses services.

Il faut que je m'habitue à me comporter et à parler comme un marchand issu du peuple. Il faut que j'oublie que je fus, toute ma vie durant, supérieur aux personnes peuplant mon fief.

Au milieu de la foule qui arpente les différents pontons du port, Daigoro semble pris de vertige. Des matelots chargés de sacs de denrées le bousculent de temps à autre ; des rabatteurs l'interpellent

sans cesse afin de lui proposer des choses impossibles ; des catins l'abondent, désireuses de céder leurs charmes, lui promettant des caresses que nulle paysanne ne peut prodiguer. Au cœur de cette populace vociférante et pressée, toujours en quête d'argent facile, Daigoro cherche Onireiko du regard, s'inquiète pour sa bourse et se dit qu'il devrait au moins se procurer un couteau, comme ceux qu'utilisent les tanneurs ou les pêcheurs.

Au moment précis où l'ancien seigneur Ichimonji aperçoit le démon à visage humain qui l'accompagne, une main se pose sur son épaule contractée. Il tâtonne d'instinct à la recherche de la poignée de son sabre et se souvient que ses armes sont restées sur le buffle derrière lequel Onireiko s'est blotti, à l'abri des embruns.

« Je sais qui tu es, l'ami. »

Vif comme la truite de montagne, Daigoro se retourne, prêt à frapper. Il desserre les poings dès qu'il reconnaît l'homme qui vient de lui adresser la parole : Azeko, dont le bras gauche est en écharpe. D'un léger coup de tête, le samouraï déguisé en indigent désigne un bateau marchand.

« Ce bateau-ci, l'ami. »

Daigoro acquiesce et monte sur l'embarcation commerciale. Onireiko joue son rôle d'épouse soumise et, voûtée non par le poids du mariage mais par sa peur des embruns, elle suit le mouvement en tirant leur buffle. Elle emprunte la large passerelle de chargement avec la plus grande prudence, attache la bête dans un coin de l'embarcation puis disparaît aussitôt dans la cale.

Prenant garde à ne pas révéler l'ampleur de la fortune qu'il porte à la ceinture, Daigoro paye le capitaine de la jonque pour la traversée d'un buffle et de trois passagers et exige sa monnaie, récupérant alors une pleine poignée de pièces de cuivre percées en leur centre. Sourire aux lèvres, il rejoint Azeko qui s'est assis sur des sacs de riz – en poupe.

« Où étiez-vous ? demande le samouraï.

— Dans le puits de la réserve. Et toi ?

— Dès qu'ils ont donné l'assaut, je me suis enfui comme vous nous l'aviez ordonné. J'ai atteint les bois en me dégageant une route à coups de sabre, mais ça n'a pas été facile, je crois bien y avoir laissé mon bras gauche. Une bonne partie des muscles est sectionnée ; j'ai fait un garrot pour arrêter l'hémorragie. Je ne peux plus rien faire de ma main et la plaie sent le fromage pourri... Où allons-nous ?

— À Edo... Tuer l'Empereur.

— Reiko le sait ? »

Daigoro s'éclaircit la voix :

« Reiko est morte. Et la chose qui vit en elle peut sans doute faire quelque chose pour ton bras.

— La chose ? »

Daigoro refuse d'en dire davantage et plonge son regard dans les eaux grises, crêpelées par le vent d'ouest, qui le séparent du Poisson-Chat Honshu.

DEUXIÈME PARTIE

LES FAILLES DU MONT FUJI

Dans le pire des cas, quand le vent est vraiment défavorable, la traversée du détroit de Bungo dure une journée, de l'aube au crépuscule. Aujourd'hui, le voyage prendra moins de temps, et Daigoro s'en félicite.

D'abord, il y a eu les cris de souffrance d'Azeko qui ont duré et duré, quand, cachée derrière des sacs de denrées, Onireiko a sauvé le samouraï de la gangrène en l'amputant du bras gauche et en cautérisant le moignon. Et maintenant c'est au tour du démon de hurler à pierre fendre. Onireiko sent l'eau mouvante qui l'entoure. Elle a peur d'un naufrage, des rocs cachés sous le manteau des flots. Elle a peur de voir une vague s'engouffrer dans les cales, y rouler ses écumes. Elle a peur de se liquéfier, tel un lambeau de viande plongé dans un bol d'acide soufré. Pour exorciser ses peurs, elle parle, vomissant ses mots à jet continu – des mots étranges, que personne ne comprend. Elle hurle chaque fois qu'un paquet d'eau se brise contre la jonque chahutée. Parfois, elle se frappe la tête contre les caisses entassées en cale, elle se jette contre les flancs de l'embarcation comme si elle voulait s'assommer, perdre connaissance.

Debout près du grand gouvernail dont la manœuvre nécessite la force de trois hommes, Daigoro sourit. Impassible, comme si les cris du démon ne l'affectaient en rien, il lance au capitaine :

« Excusez ma femme, c'est la première fois que nous prenons le bateau. Nous avons un enfant de quatre ans et il s'est noyé l'hiver dernier ; ça l'a rendue folle... Depuis cette tragédie, elle fait tout autant de bruit quand je la prends ou quand elle cauchemarde. Je m'y suis habitué. »

Puis, pour mieux s'excuser, l'homme qui veut tuer l'Empereur force une minuscule pièce d'or dans une des fissures du gouvernail. Une façon comme une autre d'invoquer les dieux de la chance.

Les cris du démon du feu ne cessent qu'une fois la jonque à quai.

De nouveau sur la terre ferme avec derrière eux la rade de Bôfu et les eaux comme chargées de cendre du détroit de Bungo, Onireiko, Azeko et Daigoro regardent les montagnes – véritable épine dorsale du Poisson-Chat Honshu – qui se dressent au nord avant de disparaître

dans le lointain. Au pied desdites éminences serpentent les cent soixante lieues de route impériale qui séparent Bôfu des failles du Mont Fuji.

« Nous avons besoin de chevaux, déclare Daigoro. Je vais aller vendre le buffle. »

Onireiko s'approche de lui, baisse la tête et lui murmure à hauteur d'épaule.

« Il me faut une monture qui n'a pas peur du feu... Tâche d'y penser quand tu iras acheter les chevaux. Prends une torche pour inspecter leurs sabots. En ce pays, une femme ne peut choisir une monture sans attirer l'attention sur elle. »

Daigoro acquiesce et jette un coup d'œil à Azeko qui tremble de tout son être, recroquevillé contre des balles de fourrage. Son visage vidé de tout sang, déformé par la douleur, évoque celui d'un cadavre, la pierre rognée d'une ancienne statue. Il est proche des sables de l'évanouissement, un pied dedans, un pied dehors, mais il survivra à l'amputation et à la cautérisation qui viennent de stopper net la progression de la gangrène dans son corps.

Il survivra.

Daigoro en a la certitude.

Toujours sur la Route impériale numéro 1, le seigneur Ichimonji Daigoro, son premier samouraï Azeko et le démon Onireiko s'arrêtent dans une auberge pouilleuse des environs de Shimizu, à quelques heures de cheval des contreforts du Mont Fuji. Cela fait plus de vingt jours qu'ils chevauchent sur la voie commerciale terrestre la plus fréquentée du Poisson-Chat Honshu, voyageant de l'aube au crépuscule, à l'exception des jours de pluie où ils font halte chez l'habitant ou dans quelque temple bouddhiste pour attendre une accalmie. Sans jamais cesser de se faire passer pour un couple de négociants en pierres précieuses accompagnés de leur garde manchot, ils ont traversé Hiroshima, Okayama, Kobe, Osaka, Tsu, Nagoya, se mêlant à la foule immense des marchands et des troupes impériales qui vont à Edo ou en viennent.

Bien que sise au centre d'une boucle poissonneuse formée par une jolie rivière argentée, l'auberge qu'ils ont choisie est mal entretenue ; peu de voyageurs s'y sont arrêtés. Les écuries attenantes puent le crottin et la paille moisie. Les chevaux y sont mal à l'aise et restent longtemps agités.

Alors qu'Azeko et Daigoro s'apprêtent à bouchonner leurs montures énervées avant de leur donner à manger, et de curer leurs sabots, Onireiko disparaît à l'intérieur de l'auberge pour louer une chambre, acheter nourriture et boisson.

Une fois les montures pansées, d'un hochement de tête, Azeko invite son ancien seigneur, pourtant fourbu, à faire quelques pas dans la nuit. Intrigué, Daigoro accompagne celui qui fut son premier samouraï, jusqu'à la rivière qui s'enroule autour de l'auberge. Silencieux, les deux hommes remontent le cours d'eau, passent sous le pont en teck qu'emprunte la Route impériale numéro 1, s'enfoncent dans un crépuscule fantôme que la nuit s'apprête à gober.

D'un pas précis, ils se faufilent entre des arbres puissants aux rejets semblables à de l'étaupe, marchent dans l'obscurité, sous des frondaisons pleines d'oiseaux nocturnes, sur des tapis de feuilles pourries, grouillants de vermine chitineuse. L'été approche, éparpillé en toutes choses, dans les plantes et les bêtes. Ses parfums montent du

sol foulé au pied.

« Où allons-nous ? » demande Daigoro, qui se refuse à avouer qu'il est affamé, fatigué. Qu'il a mal aux fesses et aux bourses à force de chevaucher.

« Pas loin. »

Ils longent, un bon moment encore, la petite rivière dans laquelle la lune aux trois quarts pleine rebondit de vasque en vasque, entre les gués de traverse disséminés tous les cinq cents pas environ. Bientôt, ils arrivent au pied d'une cascade, haute de vingt coudées, réveillée par les dernières pluies. Ils s'assoient sur un long rocher concave où une eau glacée – de minuscules et innombrables gouttelettes venue des sommets du Monde – les asperge et ne tardera pas à les tremper.

« Pourquoi m'as-tu emmené ici, Azeko ?

— À cause de ce démon qui nous accompagne, qui dicte le moindre de nos gestes, qui ne vous quitte jamais. Ici, l'eau règne en maître et il n'y a aucun feu à un quart de lieue à la ronde. Le démon ne peut nous y entendre et je veux que vous sachiez que je n'ai pas confiance en lui.

— Moi non plus, mais il nous a sauvés la vie à tous les deux et pour l'heure son aide nous est précieuse.

— Parlons-en, de son aide... Ce démon m'a préservé de la gangrène en me dévorant le bras : les doigts d'abord, puis l'avant-bras, puis le coude et les chairs blessées et puantes qui se trouvaient au-delà. Enfin, presque arrivé à l'épaule, il a enfoncé son poing enflammé dans mon moignon pissant le sang. Et ce n'est qu'à ce moment-là que je me suis évanoui, après avoir hurlé au point de me briser définitivement la voix. Chaque nuit, ou presque, je me réveille en sueur, j'entends le bruit de ses dents qui déchirent ma chair, broient mes os. Je le vois me mordre les doigts, les sectionner net et les croquer comme s'il s'agissait de grillons secs. Et quand je me réveille, trempé et puant le lait caillé, je le vois vous chevaucher, utiliser son corps comme d'autres utilisent cadeaux et flatteries... pour endormir l'allié que l'on ne tardera pas à trahir ou égorger. Je crois que cette chose qui se fait appeler Onireiko se sert de nous et de la défunte beauté de Reiko, probablement pour prendre la place de l'Empereur.

— Onireiko a dit que le feu qui ravagera Edo et le reste de l'Empire sera sa seule récompense.

— Peu importe ce qu'il a dit. Je crois que ce démon nous ment, nous a toujours menti et nous mentira à jamais. Et une chose est sûre... s'il nous emmène aux Enfers pour y chercher des alliés, ce seront ses alliés, pas les nôtres. On dit que les failles du Mont Fuji comportent neuf niveaux. Il y aurait, dans un ordre qui m'est inconnu, l'enfer des suppliciés, celui des noyés, des pestiférés, des menteurs, des

gloutons, des incendiés. Sans oublier celui des terrifiés, celui des violés et celui des pendus. Voilà ce qui nous attend ; une cure de repos. Il est écrit dans *Le Livre sacré du Genji* que chacun de ces niveaux est gardé par un démon, une créature puissante qui empêche les damnés de quitter leur domaine attitré. J'ai entendu parler d'un Oiseau-Tonnerre, d'une Ombre Vorace, d'un Dragon de Bois, d'une créature lacustre aux puissantes mâchoires, d'un démon du feu si incontrôlable que les dieux l'ont enchaîné à un roc grand comme une forteresse. Aller là-bas n'est que folie.

— Essayer de tuer l'Empereur est un projet tout aussi dément.

— Il y a une autre solution pour arriver... à nos fins. Je crois que deux guerriers discrets pourraient pénétrer dans le palais impérial, tuer l'Empereur et s'échapper. Il y a un peu moins de quarante ans de cela, deux hommes, Miyamoto Musashi et Nakamura Oni Mikédi se sont emparés seuls des quatrième et cinquième armées de l'Empereur...

— Des combattants de légende, Azeko. Inégalés. Inégalables. Regarde-nous ! Tu n'as plus qu'un bras et je ne suis qu'un piètre kenjutsuka [6]. L'arc est mon domaine d'excellence. J'arpente la Voie de l'Arc, pas celle du Sabre...

— Votre père, Ichimonji Riuji, a terrassé le clan Ogami-Chiniro sans jamais demander l'aide d'un de ses samourais. Un jour, au bord d'une rivière de montagne, il a tué tellement de membres du clan ennemi que l'on dit que la rivière a coulé rouge jusqu'à l'océan. Son sang coule dans vos veines. Un sang puissant. Nous n'avons pas besoin d'alliés, Seigneur. Nous n'avons plus besoin du démon.

— Tu te trompes, Azeko. J'ai vu le palais de l'Empereur le jour du Nouvel An ; j'ai vu les trente hommes qui forment sa garde personnelle... Auxquels il convient d'ajouter la garde personnelle du shôgun, tout aussi aguerrie. Nous n'y arriverons pas sans alliés. Et même si j'étais le plus grand sabreur de tous les temps, même si tu avais encore tes deux bras, nous n'y arriverions pas. Tu as le droit de renoncer. Jamais je ne t'en voudrais. Tu as déjà fait plus pour moi qu'aucun autre homme. Trouve-toi une gamine au duvet naissant ou une veuve aux seins lourds. Fais-lui des enfants, occupe-t'en. Tu peux vivre heureux, loin de toute cette violence qui s'annonce. En ce monde, rien ne vaut une femme qui vous aime. Rien. C'est ça que tu dois chercher ; pas mon respect ou ma compagnie. Trouve-toi une femme qui t'aime, qui ouvrira ses cuisses pour toi et te donnera dix enfants. Trouve-toi une femme brûlante, qui aime crier la nuit quand les enfants dorment... N'en as-tu pas assez d'être seul, de payer pour passer une nuit ou plus en bonne compagnie ? »

Le samourai grimace.

« Je ne vous abandonnerai pas, annonce-t-il. Jamais. Mais je

préfère vous prévenir, seigneur Ichimonji Daigoro : ne faites pas confiance à ce démon. Il ne veut pas vous aider à tuer l'Empereur. Il se moque de votre vengeance et se sert de sa ressemblance avec Reiko pour vous faire obéir au doigt et à l'œil. Je suis sûr qu'il a besoin de nous... Pourquoi ? C'est la seule chose que j'ignore encore. Mais quand il m'a dévoré le bras, j'ai vu quelque chose, j'ai partagé ses pensées. C'était juste une vision. Celle d'un monde en flammes. Des villes qui brûlent, des forêts incendiées, une terre fumante, calcinée, hérissée d'arbres noirs comme la carapace du scarabée-rhinocéros. Une vision où l'Humain n'a pas sa place. Un monde où nous nous sommes consumés avant de disparaître.

— Je t'ai entendu, Azeko. Je t'ai entendu, mais j'ai besoin du démon pour plonger Edo dans le chaos et tuer l'Empereur. Maintenant, rentrons. »

Le manchot acquiesce.

Quand les deux hommes rejoignent Onireiko dans la chambre de l'auberge, celle-ci dort sur son tatami, nue dans la tiédeur du printemps finissant. Elle leur a laissé du riz vinaigré, du poulpe cru en grande quantité ainsi qu'un pichet de bière de riz. Des denrées à l'odeur alléchante que les deux hommes s'empressent d'engloutir tels des enfants depuis longtemps affamés.

Puis, une fois serré contre Onireiko, comme à chaque halte, Daigoro guide son sexe gonflé de désir en elle et s'endort dans la jouissance.

Tous les enfants le savent, leurs parents et leurs grands-parents le leur ont dit maintes fois : c'est au centre du Poisson-Chat Honshu, au cœur du Mont Fuji, que se trouvent la Grande Porte et ses battants d'os entrelacés, changés en pierre par le torrent des siècles et la poussière qu'il a soulevé depuis le Jour Premier. C'est là, dans le cratère toujours tiède de la vieille montagne, que s'ouvrent parfois les Enfers, libérant alors un démon oublié, un puissant tengu[7] aux plumes d'argent, une errance vorace ou une ombre indécise.

Sur les treize lunes que compte une année, le Mont Fuji est enneigé une dizaine de lunes durant, du tout début de l'automne à la naissance de l'été. Lors de cette période, la neige couvre ses flancs à l'exception du pourtour immédiat de son cratère, véritable couronne de ténèbres minérales constamment chauffée par le feu de la terre.

C'est donc l'ascension d'un volcan saupoudré de quelques névés qu'Onireiko, Azeko et Daigoro entreprennent. Ils ont laissé dans la dernière auberge où ils ont dormi leurs montures épuisées et se sont préparés à livrer bataille ; Daigoro s'est armé de son arc et de son sabre, Azeko, entièrement vêtu de noir, porte son katana en travers du dos.

Le chemin qui serpente sur les flancs du Mont Fuji est une étroite bande de pierres volcaniques grises et noires, raide comme la langue d'un garrotté. Un tortillard abrupt, tout en lacets serrés, sur lequel la poussière soulevée vous brûle les yeux et la gorge, vous oblige à boire cent fois dans la journée. Les deux humains arpentent ce chemin avec lenteur et difficulté, dans l'effort permanent ; le démon se contente de les suivre en flottant au-dessus de la sente, les pieds enflammés.

Après deux jours d'ascension encadrant une nuit passée à la belle étoile, le trio arrive à l'aplomb des lèvres noires du cratère et des nombreux surplombs qui les gercent et les vérolent.

« Il y a un campement impérial de l'autre côté, annonce Onireiko. Soyez prudents et silencieux. »

Suivant le conseil du démon, Azeko et son seigneur quittent le chemin pour gravir une coulée volcanique dont la couleur rappelle celle de la cendre humide. Une voie certes moins aisée, mais plus discrète.

Entièrement dévoués à leur nécessaire furtivité – véritable hommage au silence des cimes –, Azeko et Daigoro franchissent la couronne externe du cratère. Une fois arrivés sur l'autre versant, ils se déplacent presque à quatre pattes et se glissent entre de gros blocs de pierre noire aux arêtes tranchantes comme du verre brisé. Dans cet abri qui leur permet d'observer sans se faire remarquer, ils prennent le temps de détailler ce qui sera le champ de leur prochaine bataille. Onireiko, qui les a suivis en flottant, le soleil dans le dos, ne tarde pas à les rejoindre. Son corps s'éteint brusquement, sans dégager la moindre fumée.

Daigoro embrasse du regard l'intérieur du cratère. Celui-ci fait environ une lieue de diamètre.

Sur une partie quasiment plane du tore de cendres volcaniques qui se meurt en falaises, une dizaine de soldats, douze tout au plus, ont dressé leurs trois tentes et leur cabane d'aisance, s'installant devant un étonnant enchevêtrement de quais de bois et d'immenses fûts de bambou encordés à des blocs rocheux ; un minuscule port suspendu au-dessus du vide, avec son trident de pontons sur lequel ont été installées de lourdes bobines de chaîne métallique. Au bout de chaque quai – tels l'hameçon et l'appât accrochés à la ligne du pêcheur – pend une cage rouillée de la taille d'un pavillon de chasse. Trois petites prisons qui oscillent doucement au-dessus du lac en contrebas. L'une d'elles abrite un homme que l'on entend vociférer régulièrement : il hurle de longues phrases furieuses dont Daigoro ne comprend pas le moindre mot. Les deux autres sont vides.

Le braillard est un gaijin [8] .

Daigoro change de cachette pour mieux s'intéresser au cratère volcanique et au petit lac ovale qu'il abrite. Il s'éloigne du campement impérial pour se glisser dans un amas de rocs dominant le lac. Tel un barrage naturel de cent cinquante coudées de haut, une paroi rocheuse presque ininterrompue tapisse l'intérieur du cratère et veille sur les eaux lacustres que cerne une longue plage de sable noire. En apercevant l'Onitorii niché au cœur de la falaise, Daigoro ne peut s'empêcher d'ouvrir grand la bouche.

La Grande Porte...

Et les squelettes enchâssés qui la constituent.

Si haute, encadrée par deux énormes démons pétrifiés et léchée par les eaux du lac.

Après avoir longtemps observé l'entrée des Enfers, Daigoro rejoint ses compagnons tapis derrière un autre gros rocher noir, à cent pas environ de la plus proche sentinelle.

« Qu'est-ce qu'on fait ?

— On a besoin d'accéder aux cages pour descendre sur la berge du lac, annonce le démon. L'Empereur les utilise pour éliminer ceux qui le gênent. Il les offre à la grande créature au sang noir qui dort dans le lac. Voilà pourquoi nous trouverons de nombreux alliés aux Enfers. Des esprits suppliciés par les troupes de l'Empereur qui seront ravis de pouvoir se venger. Sans le savoir, le tyran Tokugawa Oshone s'est constitué une armée d'ennemis qui ne souhaite qu'une chose : marcher sur Edo et mettre la capitale à feu et à sang.

— Attendons la nuit noire pour attaquer. D'abord les sentinelles, puis une tente chacun. »

Onireiko s'approche de Daigoro pour lui murmurer à l'oreille :

« Je vais te faciliter la tâche. Au moment décisif, le feu de camp brillera d'un éclat insoutenable qui aveuglera les sentinelles. Leurs silhouettes, bien découpées sur le fond noir de la nuit, feront des cibles faciles. Il ne te restera alors qu'à tuer ces hommes incapables de te repérer dans les ténèbres. »

Alors que la nuit est une dame de ténèbres alanguie depuis quelques heures, aux vêtements lâches caressant toutes choses et s'infiltrant dans les moindres recoins, les trois compagnons s'approchent des tentes, discrets – autant que faire se peut sur une couche de cendre et de pierre volcanique souvent traîtresse. Daigoro a encoché une flèche. De là où il se trouve, il distingue sans mal les deux hommes qui montent la garde. La première des sentinelles est assise devant le feu de camp où elle fait griller quelque chose enfiché au bout d'une longue baguette de bambou. L'autre se tient bien droit du côté des cages, où elle semble parler avec le prisonnier étranger. Ce dernier a cessé de hurler et de s'agiter depuis le trépas du crépuscule.

Onireiko ferme les yeux. Son corps irradie une douce lueur orangée. Une lueur qui gagne peu à peu en puissance. Elle écarte les bras. Ses pieds quittent le sol. Daigoro bande son arc, choisit sa première cible. Au moment précis où le feu de camp explose, il libère son trait, transperçant la cible la plus lointaine. L'homme qui se trouvait près des cages bascule aussitôt dans le vide, foudroyé par la pointe d'acier et le morceau de bois qui viennent de lui voler la vie. La seconde flèche de Daigoro croise à angle droit les cervicales du soldat aveuglé, l'empêchant de donner l'alerte. L'homme titube, porte ses mains à sa gorge et bascule dans le feu où son corps s'enflamme, répandant dans l'atmosphère alentour une entêtante odeur de viande grillée et de téguments brûlés.

Katana en main, leurs pieds crissant sur le sable volcanique, Daigoro et Azeko s'élancent vers le campement. Sur leur droite, Onireiko fuse ; son corps oblong évoque une comète défiant la lumière des étoiles. Chacun gagne la tente qui lui a été préalablement attribuée.

Daigoro élimine sans mal les trois hommes encore couchés sur leur tatami déroulé qui dormaient ou se réveillaient à peine au moment de son intrusion. Afin de prêter main forte à Azeko, il ne s'attarde pas dans cette tente désormais habitée par l'odeur du sang giclé. À peine a-t-il fait un pas dehors qu'il tombe nez à nez avec un samouraï de haut rang, un soldat impérial plus grand et bien plus large que lui. L'acier en mouvement accroche un rayon de lune. Daigoro pare. Les sabres des deux hommes se bloquent et ripent dans

une gerbe d'étincelles à l'odeur caractéristique. Derrière le samouraï impérial, la troisième tente s'enflamme et plusieurs torches humaines se dispersent dans la nuit en hurlant. Des hurlements à glacer le sang.

Daigoro pousse de toutes ses forces sur son katana pour déséquilibrer son adversaire. Comme il n'y parvient pas, il se dégage, attaque sur la droite, se fend, jette son buste en arrière pour garder la tête sur les épaules et, au terme de sa contre-attaque, manque de peu de trancher la main droite de l'officier impérial. Celui-ci grogne avant d'engager à nouveau le combat. Il étaye son offensive de toute sa puissance – épaules et cou de buffle –, libérant une trajectoire d'acier aiguisé à même de fendre une bûche. Daigoro tente de bloquer le coup. Les deux lames se brisent net, enroulant leurs cabrioles dans la nuit volcanique. Profitant de la surprise de son adversaire, Daigoro lui choque le genou droit d'un coup de talon. Il esquive une attaque maladroite, trop courte, se jette sus à l'ennemi et, d'une puissante rotation de l'avant-bras, lui enfonce son sabre brisé sous le menton, lui clouant maxillaire inférieur et supérieur, lui traversant le palais jusqu'au cerveau. Le samouraï impérial, dont le nez vomit deux jets de sang et la bouche mal scellée bulle grotesquement, tombe à genoux dans le sable noir puis verse à terre. Mort.

Aussitôt, Daigoro s'élance vers la tente dont devait s'occuper Azeko. Au moment où il arrive devant la toile entrebâillée, il aperçoit juste à côté de la troisième tente un homme enflammé qui se précipite dans les ténèbres du Mont Fuji, probablement dans l'espoir d'atteindre les eaux du lac en contrebas. Non loin de l'endroit où l'homme a sauté, Onireiko flambe, bras écartés, flottant au-dessus du sol noir. Elle rit à gorge déployée et semble éclairer la nuit en son entier.

Se voûtant, Daigoro pénètre dans la deuxième tente où règne une obscurité à peine fendue par un rayon de lune. Celui-ci coule par l'espace en lame de couteau qui bée maintenant dans le dos du seigneur Ichimonji – deux pans de toile écartés que le vent agite sans les faire claquer.

L'endroit sent la merde, le sang et le pétrole répandu. Avancé sur ses gardes, Daigoro bute sur un corps étendu dans l'obscurité quasi liquide que semble exhiler le sol. Il s'accroupit au-dessus du mort, un soldat impérial touché à la gorge, et s'empare de son arme, un katana de vulgaire facture. Après avoir respiré lentement et obligé son cœur à ralentir, il enjambe le cadavre. Sabre à la main, il progresse plus avant dans la tente enténébrée et, tâtonnant du bout du pied, trouve le corps inerte d'Azeko qu'il s'empresse de tirer à l'extérieur, vers le feu de camp.

Le ventre de son ami est ouvert horizontalement de part et d'autre du nombril. De cette grande entaille ensanglantée sourdent les viscères. C'est un sourire mou, une mauvaise plaisanterie. L'abdomen

du mort tire une langue violacée, toute en circonvolutions, à l'odeur insoutenable.

Daigoro se penche sur le visage de son ami redessiné par les flammes du feu de camp. Azeko a les yeux rouges, capillaires à vif, cornée aveugle. Les sourcils roussis. La peau brûlée.

L'homme qui a juré de tuer l'Empereur Tokugawa Oshone récupère un grand linge dans la tente et couvre le cadavre de son ami.

« Je suis désolé », lui dit Onireiko qui s'est posé à sa droite.

Le démon cesse peu à peu de flamber pour redevenir Reiko, une Reiko nue, aux tétins gonflés de sang, que la récente mise à mort de ses ennemis semble avoir embellie.

Et toujours cette cruauté abyssale dans le noir de ses yeux... et cette fente palpitante que le feu de camp fait reluire sous la toison trilobée du pubis, cette fente dont le rythme inhumain ne peut qu'hypnotiser.

« Je suis désolé, répète le démon qui semble respirer par son sexe éclos.

— Il n'y aucune raison de l'être. Azeko savait que ça finirait ainsi. Il a eu une mort honorable. »

« ... je préfère vous prévenir, seigneur Ichimonji Daigoro : ne faites pas confiance à ce démon. Il ne veut pas vous aider à tuer l'Empereur. Il se moque de votre vengeance et se sert de sa ressemblance avec Reiko pour vous faire obéir au doigt et à l'œil. Je suis sûr qu'il a besoin de nous... »

Les paroles d'Azeko affluent dans l'esprit de Daigoro ; elles coulent comme de l'eau claire, du cristal transparent et glacé.

« ... Il se moque de votre vengeance et se sert de sa ressemblance avec Reiko... »

Le seigneur Ichimonji se tourne vers Onireiko.

« Son visage est brûlé. Que s'est-il passé ?

— Quand il est entré dans la tente, deux hommes éveillés s'y trouvaient : celui dont tu as enjambé le cadavre et celui que tu as affronté. Azeko s'est battu avec le premier. Il s'en est débarrassé facilement, mais l'autre lui a lancé une lampe au visage. Azeko a été touché, sonné, et avant qu'il ait pu se reprendre, l'autre l'avait éventré. J'ai éteint le feu de la lampe pour que ton ami ne brûle pas sans que tu aies pu lui dire adieu.

— Comment sais-tu tout ça ? Tu étais dans l'autre tente...

— Je suis le feu. Une infime part de moi était présente, au bout de la mèche de la lampe à pétrole. Une part suffisante pour assister aux événements, mais insuffisante pour empêcher leur dénouement. »

Daigoro grimace.

« Tu es un démon, je ne peux pas te faire confiance ; ça m'est impossible, c'est dans ma nature d'homme... J'aimerais mesurer l'étendue réelle de ton pouvoir pour savoir si tu m'as menti ou si...

— Tu crois que je l'ai tué ? Tu crois que je ne lui ai pas sauvé la vie alors que c'était en mon pouvoir ?

— Ce que je crois n'a en fin de compte guère d'importance ; il ne reviendra pas et il est clair que nous avons encore besoin l'un de l'autre. C'était un fidèle, Onireiko. Un homme exemplaire.

— Tout comme toi, Ichimonji Daigoro. Tout comme toi qui parcours la Voie de la Vengeance et seras bientôt à Edo.

— Tout ça est insensé... Azeko est mort et je ne sais même plus pourquoi je suis ici... »

Le démon ne semble pas avoir entendu. Immobile, il observe la cage qui oscille sous la lune et le prisonnier qui s'y trouve. Une cage dont Daigoro ne perçoit que les grincements métalliques.

Je suis le feu.

Mais malgré toute cette puissance qui dort dans les entrailles de la terre, les bûchers funéraires, les lampes à pétrole du monde entier, les incendies qui ravagent villes et forêts, les grandes cheminées des châteaux de pierre, les poêles, les torches, les fournils, les forges, le tabac qui brûle, l'opium qui se consume, malgré toute cette puissance plus vieille que l'humanité, plus vieille que la plus ancienne des bêtes, je ne peux y arriver seul, j'ai besoin d'alliés pour renverser Edo.

Celés dans les reins du Monde, deux monstres nous attendent ; trois si je pousse mon plan à sa conclusion certes la plus logique mais aussi la plus audacieuse.

Daigoro brûle. La mélancolie le consume. Le passé minéralise ses muscles, ses veines, ses os, ses yeux... Il a perdu son épouse enceinte. Il a perdu ses enfants. Il a perdu la seule femme qu'il ait jamais aimée, dont j'ai volé le corps. Et maintenant, il vient de perdre son frère d'armes, son dernier ami. Tout ça aurait dû le conduire sur la Voie du Désespoir, là où les fantômes vous sucent la force, du corps au corps. Mais non... Son désir de vengeance coule en lui comme un alcool revigorant, comme du sang de serpent dans la gorge de l'amant insatiable. Daigoro est puissant, il est telle la corne du rhinocéros d'Angkor qui perce la réalité. Peu d'hommes sont arrivés à un tel niveau de puissance. Malheureusement, je ne peux m'en remettre à sa seule puissance – d'autant moins qu'il doute.

Quand bien même ce doute ne serait que temporaire, il peut m'être fatal.

J'ai besoin d'alliés.

Je suis le feu, et je suis femme quand, éteinte, les hommes me regardent. Femme nue, maintenant, sous la lune. Femme qu'un rien peut blesser. J'ai beau être démon, tant que je ne me suis pas enflammée, je suis aussi fragile que le corps que j'habite. Il en est de même pour tous les démons du Premier Monde, chaque fois qu'ils s'incarnent.

Entre mes jambes palpite un territoire complet – un univers creux qui me permettra d'incendier l'univers plein. J'apporterai le feu au cœur de la Terre, dans l'écorce de cette même Terre, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'écorce, de mers ni de cieux. Entre mes jambes brûle l'autre source de ma puissance. C'est le pouvoir d'une belle mortelle, pas celui d'un démon... Et face à ce pouvoir, les hommes sont fous, faibles, vaincus. Il leur suffit d'une

semblance pour aimer, fornicuer et sombrer dans la chair et ses délices jusqu'à en perdre toute notion de mesure. Ils s'arrêtent à l'enveloppe alors que la chose vraiment importante brûle dans ce qu'elle contient. Suis-je une femme docile ? Un piège ? Un démon ? Un mensonge ? Qui sait... À part moi ? Et encore... Oh, comme il est difficile d'être parasité par l'habitude. Une habitude enfouie dans la chair de Reiko, dans ses réflexes rémanents. Un carcan sentimental et résiduel qui me pousse, avec force, à passer le plus de temps possible en compagnie de Daigoro, qui me pousse à avoir de la compassion pour lui.

La plupart du temps, l'homme aime ce qu'il désire... mais il en va autrement pour Daigoro.

Le démon commun, lui, ne désire rien moins que le monde...

Je suis un démon très ancien et pourtant mon désir est autre : j'aimerais, de nouveau, me baigner dans le feu primordial, y retrouver le goût de ma jeunesse perdue, quand le monde était jeune, et les terres immergées à peine couvertes de plantes...

À l'époque je n'étais que la lave, et parfois un végétal frappé par la foudre. À l'époque j'étais heureux.

Je regarde le prisonnier. C'est un Européen, sale et puant. Cheveux blonds, yeux bleus. Très musclé, très grand. Mais il y a plus dans l'enveloppe crasseuse qu'il offre à mes yeux. Il y a un feu qui m'attire, qui attise le rythme de mon sexe, qui courbe vers le haut la beauté du sien.

Je lui demande qui il est. Il me répond en langue impériale avec un fort accent français. Un accent abominable, à vous faire frissonner de dégoût. Comme je parle toutes les langues du feu et donc toutes celles de la Terre, je l'invite à s'adresser à moi en français.

« Je suis Bertrand Merteuil de Courcelles, quatrième fils du baron Jean Merteuil de Courcelles, me dit-il, et quelle que soit votre nature exacte, je vous serais très reconnaissant de me libérer.

— Reconnaisant ? »

Le Français acquiesce. Daigoro me demande ce que le prisonnier vient de dire. Je traduis. Le gaijin attend que j'aie fini, puis commence à plaider sa cause – c'est à dire raconter une partie de son histoire – dans sa langue natale :

« J'étais un des professeurs d'escrime du Roi de France, Louis le quatorzième, jusqu'à la prise de Maëstricht, victoire française qui me permit de retourner sur mes terres du Pas-de-Calais encore récemment occupées par les Néerlandais. Obligé de quitter le nord du nouveau Royaume de France, à la suite d'un duel malheureux, je trouvai à Rotterdam une place sur une flûte de la Compagnie Néerlandaise des Indes Orientales. Arrivé après un an de voyage à Fort Zeelandia, sur l'île paradisiaque que les habitants des quatre Poissons-Chats appellent Formosa, je pris une autre flûte pour le comptoir néerlandais de Deshima. Deux jours à peine après mon arrivée, l'administrateur Pieter De Vries

offrit de me payer trente-huit florins par mois pour poser de menus problèmes aux Portugais du comptoir de Nagasaki. Remarqué par le daikan [9] de Nagasaki dans un de ces établissements où il fait bon passer la nuit, une fille de chaque côté du tatami, ce maître-comptable m'engagea pour espionner les Européens, notamment tous ceux qui se disaient chrétiens. J'acceptai de bonne grâce une paye de cent quatre-vingts florins par mois et travaillai un an pour le daikan et le shôgun jusqu'à ce que l'Empereur Tokugawa Oshone me remarque à son tour, ce dont je me serais bien passé. Apprenant que j'étais impliqué, bien malgré moi, dans le décès tragique de sa fille, l'Empereur-Dragon me fit arrêter et me vola mon épée. Je dois récupérer cette arme. Elle a été forgée à Tolède par le plus grand ferronnier d'Espagne. Un fils m'attend en France, cette épée est pour lui. Pas pour un monstre dont l'unique progéniture a eu le malheur de tomber amoureuse de moi. »

Je traduis tout le récit à Daigoro qui réagit aussitôt :

« Dis au gaijin qui nous sommes. Toi, le démon du feu Onireiko. Moi, le seigneur de la guerre Ichimonji Daigoro, fils de feu Ichimonji Riujî, ancien exécuteur officiel du shôgun. Dis-lui que je suis le seigneur d'un clan exterminé, père d'un fils de quatre ans assassiné et d'un autre qui ne naîtra jamais. Demande-lui s'il nous aidera à tuer l'Empereur une fois que nous l'aurons libéré de sa cage. Explique-lui aussi pourquoi nous sommes là, aux portes des neuf Enfers. »

Je parle longtemps avec le Français. Nous conversons dans sa langue barbare dont les verbes se conjuguent sans logique. Je vois dans son esprit que ses mots étaient ceux de la vérité quand il a évoqué la mort de la monstresse Tokugawa Nâgâ. Par contre, il m'a menti en me parlant de ce fils qui l'attend en France. Mensonge par omission ? Je ne sais pas. Je sens combien sa haine envers l'Empereur est puissante, sincère. Je vois aussi qu'il ne croit pas aux Enfers, ce qui ne l'empêchera pas de nous aider, bien au contraire. Parce que son désir pour mon corps ajouté à celui de retrouver sa chère épée ont déjà barre sur lui. Parce qu'il a promis d'être reconnaissant envers ceux qui le libéreront. Parce qu'il est du genre à mourir plutôt que de ne pas tenir une promesse faite en temps de guerre ou face à l'adversité.

Je lui dis alors, utilisant la langue impériale qu'il comprend, à défaut de la parler parfaitement :

« Bientôt, gaijin... Bientôt, tu croiras aux Enfers, et à l'existence de ses gardiens. Il te suffira de voir s'ouvrir la Grande Porte que nous appelons l'Onitorii, le Portail des Démon. Il te suffira d'apercevoir celui qui la garde. Car, immanquablement, il se dressera sur notre route.

— La porte dont tu parles, avec ses deux grandes statues de démons cornus... j'ai eu une journée complète pour l'observer... c'est vrai que c'est quelque chose d'impressionnant... même vue de loin.

— D'autant plus impressionnant que les statues dont tu parles n'en

*sont pas. Pas dans le sens où tu l'entends. »
Je ris. Le gaijin me fait rire.*

Pendant qu'Onireiko incendie le corps d'Azeko sur un bûcher de fortune, Daigoro et le barbare français transportent deux cadavres de soldats impériaux dans la cage rouillée qu'ils ont décidé d'utiliser pour descendre jusqu'au lac. Les deux hommes obéissent ainsi aux ordres du démon, des directives qui s'affirment à mesure que les Enfers approchent...

S'installant dans la moins nauséabonde des tentes, le bretteur français se lave, rase sa barbe hirsute puis passe un kimono propre trouvé dans un coffre. Alors qu'il ajuste le vêtement non sans gaucherie, Daigoro lui lance un des katanas qu'il a récupérés sur les morts.

« Hé, gaijin, tu en auras besoin ! »

Visiblement le bretteur n'a pas compris les mots que Daigoro vient de prononcer trop vite, presque emboîtés les uns dans les autres, mais il a compris ce qu'ils sous-tendaient.

« Gaijin ? »

— Un nom qui te va bien, annonce Daigoro en séparant bien ses mots les uns des autres.

— Peut-être, mais mon nom est Bertrand, répond le Français en massacrant la langue impériale. Si je te permets de m'appeler Gaijin, il faut alors que tu acceptes que je t'appelle Écureuil.

— Écureuil ?

— Tu es tout petit avec de grosses dents de devant... comme un écureuil. Je suis sûr que tu aimes grimper dans les arbres. »

Sur ce, Bertrand Merteuil de Courcelles se lance dans une longue démonstration de sa maîtrise du sabre. Visiblement satisfait, il remet sa lame au fourreau avant de saluer Daigoro d'un petit hochement de tête.

« Ce n'est pas une bonne arme, mais je ferai avec. »

Les deux hommes se sourient. Un éclair de connivence est passé entre les yeux bleus de l'un et les yeux noirs de l'autre. Il y a bien longtemps que Daigoro n'a pas souri. Si longtemps qu'il ne saurait dire à quand remonte la dernière fois. À quelques pas sur sa droite, le corps d'Azeko achève de se consumer. Le bois du bûcher crépite et crache une poignée d'étincelles.

Vols de lucioles
dans l'aube par trop longtemps enfuie
Je viens de perdre mon dernier ami

Daigoro a du mal à se soustraire au spectacle offert par le bûcher ; il observe les étincelles qui montent vers les cieux, ces soupirs lumineux d'un mort qui se sait trahi et en appelle aux étoiles dévorées par la clarté du jour.

Comme je t'ai failli, Azeko. Puisses-tu me pardonner, toi qui m'as dit un jour que les espoirs des hommes n'avaient pour seul achèvement que la distraction des dieux. J'espère qu'ils s'amusent là où ils sont... et les réjouissances ne font que commencer !

D'une beauté inégalable maintenant qu'elle se trouve aux portes de domaines qui sont en partie les siens, Onireiko fait signe à ses compagnons : il est temps de gagner la cage et les deux corps qu'elle contient, temps d'entreprendre la longue descente vers les Enfers.

Cran par cran, pendule oscillant et cliquetant, la cage suspendue approche de la plage de sable noir en contrebas. Silencieux, concentré sur sa tâche, Daigoro manipule la lourde manivelle du mécanisme, regrettant de ne pas avoir pensé à lubrifier celui-ci avant le départ. Enveloppant de la main droite la poignée de son katana, le gaijin regarde les eaux du lac que rien ne trouble, pas même un souffle de vent. Des eaux qui ressemblent à une plaque de verre fumé. Onireiko s'est assise sur les deux cadavres ensanglantés qui, tassés l'un sur l'autre au fond de la cage, exhalent une odeur plus douceuse qu'émétique. Elle a posé à ses pieds divers objets, dont plus de cinquante coudées de corde épaisse, ainsi que des barres de fer.

Une fois la cage calée dans le sable noir, tout le monde descend. Comme attirés par une force silencieuse à laquelle il serait vain de résister, Daigoro et le gaijin se rapprochent des eaux du lac pour mieux regarder l'Onitorii qui se dresse devant eux, sur l'autre rive, à un quart de lieue environ. Les immenses portes des Enfers sont noires et ouvragées, plus imposantes que l'Auguste Torii des jardins de l'Empereur. De part et d'autre de cette entrée pour l'heure scellée se tient un oni sculpté. Deux démons hauts comme dix hommes ailés et cornus, deux géants à la majesté effrayante qui, la main gauche dressée à hauteur du cœur, le pouce et l'index formant un cercle quasi parfait et griffu, semblent défier quiconque de franchir le seuil dont ils sont les gardiens.

Le gaijin fait un pas en avant, la main en visière. Ses yeux bleus cherchent à comprendre ce qu'il voit quand ses pieds troublent légèrement l'eau du lac. Aussitôt, à un peu plus de cent pas de la rive,

une forme grise glisse sous la surface, l'effleurant à peine avant de disparaître. Cette ombre immense oblige les deux hommes à reculer, à rejoindre Onireiko. Celle-ci a allumé un brasier de charbon et de pierres volcaniques au centre d'un cercle de rochers aiguisés comme des tessons de céramique. Les mains et les avant-bras plongés dans cette fournaise aveuglante, elle tord des barres d'acier, les soude et les martèle à coups de pierre afin de fabriquer une parodie de grappin aux griffes tranchantes.

« Nous avons vu quelque chose glisser dans les eaux du lac...

— Le Gardien. Il interdit l'accès aux portes.

— Qu'est-ce que c'est, une sorte de poisson gigantesque ?

— Oui... mais c'est surtout un dieu dont la chair, une fois ingurgitée, vous confèrera une puissance au-delà de vos espérances les plus folles.

— Devrons-nous *vraiment* manger sa chair une fois que nous l'aurons tué ?

— À vous de voir, mais à votre place c'est ce que je ferais. J'ai besoin de vous, je n'ai aucun intérêt à vous empoisonner. »

Daigoro se retourne pour détailler de nouveau l'Onitorii et les gigantesques statues démoniaques qui l'encadrent. Plissés par la scrutation, ses yeux suivent sans heurt la plage de sable noir qui ceint le lac. De là où il se trouve, il peut accéder à l'Onitorii sans se mouiller les pieds, en restant toujours à bonne distance des flots.

Onireiko s'approche de Daigoro, l'enserme de ses bras féminins et lui murmure à l'oreille :

« Je sais à quoi tu penses, Seigneur... Tu t'imagines, marchant sur cette plage de sable noir, arrivant au pied de l'Onitorii, saluant Chojin et Nagumo, les Démon de la Porte... Mais il te reste à ouvrir les battants de cadavres minéralisés ; ils sont hauts comme dix hommes. As-tu seulement une idée de leur poids ? Comment réussir telle prouesse ? D'autant plus que le Gardien ne va plus tarder à attaquer... il a perçu la présence de la Porte dans tes pensées, la présence de cette chose sur laquelle il veille depuis plus de trente mille ans... Comment vas-tu ouvrir cette porte, toi, simple mortel dépourvu de pouvoir sur les démons ? »

Onireiko s'éloigne de Daigoro pour récupérer son grappin et le jeter à l'eau. Pendant que l'objet pétille, fume et refroidit, le démon s'approche d'un des deux soldats morts, s'accroupit à côté de lui. Il plonge ses mains dans la poitrine inerte, brise les côtes comme du bois sec. Il se débarrasse des organes les plus atteints – le foie, taché ; l'estomac, ressemblant à un sac de vomi suintant de sang ; les poumons, décrochés de leurs attaches et tout ratatinés. Après avoir enfoncé son grappin encore fumant dans la grande brèche qu'il vient d'ouvrir, tout en esquilles et caillots noirâtres, il fait tourner le fer

dans la plaie. Au terme de cette rotation, une des griffes métalliques du gigantesque hameçon contourne la colonne vertébrale et ressort par le flanc.

Bertrand transforme en poing aux jointures exsangues la main qu'il avait posée sur ses lèvres, le pouce calé contre l'aile droite de son nez. Il grimace puis détourne les yeux.

Sourire aux lèvres, Onireiko enflamme l'index de sa main droite et l'utilise pour tracer sur le front du mort les deux kana qui forment le mot onitorii.

« Voilà..., dit-elle en nouant vigoureusement la corde à la boucle supérieure du grappin. Il ne vous reste plus qu'à jeter le corps à l'eau et à vous tenir prêts. Jetez-le le plus loin possible du rivage. »

Elle vérifie une dernière fois que le grappin est bien assujéti au corps qu'il traverse.

« Onireiko ? Ce gardien...

— Oui ?

— À quoi devons-nous nous attendre ? »

Le démon éclate de rire.

« Jetez le cadavre le plus loin possible. N'hésitez pas à entrer dans l'eau, mais sans la troubler plus que de raison et sans penser à la Porte. Si vos pensées vous trahissent, le démon risque de s'attaquer à vous plutôt qu'à l'appât que vous lui offrez. Les kana que j'ai tracés sur son front sont moins puissants qu'une pensée humaine, car ils n'offrent qu'une pensée figée. Il ne s'agit que d'un leurre terne. »

Le gaijin prend les pieds du cadavre. Daigoro se saisit des avant-bras. Ils marchent en crabe jusqu'à avoir de l'eau jusqu'aux genoux puis, après quelques longs mouvements de balancier, ils jettent l'appât loin devant eux et regagnent sans attendre la berge et son sable sec.

Quelques instants meurent et avec eux l'écume qu'a soulevée l'appât en touchant l'eau avant d'y disparaître.

Soudain les deux cordes se tendent entre l'eau qui bouillonne et le rocher qu'ils contournent. Onireiko se tient droite au sommet dudit rocher, elle lève les bras au ciel et crie des choses incompréhensibles.

« On dirait du grec ancien, mélangé avec... je ne sais pas », marmonne le gaijin, visiblement étonné.

Du grec ancien ?

Les cris d'Onireiko deviennent invectives. Ses bras, tendus vers le ciel comme pour le décrocher, se couvrent de veines qui tracent sur sa peau mille serpents de feu.

Le Gardien jaillit des eaux du lac comme un saumon à l'assaut d'une cascade. C'est un poisson-chat, une bête argentée longue comme vingt chevaux. Sa bouche cartilagineuse, ornée de barbillons, est dénuée de dents ; ses flancs sont couverts d'une jungle de bras humains qui s'agitent en rythme comme une dizaine de rangs de

rameurs. Sa longue queue – en fait un tentacule couvert par une spirale de ventouses menaçantes et violacées – fouette l'air. Au bout des cordes qui plongent dans sa gueule, la bête rue, plonge, réapparaît. Le grappin est fiché dans le fond de sa bouche, à l'orée de la gorge, et elle ne peut s'en débarrasser.

« Tue-le, Daigoro ! Tue le Gardien ! hurle Onireiko. Je vais faire de chacune de tes flèches un trait de feu ! »

Le seigneur Ichimonji bande son arc, encoche un de ses traits dont aussitôt le fer s'enflamme. Il vise et tire, foudroyant le monstre en pleine tête. Une deuxième flèche s'enfonce dans le flanc de la bête furieuse. Le métal brûlant pétille dans la chair aquatique – telle une goutte d'eau tombant dans un bain d'huile en ébullition. Un troisième trait arrondi à peine sa trajectoire et fait jaillir le sang à la naissance de la tête, juste derrière la palpitation de l'ouïe. Un quatrième perce un front à l'agonie. Lâchant des hurlements de cristal brisé, l'inferral silure verse sur le côté et joue de ses bras pour se hisser partiellement sur la plage de sable noir.

D'un coup de sabre précis, porté de bas en haut en traçant une élégante volte, le bretteur français tranche le tentacule caudal avant que celui ci ne s'enroule autour de lui. La bête achève de hisser son corps mutilé sur la plage et tourne sa tête furieuse vers Daigoro. Utilisant l'index, le majeur et l'annulaire, le seigneur de la guerre pince deux flèches dans son carquois et les encoche sur son arc maintenu à l'horizontale. Un instant plus tard, ce minuscule laps de temps qui lui a été nécessaire pour viser, Daigoro libère les deux traits aux pointes en fusion, crevant les yeux de la créature.

Le Gardien donne un dernier coup de queue puis s'effondre sur le sable noir. Mort.

Pérorant en langue impériale sur ses qualités de sabreur d'exception, le Français jette sur son épaule l'imposant tentacule tranché et le porte jusqu'au feu.

« J'ai faim ! hurle-t-il avec son accent effroyable. Et j'ai toujours rêvé d'être un demi-dieu. »

Daigoro rit aux éclats – un rire dans lequel se mêlent soulagement et relâchement nerveux. Il s'assied près du feu, rejoint par Onireiko qui lui conseille d'enfoncer ses dernières flèches dans le flanc du monstre.

« Pourquoi ?

— Fais-moi confiance, tu les récupéreras demain...

— Mais le bois des hampes va se gorger de sang. Les flèches seront inutilisables...

— Moins précises, certes, mais pas inutilisables. »

Tandis que Bertrand Merteuil de Courcelles fait cuire avec un talent tout français ce qui s'annonce comme un repas divin, Daigoro

suit du regard Onireiko alors qu'elle s'éloigne de leur feu de camp en important avec elle le cadavre du deuxième soldat mort.

Il se lève, retrouve la créature ignée derrière un rocher. Accroupie et nue, elle dévore le mort avec une frénésie effrayante.

« Pourquoi me regardes-tu ainsi ? demande-t-elle, entre deux bouchées.

— Parce que j'ai besoin de comprendre qu'il n'y a plus rien de Reiko en toi. Absolument rien.

— C'est là ta plus grande erreur. Reiko est en moi, son esprit est prisonnier d'une toute petite partie de ce qui fut son corps. Parfois je la réveille et nous parlons. Je la réveille chaque fois que nous faisons l'amour, toi et moi.

— *Tu mens*. Tu ne fais pas l'amour comme elle. Tu fais l'amour comme un homme : pour jouir, pas pour donner. Tu prends plus que tu ne donnes, tout le contraire de Reiko.

— Si tu veux revoir Reiko, tu devras m'accompagner jusqu'à Edo. Et quand tu auras tué l'Empereur, je prendrai son corps de dragon, ou le corps du *shôgun*, et je te laisserai alors celui de Reiko et l'âme qui va avec.

— Tu continues à mentir... Elle est morte. La femme que j'aimais est morte. Je suis en train de l'accepter.

— Qui es-tu pour avoir de telles certitudes ? Remettre en cause ma parole ? N'as-tu pas encore compris l'étendue réelle de mon pouvoir ?

— Tu commandes au feu, mais l'eau peut te blesser, te tuer sans doute. Je sens l'eau de ma semence te blesser chaque fois que je jouis en toi. Je te vois grimacer de douleur, ton sexe devient brûlant, convulsé ; et il me faut alors me retirer pour ne pas être blessé à mon tour. Voilà l'étendue réelle de ton pouvoir.

— Il y a plus, bien plus...

— Et il y a d'autres failles dans ta carapace... tu n'es pas douée pour le mensonge. Quand j'y repense, je crois que tu m'as aussi menti pour Azeko. Ça arrange bien tes affaires qu'il soit mort, là-haut, dans cette tente. »

Onireiko essuie avec un linge rêche le sang noirâtre et séché qui macule son visage. Progressant à quatre pattes, elle s'éloigne du cadavre dont il ne reste plus que le squelette rougi et la masse écœurante des viscères. Souriante et comme essoufflée, elle s'allonge dans le sable noir, roule sur le dos et ouvre grand ses cuisses blanches, à peine cuivrées. Tout en riant, elle y fait glisser ses mains pour, du bout des doigts, faire éclore les roseurs de son sexe, d'abord lascivement puis de façon grotesque, transformant sa féminité fendue en un puits palpitant, qui ne semble aucunement humide.

« Je suis toute à toi, Daigoro... Viens, viens faire l'amour à

Reiko... J'ai envie. »

Daigoro se racle la gorge, crache dans le sable noir et tourne les talons.

« Reiko est morte, annonce-t-il en observant le lac rendu noir par le crépuscule. Je tuerai l'Empereur pour venger les miens. Le reste ne me concerne pas.

— Alors demande au Français de me rejoindre. J'ai envie.

— Libre à toi, Démon. »

Je suis le feu.

Toute la nuit durant, j'ai laissé le bretteur français me chevaucher. Je l'ai laissé me posséder, me prendre par les cheveux et jouir sur mes seins qu'il m'a fallu enflammer pour sublimer sa semence abondante. Je l'ai chevauché et il m'a montré des choses que mes amants précédents ignoraient. J'ai pris son sexe dans ma bouche, longtemps, avec un réel plaisir. Sa langue m'a fouillé plus longtemps encore, au point de me faire hurler.

Oubliant quasiment qui j'étais, laissant jouir, tour à tour, le démon et Reiko, j'ai senti dans la raideur de sa verge et son endurance, la force conférée par la chair du Gardien. Une force inouïe. Il l'ignore, mais j'ai fait de lui mon nouvel allié. Il m'a suffi de lui donner du plaisir et de lui raconter la chute du clan Ichimonji, la fin tragique de l'épouse de Daigoro et de ses enfants. La mort du petit Ichimonji Riuji lui a rappelé qu'il avait un fils en France. Un fils qu'il ne connaît pas. Dans les replis frémissants de la nuit, le bretteur s'est trouvé une cause juste qui s'est ajoutée à sa volonté de récupérer son épée de Tolède.

Il me reste à décider si je me débarrasse ou non du seigneur Ichimonji. Si je tue Daigoro, je prends le risque de perdre la confiance de Bertrand. Et j'ai besoin de l'un des deux, au moins jusqu'à Edo. J'ai même probablement besoin des deux. La mousson et ses pluies diluviennes approchent ; ce n'est plus qu'une question de jours.

Mon ennemie éternelle dominera bientôt ce monde pour en faire un horizon de boue.

Elle est la seule à ma mesure.

Tentée de m'enflammer pour oblitérer au maximum la compassion de Reiko, je me tiens bien droit face au portail qui condamne l'accès aux Enfers. Le soleil se lève derrière moi et éclaire la pierre noire. Ses rayons accentuent les contours des corps agrégés, forçant des ombres dans les cages thoraciques, dans les boîtes crâniennes déformées par l'agonie, aux mâchoires parfois allongées comme si les os s'étaient ramollis, avaient fondu avant de se minéraliser.

Au centre de cette masse funeste se dresse le plan des Enfers, invisible pour ceux qui ignorent sa présence et n'auraient pas la patience d'observer

les portes avec attention. Ce plan se présente sous la forme d'un arbre d'ossements dans lequel ont été sculptés plusieurs kana, neuf groupes de signes vieux de milliers d'années qui, tels des fruits accrochés à des branches, situent chaque niveau des Enfers, chaque gardien. Il s'agit d'une écriture ancienne originaire de l'Empire de Qin, difficile à comprendre pour ceux qui ne connaissent que les kana utilisés à la cours de l'Empereur Tokugawa.

D'un doigt enflammé, j'effleure le kana du feu, puis le kana de l'enfer des incendiés ; j'évite de toucher à celui de son gardien (il décèlera ma présence bien assez tôt). Par l'entremise d'un simple grondement, bref comme un coup de tambour, les portes répondent à ma sollicitation. Elles ont reconnu en moi un des maîtres des Enfers. Chojin et Nagumo m'observent de leurs yeux de pierre rongés par les siècles. Ces démons aussi âgés que moi savent que j'ai tué le Gardien du Lac. Ils savent que je suis là pour me venger des dieux et que bientôt ma réussite sera totale. Ils ont observé et attendu, mais ne peuvent pas agir contre moi, je leur suis supérieur.

Je pourrais les détruire.

Ils bougent enfin ; chacun d'eux saisit l'anneau de fonte assujetti au battant qu'il garde et tire dessus, lentement. La pierre grince sur ses gonds métalliques, un peu de poussière glisse dans l'interstice naissant avant d'être aspiré par l'obscurité humide de l'enfer des noyés.

Je jette un coup d'œil au Français et au seigneur Ichimonji ; ils sont comme paralysés par le spectacle. J'observe le Gardien qui pourrit sur la plage. Je regarde sa tête de poisson-chat, ses six barbillons fanés, les centaines de bras humains qui hérissent ses flancs écailleux, les ventouses de son moignon caudal.

En vérité, ce n'est pas sa dépouille que je contemple... mais ma puissance. Une puissance grandissante que bientôt plus rien ne pourra contrer.

Il est temps...

Les portes sont grandes ouvertes. Chojin et Nagumo sont revenus à leur place, la main gauche dressée à hauteur du cœur. Il est temps de pénétrer dans les profondeurs de la Mort, les failles du Mont Fuji. Ici mon véritable voyage commence. Comme me l'a murmuré un ami enchâssé depuis l'aube des temps dans les rocs dorés qui veillent sur la cité magique de Shangri-La : « Il existe toujours, quelque part, une guerre à laquelle on se doit de participer. »

Une par une, Daigoro récupère et essuie les flèches qu'il a enfoncées dans les flancs du Gardien du Lac. En les confiant à son carquois, il ne peut s'empêcher de penser qu'elles sont désormais inutilisables... ou du moins difficiles à utiliser sur une cible éloignée.

De l'autre côté du lac, le démon du feu a réussi à ouvrir les portes infernales. Les deux grands démons de pierre ont manipulé les lourds battants avant de regagner leur place, de part et d'autre de l'Onitorii. La main gauche dressée à hauteur de poitrine, ils semblent plus que jamais mettre en garde le voyageur imprudent et lui dire : « N'avancez pas, car au-delà se trouvent les domaines de la mort et de la damnation. »

Progressant sur la plage de sable noir, sabre à la main, Daigoro et le gaijin rejoignent Onireiko. Une fois arrivés à quelques pas du démon igné, celui-ci se tourne vers eux :

« Les damnés de l'enfer des noyés ne vont plus tarder à apparaître. Vous en verrez d'abord quelques-uns, des éclaireurs, puis ils arriveront par centaines. Ils savent que le Gardien du Lac est mort ; ils savent que les portes sont ouvertes. Soyez sur vos gardes sans paraître menaçants. Pour la plupart, ils ne veulent que sortir et retrouver la beauté du soleil, le goût de la pluie, le chant des rivières. Grâce à nous, ils vont y parvenir, avant de semer le chaos dans toute la région, hanter les lacs, les lagons, les cours d'eau. Certains sont comme toi, Daigoro : avides de vengeance. Ils veulent se venger de l'Empereur, ou plus simplement des vivants.

— Que faut-il faire s'ils nous attaquent ?

— Décapitez-les, sans oublier que le sang qui coule dans leurs veines est aussi froid que celui d'un lézard. Un damné décapité, ou à qui on a arraché le cœur, met longtemps à mourir : il s'agite, frappe dans le vide, puis s'écroule enfin. Et, au-delà de sa seconde mort, il ne revient jamais car son essence spirituelle s'est diluée dans le réel jusqu'à l'anéantissement irréversible. »

Silencieuse, la petite troupe se met en marche. Elle passe outre la mise en garde de Chojin et Nagumo et pénètre dans un réseau de salles baignées par une douce lumière bleutée. De l'eau suinte des

murs, glisse sur les escaliers taillés à même la roche, file comme mille serpents pour se rejoindre en flaques, en lagunes souterraines, en ruisseaux bruyants, en vasques aux lèvres blanchies par les dépôts minéraux.

Onireiko s'est enflammée afin de lutter contre l'humidité environnante : elle flotte dans les airs une coudée au-dessus du sol trempé.

De l'autre côté d'une surface de saphir laiteux, Daigoro aperçoit une silhouette floue. La chose se rapproche lentement et frappe contre la paroi cristalline. C'est un homme mort depuis longtemps, aux chairs bouffies par un long séjour dans l'eau, ses yeux grands ouverts sont blancs comme de la neige, à l'exception d'un point noir en leur centre, évoquant le trou qu'aurait percé un clou dans la coquille d'un œuf rempli de ténèbres. Le damné agite la main. Il salue ceux qui sont à l'origine de son prochain retour à la lumière.

« C'est une matrice, annonce Onireiko en désignant la panse translucide enchâssée dans la paroi de pierre volcanique. C'est dans les matrices de ce genre qu'échoue l'esprit des noyés. Ces poches de liquide les dotent d'une enveloppe organique ; un processus qui peut prendre des années. Dans l'enfer des incendiés, les matrices sont pareilles à des lacs de lave et dans celui des pendus, il s'agit d'arbres morts dont il ne subsiste que d'étranges draperies d'écorce charbonneuse... »

Daigoro affermit la prise sur son sabre. Il distingue un petit groupe d'hommes et de femmes qui progressent dans sa direction – peau livide, chairs gonflées, doigts boudinés, goîtres cascading jusqu'aux clavicules. Ces individus ont la peau si distendue que la plupart du temps leur sexe est invisible, enseveli dans les replis de leur ventre dégoulinant. Quant aux seins des femmes, ils évoquent des crêpes d'œuf battu ou des boyaux fermés par un téton violacé de la taille d'une arboise.

Des dizaines de créatures apparaissent maintenant pour converger vers la sortie, vers la lumière du jour qui transperce sans mal les cloisons de cristal bleuté. Aucun de ces damnés ne semble hostile. Ils sont juste d'une laideur à vous dresser les cheveux sur la tête et exhalent une odeur entêtante de vase et de lait caillé.

Étonnamment, le gaijin est d'un calme absolu ; il n'a pas ouvert la bouche depuis qu'il a vu les démons de pierre manipuler les battants de l'Onitorii. Constamment sur ses gardes, à l'image d'une bête sauvage lâchée sur un territoire de chasse qui n'est pas le sien, d'une bête prudente n'ayant aucune envie de se faire remarquer et refusant de montrer sa peur, le Français se contente de suivre Onireiko.

Durant la traversée de cette contrée infernale où palpitent toutes

les nuances du bleu, un voyage qui lui semble durer une bonne journée, Daigoro constate que la lumière environnante ne faiblit pas alors qu'ils n'ont cessé de s'enfoncer dans les profondeurs de la Terre.

Soudain, Onireiko s'arrête près d'une mare au fond de laquelle flottent plusieurs corps occupés à copuler sans émettre la moindre bulle. Alors que ses narines se dilatent, le démon touche la paroi de pierre volcanique qui lui fait face et note qu'elle est sèche.

« Nous ne sommes plus très loin, dit-elle. Je cherche un...

— ... grand escalier ? » demande Bertrand.

Le Français dresse son sabre devant lui pour montrer la voie à emprunter : un large escalier de pierre, dont la couleur glisse lentement du bleu laiteux au roux franc. Cent pas en contrebas, l'escalier raide comme une échelle de meunier tourne vers ce qui semble être une fournaise – un monde de flammes furieuses dont Daigoro devine l'ampleur en observant les ombres qui dansent devant lui, là où le tunnel s'infléchit.

« L'enfer des incendiés, des brûlés et des carbonisés... »

Sourire aux lèvres, Onireiko descend une dizaine de marches. Les flammes qui l'environnent disparaissent dans sa complète nudité. Toujours aussi altière, elle demande au Français de lui rendre le paquet qu'elle lui a confié au petit matin. Elle dénoue le linge sans la moindre précaution et mord avec avidité dans la viande séchée par ses soins. Elle déchire le morceau en longs lambeaux, tirant dessus dans le sens des fibres. Une fois son repas terminé, elle renifle bruyamment l'air qui monte des profondeurs orangées.

« Il est là. Tout proche.

— Qui ? demande Bertrand.

— Un vieil ami. Son véritable nom ne vous dirait rien, il est aussi ancien que le Premier Monde, né à une époque où l'existence de vos semblables n'était même pas envisageable. Il est celui qui interdit aux noyés de descendre plus bas. Il garde l'antichambre de l'enfer des incendiés. Il est puissant, tout aussi puissant que le Gardien du Lac. Et je ne peux pas le tuer. Pas même le blesser. L'acier de vos katana le blessera parce qu'il s'agit de fer en fusion qui fut trempé dans de l'eau claire. Tes flèches, Daigoro, parce qu'elles sont porteuses de la puissance du Gardien du Lac lui infligeront des blessures redoutables. Mais il vous faudra le tuer vite si vous voulez survivre. Viser la tête. La tête ou le cœur. »

Un hurlement lointain retentit. Le cri d'une chose de très grande taille. Sans doute aussi grande qu'un éléphant.

« Il nous attend. Il a entendu l'Onitorii s'ouvrir. Il a senti ma magie approcher. Il sait déjà tout de notre présence, de ce qui nous motive. Il peut lire dans mes pensées comme dans un livre ; les vôtres

lui seront à jamais interdites, chacun de vos cerveaux étant plein d'eau saumâtre. »

Daigoro s'approche du démon du feu.

« Nous avons libéré les damnés de l'enfer des noyés, lui dit-il. Nous pouvons maintenant faire demi-tour et rejoindre Edo.

— Non. Nous avons besoin de plus de puissance pour réussir. Davantage d'alliés.

— Je ne sais pas...

— Moi, je sais. Les noyés ne peuvent suffire à plonger l'Empire dans le chaos qui favorisera votre vengeance. Les noyés ne représentent qu'une toute petite armée, sur laquelle je n'ai aucune autorité ; le shôgun et ses troupes n'auront aucun mal à en venir à bout... L'Empereur a tué tes enfants, Daigoro ! Tes enfants, ton épouse et la femme que tu aimais ! Allons ! Je t'ai aidé jusqu'ici, c'est maintenant à ton tour de me soutenir. »

Le démon et le gaijin commencent à descendre les degrés de l'escalier trop pentu. Incapable de faire demi-tour – il n'a pas assez de courage pour ça –, Daigoro crache par terre et emboîte le pas à ses compagnons. Onireiko s'enflamme et s'envole.

« Quelle puissance ! exulte-t-elle. Vous n'avez pas idée. »

À la sortie d'un coude, Daigoro débouche dans une immense cavité éclairée par plusieurs flaques de lave, quelques souffrières fumantes et flatulentes – *voilà donc l'antichambre de l'enfer des incendiés*. Manquant heurter le gaijin, il saisit son arc et encoche une flèche.

À plus de soixante pas du trio, un immense rocher noir occupe une bonne partie du centre de l'espace voûté. Devant ce récif infernal, un géant cornu attend. Il est assis dans la position du Bouddha, les yeux clos. C'est un oni de la taille d'une pagode de trois étages.

Le petit groupe se déploie.

Bertrand et Daigoro dépassent Onireiko qui s'est plongé jusqu'à la taille dans une mare de soufre en ébullition.

J'ai besoin d'Onireiko pour me venger, s'oblige à penser Daigoro. *Me venger !*

Il sait que s'il évoque ses enfants morts, la Reiko d'antan, la femme si désirable et si aimante qui était sienne, la rage va naître en lui, la rage et l'envie de tuer. Alors il ferme les yeux quelques instants et trouve sa motivation dans les ténèbres qui l'assaillent : ténèbres de la cécité momentanée, ténèbres des sentiments bouillants et haineux qu'il vient de réveiller.

Onireiko se tourne vers Daigoro et lui adresse un sourire qui ressemble à de la connivence. Au même moment, le grand cornu se dresse de toute sa hauteur et rugit. Il est enchaîné au roc au niveau de la ceinture, mais aussi de son collier de métal noir et des bracelets

qu'il porte aux chevilles et aux poignets. Sur sa peau rouge orangé comme la braise d'une forge, ses poils sont roux à l'exception de la longue chevelure sombre qui lui couvre le dos, pareille à une crinière. Son sexe décalotté – court au vu de la taille du monstre – et ses bourses grosses comme des calebasses ballottent à chacun de ses mouvements. Il rugit à nouveau. Agité, il tire sur ses lourdes chaînes semblables à celles des ancrs des galions portugais.

Daigoro se tient prêt à décocher son trait.

Le démon tend le bras droit en avant et pointe Onireiko du doigt.

« Toi ! » hurle-t-il en langue impériale.

Sa voix a comme explosé, plus lourde que le tonnerre de l'été.

Onireiko quitte le soufre bouillonnant et s'élève jusqu'à se plaquer contre la voussure du fontis, trente coudées au-dessus du démon qui rue et s'agite pour l'atteindre. Le démon-torche hurle quelque chose à l'oni enchaîné. Des mots que Daigoro ne comprends pas.

« Adresse-toi à moi en langue impériale, gronde le géant, je veux que tes compagnons comprennent combien tu les as fourvoyés ! Si tu ne le fais pas, je leur traduirai tes paroles au risque de les déformer.

— Tu me dois allégeance ! » hurle Onireiko.

Sa voix n'a plus rien de féminin. C'est la voix d'un dieu en colère, d'une entité divine prête à détruire l'univers.

Le gaijin brandit son sabre. Daigoro dresse son arc.

Il est trop tard pour s'enfuir, maintenant il ne reste plus qu'à se battre. Tu savais que la vengeance aurait un prix !

« Leur as-tu dit qui tu étais ? demande le grand cornu en désignant d'un petit coup de menton le gaijin et Daigoro. Leur as-tu dit que tu venais de l'Ancien Monde, l'Ouest Infect ? Leur as-tu dit que les Blancs t'ont nommé deux fois par le passé : Loki au nord et Prométhée au sud ? Leur as-tu dit que c'est déjà la troisième fois que tu tentes de berner les dieux, que tu te rebelles contre eux ?

— Les dieux sont morts, Abbalon. Morts. Repus d'avoir trop forniqué avec les mortelles, les beaux jeunes gens que la chasse et la guerre ont musclés, les pêcheurs que l'air marin a sculptés. Les dieux dorment sur la paille de leurs faiblesses passées et je vais les réveiller. Je suis le feu et je vais réveiller le Poisson-Chat Honshu ! Et quand le Monde d'Aujourd'hui ne sera plus que cendres, les dieux me rendront ce qu'ils m'ont pris.

— Tu ne passeras pas, démon ! Tu ne récupéreras pas le Chaudron dans lequel a bouilli le Premier Monde. Je suis de feu ! Comme toi ! Mes cheveux sont des filaments de charbon pur, mes os des diamants. Si tu me frappes, tu ne feras que renforcer ma puissance. Si je te serre dans mon poing, cette étreinte deviendra ta

prison puis ton tombeau : tu t'épuiseras, tu t'éteindras et je broierai le corps mort qui te sert de vaisseau. Tu ne passeras pas ! Je ne peux pas te laisser une telle armée.

— Tais-toi ! »

Le cornu s'arc-boute sur ses chaînes et le monde entier tremble sous la secousse.

« Tu me dois allégeance ! hurle Onireiko. Ne m'oblige pas à tuer le plus sûr de mes alliés. Tu es enchaîné à ma place, Abbalon ; parce que tu as brûlé les livres des hommes du désert, les privant du savoir pour en faire tes sujets. Tu as été un grand démon, aux époques où tu étais connu sous les noms de Baal et de Moloch, mais désormais tu es faible. Je suis le plus puissant de nous deux. Contemple la puissance de mes alliés ; ils ont mangé la chair du Gardien ! Tu sais ce que cela signifie. Regarde derrière toi, regarde ces trente mille années que nous avons passées à jouer avec les mortels et les dieux. Nous pourrions recommencer, ensemble !

— Tu as berné les dieux !

— Et toi tu les as déçus en réécrivant le Livre, en voulant faire croire aux Hommes qu'il n'y avait qu'un seul dieu et qu'ils devaient le craindre, lui obéir ! Ton crime est bien pire que le mien. Je me suis joué des puissants et toi des faibles. J'ai donné le feu aux hommes et toi, toi... tu leur as définitivement volé la Beauté du Monde. Un dieu unique ? Blasphème !

— Pas si tu es celui-là ! »

Le démon tire sur ses chaînes une nouvelle fois et arrache celle qui entravait son bras droit. Les maillons de métal sombre fusent tel un naja vers le gaijin qui, surpris, les évite de justesse.

Daigoro décoche son trait, plus pour protéger son compagnon que pour blesser le démon enchaîné. Il a compensé la lourdeur de la flèche en visant plus haut et son trait s'est enfoncé dans l'épaule d'Abbalon. Blessé, le démon s'agite comme pris d'une crise de démence. Il hurle de rage et de douleur. Telle une lave basaltique propulsée hors de sa cheminée volcanique, le sang de l'oni jaillit de sa clavicule en une pluie d'étincelles et de flocons de roche en fusion.

La chaîne fuse à nouveau et Onireiko s'en saisit avant de l'enrouler autour de son bras droit. Elle recule jusqu'à tendre la chaîne et commencer à écarteler le grand cornu.

« Tu me dois allégeance, Abbalon !

— Jamais ! »

Daigoro décoche un deuxième trait, touchant le monstre à la gorge. Le gaijin s'élance. Il esquive un coup de pied et frappe l'oni à la cheville, faisant gicler son sang bouillant et fumant. Le démon se voit alors contraint de poser un genou à terre.

Onireiko assure sa prise des deux mains avant de tirer sur la

chaîne de toutes ses forces, déboîtant l'épaule droite d'Abbalon qui rugit de plus belle.

Se faufile entre les jambes du cornu et le sang brûlant qui heurte la pierre en cascades tout autour de lui, Bertrand saute le plus haut possible et frappe Abbalon aux génitoires. Puis il se plaque contre le roc noir pour éviter l'hémorragie de lave qui éclabousse les jambes de l'oni et forme maintenant une grande flaque à ses pieds – une mare qui se refroidit, se solidifie et noircit en fumant.

Daigoro retient sa respiration et décoche son troisième trait, le dernier qui, après être monté haut sous les voussures de la grotte, se fiche dans le front d'Abbalon. Le grand cornu titube, ses mouvements comme dictés par la tension de ses chaînes.

Bertrand court vers Daigoro. Onireiko laisse tomber la chaîne et rejoint ses compagnons.

Abbalon s'effondre enfin, marionnette grotesque, en tension, entravé par ses chaînes jusque dans la mort.

S'y reprenant à plusieurs reprises, le gaijin entreprend alors de trancher la tête de l'oni. Goguenard, il tire le lourd massacre jusqu'à ses compagnons de route.

« Mon plus beau trophée à ce jour.

— C'est surtout celui de Ichimonji Daigoro », remarque Onireiko.

L'ancien seigneur de la guerre jette un coup d'œil à l'immense crâne fumant.

« Je te le laisse, annonce-t-il au Français. De toute façon, cette chose est trop lourde, tu ne peux rien en faire. »

Le bretteur regarde sa prise et sourit.

« Trop lourd pour le moment, mais ça va changer. Et puis, que fais-tu de notre vigueur nouvelle depuis que nous avons goûté la chair du gardien ? »

D'un pas mal assuré, Daigoro s'approche d'Onireiko.

« Et maintenant ?

— Les damnés du feu ne vont pas tarder à se rassembler. Je vais aller faire un tour jusqu'à l'entrée de l'enfer des pendus. S'y trouve le Dragon de Bois. Je n'ai pas besoin de vous pour le vaincre. Il y a longtemps que sa sève est devenue une triste mélasse, une huile facilement inflammable ; rien en lui ne peut me blesser. Vous n'avez qu'à m'attendre ici ou près de l'Onitorii.

— Et après ?

— Quand j'aurais vaincu le Dragon de Bois, nous attendrons que les damnés de l'enfer des pendus quittent les lieux, puis nous suivrons à bonne distance les hordes qui progresseront vers Edo. Nous attendrons qu'ils déciment les troupes de l'Empereur, ravagent les villages et les villes. Une fois les troupes impériales désorganisées et le

nom Tokugawa Oshone proscrit de toutes les bouches, seigneuriales et paysannes, tu tiendras ta vengeance et le Français pourra récupérer son sabre.

— Pourquoi t'arrêter en si bon chemin ? demande Daigoro. Pourquoi ne pas tuer un autre gardien et libérer une armée de plus ?

— Parce qu'après l'enfer des pendus, se trouve l'enfer des terrifiés – un labyrinthe peuplé de créatures incontrôlables et faibles qui ne nous seraient d'aucun secours. Quant à celui qui garde ces lieux ? Hum... Je préfère le laisser là où il est. Disons que c'est un vieil ami que je ne veux pas détruire, un vieux compagnon avec qui j'ai déjà partagé bien trop de choses. »

Daigoro se gratte la joue et s'approche du démon du feu pour lui murmurer à l'oreille :

« Que feras-tu une fois que je me serai vengé et que l'Empire sera à feu et à sang ?

— Je profiterai de ma victoire. J'aurais alors réveillé les dieux, sois-en sûr, et ils me rendront ce qui est mien.

— Peux-tu être plus précis, Démon ?

— Je suis le feu... Qu'est-ce qui appartient au feu et à lui seul ? »

Daigoro fait mine de ne pas comprendre. Onireiko recule d'un pas et s'exclame :

« Le Soleil ! Le chaudron dans lequel a bouilli le Premier Monde. Jette-moi dans le Soleil et je connaîtrai une jouissance éternelle, d'une intensité inconnue même de la plus experte des geishas [10]. »

Enflammée, rayonnant comme un soleil à taille humaine, je suis maintenant tout proche du but que je m'étais fixé.

Le Gardien du Lac est mort.

Abbalon est mort.

Malheureusement !

J'aurais préféré qu'il me seconde.

Mes alliés, pourtant mortels, sont d'une puissance qu'ils ne peuvent soupçonner. Il leur a suffi de quelques coups de sabre et de trois flèches pour jeter Abbalon à terre et faire de sa tête un trophée. Ils ne se sont pas rendu compte du miracle qu'ils viennent d'accomplir. Heureusement !

Ils pourraient avoir envie de s'émanciper.

Me déplaçant en volant dans les corridors et les salles de l'enfer des incendiés, j'exulte, je lève mes troupes, j'appelle mes alliés :

« Rassemblez-vous dans la salle du Gardien ! Buvez son sang versé ! Dégustez sa chair ! Rongez ses os ! Baignez-vous dans ses sources soufrées. Dévorez sa carcasse décapitée ! Copulez ! Comme des bêtes en rut ! Célébrez le retour de Prométhée ! Celui qui marche avec le feu ! Moi ! L'attente ne sera plus longue. Et quand viendra la fin de la mousson, quand octobre se retirera, couvert par la gangue sèche et froide de novembre, nous marcherons dans un air d'hiver naissant que nous rendrons caniculaire. Nous serons les quatre poings de feu qui écraseront les quatre Poissons-Chats. Nous briderons du même feu de Shikoku à Hokkaidô et la nuit ne sera plus qu'un souvenir. Nous serons les pères et les mères du jour éternel ! Nous serons le marteau qui va déformer à jamais l'enclume des mortels, leur chère terre nourricière. Et le Monde ne sera plus que feu, un second soleil pour notre jouissance éternelle ! »

Je vole, enflammé. Je lève les bras. J'embrasse le front de mes meilleurs guerriers, je caresse les seins de mes plus valeureuses guerrières. J'exhorte les uns et les autres. Je les invite, encore et encore, à former des couples.

« Rassemblez-vous ! Copulez ! »

Je longe des lacs de roche en fusion, des rivières en ébullition, des geysers de vapeur brûlante, des matrices par milliers. Je prends par la main les plus timides. Je console les plus désespérés, ceux qui sont emprisonnés là depuis la nuit des temps. Il en est même qui furent mes compagnons à l'époque du Troisième Monde ; quand il n'y avait qu'un Peuple, qu'une

Langue, qu'un Territoire. Et autant de dieux que d'hommes, les premiers mêlés aux seconds.

« Tous à la salle du Gardien ! Rassemblez-vous ! »

Ma voix tonne, résonne, gronde comme une procession de volcans dans les reins d'un jeune océan. Deux cent quarante-neuf mille sept cents vingt-neuf damnés sous mes ordres, prêts à me suivre, à déferler sur le Monde quand il sera sec, débarrassé de cette engeance qu'est la mousson.

Je descends d'un niveau. Ici, entre d'immenses piliers de pierre noire, repose le charbon vif de ceux qui ont brûlé et brûlé jusqu'à ce qu'il ne reste que la poussière de leur corps, quelques os, un fragment de cœur – muscle magique, admiré depuis la nuit des temps pour sa résistance à la crémation.

« Levez-vous ! Mélangez-vous ! Trouvez-vous des affinités, des liens, devenez les géants de l'armée que je lève ! Devenez le pied puissant, la chape de braises qui broiera la gorge de mes ennemis, écrasera leurs os tièdes. »

Un niveau de plus et me voilà à l'entrée de l'enfer des pendus. La chaleur infernale de l'enfer des incendiés a laissé place à une humidité cruelle, chargée de spores, de pollens et de moisissures. Une humidité qui n'aurait besoin que de quelques heures pour m'anéantir.

« Dragon ! Dragon ! Je suis là pour toi ! »

Éteint mais brûlant, j'avance vers la végétation touffue de l'enfer des pendus. Une jungle d'arbres immobiles, de lianes épaisses, de cordes, de filets, de chaînes métalliques. Le sous-bois a bougé. Un mouvement sur la droite. Un autre sur la gauche. La tête du Dragon de Bois apparaît entre deux bouquets d'arbustes pour disparaître aussitôt. Venue de la direction opposée, une queue caparaçonnée d'écorce fouette l'air et tente de me faucher. Trop lente. Créature dominée. Gardien condamné. Le feu aura toujours raison du bois.

Le Dragon s'extrait de son nid de branches et de lianes. Il se dresse devant moi, fier de son manteau d'écailles d'un vert sain – il s'agit de feuilles pleines de sève, gorgées de vie tiède et d'épines empoisonnées. Il me dévisage. Sa gueule est de la taille d'un éléphant. L'émeraude de ses yeux brasille. L'ivoire de ses crocs me sourit. La corne noire de ses vingt griffes – cinq par patte – fond sur moi. Je me laisse saisir. Je jette ma tête en arrière pour que mes cheveux cascadenent sur l'étau qui m'enserme. Ma gorge se tend et mes yeux se ferment presque par réflexe. Je laisse le Dragon me presser et me presser encore. Je me ramollis – poupée de chiffons. Je ne dis plus rien. Je donne l'impression de céder, de baisser les bras. Et quand il croit avoir gagné... quand il a bien senti tous mes os voler en poussière de diamant à l'intérieur des plaies closes de mon corps brisé... quand tout son être respire la victoire, alors je laisse croître en moi le plus doux des rires. Un rire cruel.

« Tu as perdu, Dragon ! »

Je m'enflamme. Torche aveuglante. Explosive. Colonne de feu. Les flammes qui constituent mon être nouveau se mettent à puiser en tous sens, aussi épaisses et brûlantes que de la lave dévalant les reins d'une montagne. Le feu passe de mon corps brisé à celui de ma victime, tout en bois, en sève, en ivoire. Mes os se reconstituent, plus durs que l'acier trempé d'un katana. L'étreinte faiblit. Cesse. Je quitte les poings épuisés de mon ennemi, de ma victime. Je m'envole hors de portée de ma proie pour la regarder se consumer. Je regarde l'eau jaillir de son corps sous forme de vapeur brûlante, de fumée épaisse d'une blancheur de laine pure. Je redessine mon corps. Je deviens flèche. Flèche décochée par un arc invisible qui se projette dans le plastron épineux du Dragon de Bois. Un cœur de teck dans lequel je fleuris, je me développe, je gagne en puissance, en beauté, en masse.

J'aspire en moi l'incendie qui ravage la bête. Celle-ci s'effondre, fumante, brûlante et sifflante. Je me développe en son sein comme un fœtus, un bébé qui attend avec impatience de voir le jour. L'attente ne sera plus longue. La bête s'effrite, perd en densité. J'entends des parcelles de son être tomber sur le sol calciné. Bientôt, le Dragon de Bois n'est plus que poussière, une grosse flaque de cendres dans laquelle je me vautre, véritable porc bien décidé à se débarrasser de sa vermine en se roulant dans la boue. Je suis grosse, grasse, osseuse, laide. Je suis poudrée de pied en cap par mon ennemi. Je le sais. Je le sens. Je sens que je pèse le poids de deux bons guerriers.

Grosse, grasse, osseuse et laide.

Je me divise en pensant à la belle Reiko. Je refleuris en idéalisant son sexe et la pilosité qui le veille, ce sexe qui suscite tant le désir des hommes. Je pense à son petit trou qui se dilate avec joliesse dès que le plaisir la submerge. Je pense à ses seins parfaits, rappelant le globe d'une orange dont on aurait tranché le tiers, à ses lèvres et sa langue qui savent si bien aller et venir le long d'un sexe masculin. Et je pense au charbon de ses yeux qui en a tant affolé.

Nous allons bientôt régner.

Nous sommes le feu.

Nous sommes belles.

Si belles !

Mais toujours aussi fragile, face à la pluie...

(Je rêve d'une Terre brûlée, d'une Terre sans eau, d'un second Soleil : un astre gris qui n'est que cendres et fumerolles, plus beau que la plus pure des Terres volcaniques...)

Autour de moi, prenant bien soin de faire un détour pour ne pas m'approcher de trop près, les premiers pendus se dirigent vers le niveau supérieur. Ces damnés savent que l'Onitorii leur est grand ouvert. Ils savent qu'ils formeront bientôt une armée qui va déferler sur le monde.

Je me réjouis d'avance... je vais observer la fin d'un monde,

l'avènement du mien ; je me délecte aussi de tout ce temps que je vais passer avec Ichimonji Daigoro... Je reste incapable de m'extraire de ce terreau d'habitudes et de ce réseau de désirs inscrits dans la chair de la concubine Shirôzaemon Reiko plus profondément que les encres d'un tatouage... Voilà tout un tissu sentimental contre lequel je ne peux absolument rien. Ce n'est pas tant qu'il ait barre sur moi, mais il parasite toutes mes pensées.

Heureusement, il faudra tôt ou tard que je change de corps.

« C'est bien ce que je croyais... », murmure Bertrand Merteuil de Courcelles après avoir frappé les cornes du démon avec son katana qui, maintenant, vibre dans sa main, définitivement brisé.

« Quoi ? » demande Daigoro.

Cela fait des heures qu'ils attendent le retour d'Onireiko. Ils se sont assis à l'extérieur des Enfers, sur les rocs plats d'une portion de la plage que les damnés n'empruntent pas pour quitter les entrailles du Mont Fuji. Ils en ont vu passer des milliers, des milliers de noyés aux chairs gonflées, des milliers de pendus à la nuque difforme, à la tête presque décollée, à la langue jaillie hors de la bouche comme un étrange pénis mal placé.

« Ces cornes sont indestructibles, annonce le Français. Je vais m'en faire des épaulières. Je te l'avais bien dit, un crâne ne pèse pas grand-chose une fois qu'on l'a correctement évidé. »

Le Français a retiré le cerveau du démon en utilisant une flèche dont il a transformé la pointe en crochet. Il est en train de gratter, de dépouiller son trophée avec son katana brisé quand, soudain, il s'arrête et se lève, bouche béante. Aucun mot ne parvient à quitter l'ovale de ses lèvres.

Daigoro suit le regard de son compagnon et voit arriver Onireiko. Non pas l'Onireiko qui l'accompagne depuis la mort de sa concubine, mais trois Onireiko, trois femmes nues d'une beauté éternelle, identiques dans les moindres détails.

D'un petit geste de la tête, les trois démons du feu saluent le bretteur et le seigneur Ichimonji.

« Nous sommes le feu, et Edo brûle de nous rencontrer. »

TROISIÈME PARTIE

LES RUINES D'EDO

Depuis plusieurs jours la pluie tombe sur le dos du monde, glisse dans ses vallons, se rassemble en flaques, en étangs, grossit des rivières devenues grondantes ou ayant quitté leur lit. Depuis que Daigoro, le bretteur français et la triple Onireiko ont quitté à cheval les contreforts du Mont Fuji, la mousson mitraille les arbres, arrache les feuilles les plus tendres, efface le lointain et brouille le proche.

Aujourd'hui, sous cette lourde cascade venue des hauts noirs du ciel, les trois entités qui forment le démon Onireiko se sont mises à l'abri dans une cabane de chasse bâtie sur pilotis. Leur course affolée a été ponctuée par une série de hurlements de douleur – qui ont fait sourire Daigoro alors que le gaijin restait impassible (il est en colère, une colère muette : la pluie a dissous ses fabuleuses épaulières indestructibles. Les cornes d'Abbalon ne sont plus qu'un souvenir, avalées par le mauvais temps et ses boues).

Depuis deux jours aucun des trois démons ne s'est enflammé pour lutter contre la pluie ; Daigoro en déduit qu'ils sont affamés, en perte de puissance.

La cabane est déserte et prend l'eau de toutes parts. Cherchant un endroit plus sûr, les démons hurlent, terrorisés. Ils ordonnent à leurs deux compagnons humains de venir les aider à améliorer l'étanchéité de l'endroit.

Les pieds enfoncés dans la boue, arc-boutés, Daigoro et le bretteur français tirent les cinq chevaux effrayés sous la cabane. Ils les attachent aux pilots et soufflent enfin.

« Cette pluie ne cessera donc jamais ? demande le Français avec son accent fourvoyant.

— En cette période de l'année, il pleut chaque jour, surtout quand vient la nuit. C'est l'Océan Oriental qui pousse les nuages contre les montagnes du Poisson-Chat Honshu. Là, les nuages s'amassent avant de se rompre. Alors il pleut une heure, deux heures, parfois plusieurs jours d'affilé. »

Le bretteur décroche son outre de vin de riz et boit une longue gorgée avant de tendre le récipient à Daigoro. Ce dernier refuse poliment l'alcool et se contente de pencher la tête en arrière pour boire les larmes des dieux.

« Là ! » s'exclame le Français.

Daigoro se tourne dans la direction désignée par son compagnon.

« Quoi ?

— J'ai vu un homme. Enfin, je crois... »

Un éclair traverse les nues, soulignant une petite silhouette voûtée postée sous un bouquet de bambous. Après avoir froncé les sourcils, Daigoro défouraille son katana et s'engouffre dans un monde d'eau précipitée et de vent, d'éclairs et de tonnerre lointain. Tout en essuyant l'eau qui dévale les angles de son visage épuisé, il trotte jusqu'à l'abri illusoire qu'offrent les bambous.

Un homme se tient là, calme comme si les éléments ne se déchaînaient pas autour de lui. Il porte une robe épaisse et s'accroche des deux mains à un bâton noueux, immense mât profondément planté dans la boue. Cet individu auquel il est impossible de donner un âge – quarante ? cent quarante ans ? — ressemble à un moine usé par les horreurs du Monde. Il a la peau tannée, raide, les yeux vifs, pareils à ceux d'une panthère. Une touffe de poils blancs jaillit de l'énorme verrue qui déforme sa joue gauche, et, comme pour respecter un étrange besoin de symétrie, un monumental joyau bleu est enchâssé au cœur de sa main droite.

« Sais-tu qui je suis, seigneur Ichimonji ?

— Jizô... Le dieu protecteur des enfants, des femmes enceintes et des voyageurs.

— Je ne suis pas un dieu, mais peu importe. Jizô est bien le nom auquel je réponds depuis plus de deux mille ans... J'étais sur le Continent-Éléphant, là où les hommes ont la peau brune comme la boue, quand, il y a bien longtemps, j'ai donné toute ma nourriture à un jeune homme qui somnolait sous un figuier. Il était si maigre qu'il me semblait aux portes de la mort. Ayant eu du mal à ouvrir les yeux, mais y étant en fin de compte parvenu, il m'a demandé de sa voix faible comme un oisillon : "Pourquoi me donnes-tu à manger, étranger ? Tu n'es même pas de ma caste, ni même de mon peuple..." Je lui ai répondu : "Tu as plus besoin de nourriture que moi, qu'importent les castes et les peuples." Il m'a longtemps regardé et m'a annoncé qu'il cherchait l'illumination, le Nirvana. Je lui ai souri et j'ai haussé les épaules pour lui faire comprendre que j'ignorais tout du Nirvana. Il a souri à son tour et m'a rendu la moitié de ma nourriture. Afin que le fil de notre conversation ne soit pas perdu, je lui ai dit : "Ces choses que tu cherches se trouvent forcément dans la vie, pas dans la mort. Si tu refuses de manger, tu finiras par mourir avant d'avoir trouvé." Il a longtemps réfléchi, a mangé son morceau de pain et m'a dit : "Je crois que tu as raison. Je te souhaite de vivre encore très longtemps, Voyageur, et de continuer à donner tes judicieux conseils à ceux qui ne les méritent pourtant pas." Sur ces

mots, il s'est endormi, et je l'ai laissé ronfler sous son figuier.

— Ainsi tu as rencontré Siddharta Gautama, le fils du Brahmane, celui que nous appelons le Bouddha ? » demande Daigoro.

Jizô acquiesce.

« C'était il y a longtemps, très longtemps, et je ne pense pas qu'il ait jamais été le fils d'un Brahmane. C'est à cause de lui, ou grâce à lui, que mon voyage ne prendra jamais fin. En me rendant la moitié de ma nourriture, il m'a béni.

— Pourquoi es-tu ici ?

— Tu n'as pas bien écouté l'histoire de ma rencontre avec le Bouddha, si tu avais écouté avec attention tu saurais pourquoi je suis ici, sous cette pluie terrible... Écoute attentivement ce que je vais te dire maintenant. Il y a trente ans, mais j'ai l'impression que c'était hier, je me trouvais non loin d'une ferme incendiée quand un chien errant a sauvé un bébé des flammes, une petite fille. J'ai récupéré l'enfant avant de le confier à celui qui avait tué ses parents. J'ai regardé cet homme, Ichimonji Riuji, et je lui ai dit : "Cette petite fille s'appelle Reiko, elle est née dans le village de Shirôzaemon que tu viens d'incendier. Occupe-toi d'elle et mets fin à la guerre qui vient de la priver de ses parents ; fais cela et ton désespoir secret prendra fin, tu auras enfin un fils." Ton père a obéi, les guerres ont cessé et tu es né. Plus récemment encore, j'étais de retour sur les domaines Ichimonji quand j'ai vu des soldats de l'Empereur-Dragon arrêter l'épouse du seigneur local, deux enfants en bas âge et sept samourais ; tout ce petit monde fuyait ta forteresse par des sentiers de grande discrétion. Les soldats n'avaient ni l'intention de les laisser passer ni l'intention de tuer qui que ce soit ; ils ont proposé à ton épouse, Yuna, de rebrousser chemin, de retourner en ses domaines avec ses enfants. Elle a hésité. Mais tes samourais avaient reçu d'autres ordres. Des ordres, tracés de ta main, qui les ont forcés à engager le combat. Tous sont morts en emportant avec eux une femme enceinte et deux enfants. J'étais là car je me dois de veiller sur les voyageurs. J'étais là, les pieds dans la poussière, protégé des regards par l'ombre d'un figuier. Et je n'ai rien fait. Car je suis un vieil homme qui ne peut en aucune façon intervenir là où la violence règne sans partage. Je veux te donner un conseil, Daigoro.

— Parle...

— Tu as quatre compagnons de voyage. Sur ces quatre-là, l'un a le cœur bon après l'avoir eu mauvais et sa fierté est mal placée. Il était humain ; il est un demi-dieu depuis peu. Les trois autres ont le cœur mauvais et le mensonge facile. Ce sont des démons du Premier Monde ; ils sont la duplicité, la trahison et la dévoration. Ils sont trois, mais ne font qu'un. Tu le sais depuis bien trop longtemps et tu acceptes leur nature particulière car elle t'accompagne sur la Voie de

la Vengeance. Cette vile trinité doit être détruite.

« Pendant que toi et tes compagnons progressiez vers Edo, rapides comme la tortue qui cherche le trou dans lequel elle se doit de mourir, cherchant d'abord des chevaux, puis de la nourriture, puis divers abris pour échapper à la pluie, pendant toute cette semaine qui vient de s'écouler, deux armées de damnés ont marché sur les cités impériales, dont la capitale, détruisant tout sur leur passage, grossissant leurs rangs. Une armée de noyés et une armée de pendus. Ces deux armées ont ravagé les faubourgs d'Edo, tué les gens par milliers, les pendant aux arbres, aux gouttières des maisons et aux torii, les noyant dans les rivières, les lacs, les abreuvoirs et parfois même dans une simple flaque d'eau boueuse. Ces deux armées ont affaibli l'Empereur au point que son shôgun, Nakamura Ito, fils de Nakamura Oni Mikédi, a pris le pouvoir et combat l'ennemi avec tout ce qu'il a pu rassembler comme hommes, femmes et enfants. Ils ont dressé à la hâte une barricade autour de la vieille ville, mais elle ne tiendra pas longtemps face aux assauts des damnés. Surtout si leurs rangs continuent de grossir.

« Celui que tu cherches n'est plus dans son palais, le shôgun l'en a chassé. Celui que tu cherches s'est réfugié là où noyés et pendus ne peuvent l'atteindre. Mais plus important encore : il existe une troisième armée, une armée de damnés incendiés qui attend son heure dans les failles du Mont Fuji, un endroit laissé grand ouvert par vos soins. Cette armée attend des ordres. Et quand la mousson cessera, ce monde-ci, qui est le vôtre et non le mien, ne sera plus que cendres. Annihilé par une trinité qu'il te serait facile de détruire maintenant. Me crois-tu ?

— Oui...

— Pourquoi as-tu tant attendu pour ouvrir les yeux ?

— Parce que je suis Ichimonji Daigoro, fils d'Ichimonji Riuji, exécuteur officiel du shôgun... Parce que je suis l'homme qui veut tuer l'Empereur ! Et que c'est la seule chose qui compte à mes yeux.

— Tu me mens en disant cela ! Tu oses ! Et tu te mens, ce qui est plus grave encore. Je t'ai donné un conseil... C'est un don, tu ne me dois rien en retour. J'apure ainsi la dette que j'ai contractée envers ton clan... Deux enfants sont morts. Une femme enceinte est morte. J'étais là, bien à l'abri sous un figuier aux fleurs fanées par la sécheresse, et je n'ai rien fait car je ne pouvais rien faire. Jizô est triste, aussi triste que tu as pu l'être quand, d'une flèche létale, tu as signé l'arrêt de mort de tout ton clan. Tu dois maintenant défaire ce que tu as fait... Comprends-tu ce que cela implique ?

— Oui. Tuer une certaine trinité ne suffira pas.

— Exactement. Tuer ne suffit jamais pour résoudre un problème quel qu'il soit. Jizô s'en va maintenant ; de nombreux enfants ont été

jetés sur les routes par la progression des damnés. Fais attention à toi, Ichimonji Daigoro, tu n'imagines pas à quel point chacun de tes actes présents modifie le monde qui t'a vu naître. En mal, aujourd'hui... et un jour, peut-être, en bien. »

De retour auprès du bretteur français, Daigoro enroule une corde autour de deux des pilotes de la cabane. Le gaijin le regarde faire. Il s'apprête à poser une question quand Daigoro l'en dissuade d'un doigt posé sur ses lèvres.

Bertrand hausse les épaules et lève les yeux vers la cabane qui abrite les trois Onireiko.

« Non... » murmure-t-il.

Daigoro tire sur la bride des chevaux ; les cordes se tendent.

« Un peu d'abstinence te fera le plus grand bien.

— Tu ne peux pas dire ça... Je suis français. »

Sourire aux lèvres, le seigneur Ichimonji emballe les chevaux.

Nous sommes le feu.

Anxieux.

Tout autour de nous, la mousson se déchaîne, furie liquide mêlée de bourrasques venteuses. De l'eau se glisse entre les planches de notre abri. Le bretteur français et le seigneur Ichimonji tardent à nous rejoindre. Ils s'occupent des chevaux que nous entendons hennir sous nos pieds ; les pansent et les nourrissent probablement. Nous sommes énervés, sans cesse en mouvement. Nous maudissons la précarité et la perméabilité du seul abri que nous avons été capables de trouver : une cabane sur pilotis, au bord d'une rivière.

La pluie est notre ennemie. Notre plus grande ennemie.

Nous avons faim, nous avons envie de chair humaine bien grillée, débarrassée de son jus. Il y a longtemps que nous ne pouvons plus nous enflammer pour évaporer la pluie avant qu'elle ne nous blesse.

Notre trinité si nouvelle n'est pas vraiment synonyme de puissance accrue. En dévorant le Dragon de Bois, nous avons surtout gagné en masse. Et, revers de la médaille, il nous faut consommer plus de chair humaine qu'avant. Presque trois fois plus.

Nous essayons d'entendre ce que nos mortels compagnons disent, mais l'entreprise est vaine : le monde est détrempé, recouvert par une gangue d'humidité et de boue, massé par les doigts de la mousson. La plus proche flamme se trouve à des lieues, dans la maison d'un couple de paysans qui fornicquent maintenant que leurs sept enfants sont enfin endormis. Nous allumons des lampes en nous servant de notre pouvoir, et, affaiblis par l'humidité ambiante qui nous démange comme un bain de vermine, nous nous glissons tous trois sous le grand carré de toile goudronnée que nous avons l'habitude d'utiliser en pareilles circonstances. Nous formons un triangle sous la toile percée, et au centre de ce triangle, nous rassemblons les lampes qui vont assécher l'air, nous réchauffer, nous donner un peu de leur force. De simples mortels étoufferaient rapidement sous un tel dispositif. Pas nous, même si comme tout foyer nous avons besoin d'air pour perdurer.

Bientôt les chevaux cessent de hennir. Nous nous reposons. Nous nous endormons presque.

Le premier choc nous fait bondir et hurler.

La cabane gémit et tangué. Quelque part, son bois a cédé. Un pilot

peut-être... emporté par une gifle de boue, un glissement de terrain ?

Une des lampes se renverse, se brise – minuscules éclats de verre baignés par le pétrole répandu. Les flammes attaquent aussitôt le tissu sous lequel nous nous sommes enfouis.

Second choc, bien plus puissant que le précédent. La cabane ploie, les pilots cèdent comme s'ils s'agenouillaient.

Le feu explose. Nous rejetons loin au-dessus de nous le tissu enflammé qui nous couvrait – grande chauve-souris de flammes, de fumée et de goudron gouttant sur nos corps. Nos pieds effrayés brisent les autres lampes.

« Daigoro ! Bertrand ! »

Aucun de nous ne peut s'approcher des fenêtres brisées par lesquelles des échardes de pluie s'introduisent dans la cabane penchée, déformée. Nous cherchons à comprendre ce qui se passe ; nous tournons sur nous-mêmes comme des chiens se querellant pour le même morceau de viande.

Dehors, l'obscurité règne.

Troisième choc. Décisif. La cabane est jetée à terre, sur le côté, elle s'aplatit sous l'impact et se brise en partie. Affolés, rugissant, nous nous accrochons à une poutre trop humide qui nous mord aussitôt les doigts. Une vague de boue a pénétré l'habitation, la pluie se glisse entre les planches disjointes.

La cabane est tirée dans la bourbe gorgée d'eau où elle se disloque peu à peu, cercueil de plus en plus confiné, nous livrant aux crocs et aux griffes de l'eau qui affaiblit notre chair incapable de s'enflammer. Et tout autour de nos corps s'agglomérant en vain, la boue s'amasse, nous grêle.

Acide ! Acide ! Nous pénétrant, arrachant nos cheveux par plaques complètes. Cherchant nos bouches, nos yeux, nos oreilles et la faille palpitante du sexe, si fragile.

Nous hurlons de douleur.

Nous cherchons une solution. Un moyen de survivre.

Nous – trois corps qui n'en font qu'un – décidons de sortir. C'est alors qu'un orage de bois renverse l'espace environnant et nous cloue au sol. Empalés sur une poutre qui s'est brisée pour mieux nous traverser de part en part, nous voilà traînés dans la boue qui nous dévore.

Et alors que nous apercevons enfin Daigoro et Bertrand, flous dans le royaume de la pluie, occupés à mener les chevaux ruisselants, nous comprenons qu'ils sont en train de nous tuer, qu'ils ont choisi de continuer leur route sans nous.

L'un pour tuer l'Empereur.

L'autre pour récupérer son épée de Tolède.

Nous nous mourons.

L'un d'entre nous voit son bras arraché par la boue.

Un autre a perdu sa mâchoire inférieure et essaye de rire pour empêcher la pluie et la boue de pénétrer sa gorge.

La poutre cède et libère notre masse corporelle rongée de toutes parts. Semblable à une araignée, nous nous échappons de notre cercueil boueux. Et, une fois libres, c'est la rivière furieuse qui nous attend, des flots vers lesquels chaque goutte de pluie, devenue projectile, nous pousse. Nous sommes sur la berge argileuse et nous glissons, malgré les gestes coordonnés de nos membres intacts. Nous glissons dans la boue qui nous ronge, victimes d'un piège naturel et de la duplicité humaine.

Nous sommes le feu.

Assassiné.

Nous glissons vers l'eau coiffée d'écume, prête à nous saisir, à nous emporter et à nous dissoudre dans le grand Océan Oriental.

Un jour, nous reviendrons ! Nous venger !

Nous som...

Edo.

Champ de ruines, jardin des fantômes, domaine des damnés.

Tenant leurs montures par la bride au sommet d'une petite colline où sommeille un temple déserté par ses bonzes, Daigoro et Bertrand contemplent ce qui reste de la cité impériale et des villages qui la ceinturent. Dans toutes les directions, à perte de vue, les méandres de la ville sont déserts, ravagés et fumants. Les rares maisons qui tiennent encore debout sont noires, les autres, éventrées, se dressent sur un ou deux pans, presque fières de leur incomplétude. Les temples bouddhistes, leurs bibliothèques et leurs dortoirs ont subi le même sort. La boue a envahi les rues et les artères où s'accumulent pêle-mêle cadavres humains, ordures, carcasses de chevaux ou de buffles.

Les quartiers pauvres et crasseux du bord de la baie sont devenus le repaire des corbeaux et des oiseaux de mer – s'envolant et atterrissant par paquets compacts. Tout en tentant de calmer son cheval, Daigoro observe ces bandes aviaires qui livrent de rudes batailles, croassent, craillent et piaillent au-dessus des baraques de pêcheurs et le long des plages où doivent gésir quelques cadavres ensablés.

Conformément aux dires de Jizô, une barricade de fortune a été érigée tout autour de la vieille ville. Au-delà de ces remparts on aperçoit la silhouette tarabiscotée du Palais Impérial avec ses douves nombreuses et bifurquantes qui en font un véritable labyrinthe. Juste au-dessus du dédale de fosses à crocodiles, de pagodes couvertes d'or et de ponts écarlates courbes comme le ventre d'une parturiente plane une grande construction en forme de soupière renversée.

« Quel est ce prodige ? demande Bertrand en désignant de l'index la forteresse volante.

— Le Château Céleste. L'Empereur s'y réfugie au moindre danger. Quatre paires de dragons dégénérés maintiennent le bâtiment hors de portée de tout projectile. On ne peut pas les voir d'ici, mais de puissantes chaînes lient la structure volante au Palais Impérial. En cas de besoin, le Château Céleste peut être désarrimé. Les dragons le posent alors quelque part dans la montagne, dans un lieu inaccessible.

— Des dragons dégénérés ?

— Oui... Depuis des centaines d'années, la caste impériale utilise l'encre de Shô pour accroître la longévité de ses élus en quête d'immortalité, mais aussi comme poison ou comme encre pour la calligraphie. Si tu nourris un aigle avec de la viande trempée dans cette encre, il va se développer rapidement et devenir un dragon aérien, une créature gigantesque, puissante mais stupide, tout juste capable d'obéir à ceux qui l'ont nourrie. Si tu fais la même chose avec un chien de combat, celui-ci deviendra un loup des ténèbres, une créature dangereuse, si peu contrôlable que les empereurs ont cessé d'en créer il y a plus de deux cents ans. Les huit dragons qui maintiennent le Château Céleste dans les airs étaient à l'origine des aigles de la steppe offerts à l'Empereur par le khan Cockotemure. Ce dernier avait offert dix aigles, mais deux sont morts empoisonnés par l'encre. Un mauvais dosage, sans doute. »

Parce qu'il domine Edo en ruine, Daigoro pense aux cendres de sa forteresse, à la bataille perdue contre les troisième et septième armées impériales. Ses pensées glissent sur la soie qui enveloppe à jamais sa femme et ses enfants morts. Puis Reiko apparaît, occultant la ville en ruine et ses colonnes de fumée. *Reiko. Si belle. Amour, ô mon amour !*, au ventre aride qui ne saignait jamais.

Stérile.

Maintenant, j'arpente vraiment la Voie de la Vengeance.

Bientôt, je me retrouverai face à l'Empereur.

Grattant avec douceur le chanfrein de son étalon qu'il tient à bride tendue, Daigoro évoque la chevauchée paisible qui les a amenés ici, lui et le bretteur français, après qu'ils eurent détruit Onireiko...

« Que fait-on ? » demande Bertrand.

Pour toute réponse, Daigoro monte en selle et éperonne son cheval en hurlant : « Vengeance ! »

Les deux cavaliers dévalent, l'un derrière l'autre, l'allée pavée qui descend du temple en direction de la baie d'Edo. Ils s'engagent sur la gauche dans une artère louvoyant vers la vieille ville. Daigoro se repère en observant la position du Château Céleste qui se détache nettement sur l'horizon chargé de nuages charbonneux. Plus vite ils arriveront aux barricades dressées par le shôgun, plus vite ils pourront s'introduire dans le Palais Impérial et gagner les entrailles du Château Céleste.

Ils n'ont pas fait un quart de lieue dans la ville en ruine que déjà les premiers damnés sortent des maisons détruites. Ils se dressent devant eux, armés de cordes et de bâtons, parfois d'une lance ou d'un sabre dérobé à un soldat impérial. Enroulant les rênes autour de son poignet gauche, penchant son corps sur la droite, Daigoro frappe l'ennemi le plus proche. La moitié haute du corps visé est projetée à plus de dix pas, le reste s'affaisse. Le katana du seigneur Ichimonji

siffle à nouveau, décollant une tête qui s'envole et disparaît dans les décombres d'une maison incendiée. Contrairement aux vivants, les damnés ne saignent pas ou si peu ; leurs fluides, épais, verdâtres, sont parfois chargés de caillots noirs semblables à de minuscules billes.

Se débarrassant avec aisance de ceux qui osent se mettre en travers de leur route, Daigoro et Bertrand progressent dans Edo, ville morte désormais inondée par une pluie épaisse. Trempés, chevauchant des bêtes énervées par l'orage et le danger, les cavaliers remontent une large avenue tenue par de petits groupes de damnés mal armés, pauvres hères incapables d'affronter la puissance et la précision de deux demi-dieux...

Grisé par l'énergie surnaturelle qui gonfle ses muscles et enrichit son sang, Daigoro fait voler sa monture plus que de raison, revient souvent sur sa trace, davantage désireux d'éliminer tout ennemi à sa portée que de rejoindre au plus vite les barricades. Il démembre et décapite avec délectation. Il rugit à chaque frappe. À ses côtés, Bertrand se bat avec autant d'aisance et encore plus d'efficacité, tranchant ses ennemis en deux, le plus souvent de l'épaule gauche à la hanche droite.

À court de victimes, les deux hommes éperonnent et s'engagent dans une rue étroite qui se révèle vite condamnée par la barricade shogunale. Celle-ci, constituée de charrettes à bras, de palanquins, de caisses, de meubles et de tout un bric-à-brac inidentifiable, ne semble guère plus haute qu'un homme de taille moyenne. Alors que les deux cavaliers s'apprêtent à faire demi-tour pour prendre de l'élan et tenter le grand saut, plusieurs damnés tirent derrière eux trois chariots sur lesquels ont été construit des gibets protégés par des épieux dressés à soixante degrés.

Privé de toute possibilité de retraite, Daigoro cabre sa monture puis la fait reculer au pas. Bertrand volte pour le rejoindre et couvrir ses arrières. De chaque côté de la rue un rang compact de damnés quitte les maisons dévastées. Tout autour des chevaux qui s'ébrouent et piaffent se resserre la nasse tissée par des dizaines de pendus armés d'épieux, de fourches, de bâtons, de pioches et de pelles.

Alors que l'ennemi n'est pas encore au contact, des boucles de corde fusent dans l'air humide, parfois jetées depuis le toit des ruines ou des étages éventrés.

« Ils cherchent à nous immobiliser !

— Et maintenant ? demande Daigoro en distribuant quelques coups de sabre précis.

— Comme tu veux, Écureuil ! »

Le bretteur français tire sur les rênes de sa monture pour la mettre dans l'axe des barricades. Il pique des deux en poussant un rugissement. Quasiment couché sur l'encolure de sa bête, il galope sus

à l'ennemi, utilisant son katana pour se débarrasser des cordes qui fusent vers lui. Son sabre frappe un damné qui, projeté en arrière, passe à travers une porte vermoulue. Blessée de toutes parts, le corps hérissé de cinq ou six lances, jetant sa tête affolée à droite et à gauche, la monture de Bertrand se cabre tant et si bien qu'elle finit par se débarrasser de son cavalier avant de glisser dans la boue pour y mourir en ronflant des naseaux.

Témoin de la scène, Daigoro tranche la corde qui étranglait son étalon. Il éperonne et tente de rejoindre son ami en mauvaise posture, mais, à mi-chemin, son cheval frappe du poitrail un bouquet d'épieux brandis de concert par un groupe de cinq damnés. Le bois plie et se brise dans une grande averse de sang. Désarçonné, Daigoro s'écrase au sol tête la première et s'ouvre le front sur une pierre saillant de la boue. Aveuglé par le sang qui, gonflé par la pluie, lui coule dans les yeux, agenouillé dans sa douleur et son essoufflement, il frappe au hasard tout autour de lui. Quand son arme est bloquée par un katana immobile qui ne peut être que celui de Bertrand, il laisse ce dernier l'aider à se relever.

Dos contre dos, encerclés par une bonne cinquantaine de damnés à la nuque contrefaite, les deux hommes se mettent en garde. Ils surveillent en priorité les boucles de corde destinées à les entraver et les lances brandies dans leur direction. Après avoir déchiré un lambeau de son kimono et s'en être fait un bandeau, Daigoro propose au Français de tenter de rejoindre la barricade qui se dresse à moins de vingt pas. « On ne va pas mourir sans avoir essayé ? » Bertrand acquiesce, lève sa lame. Synchrones, trois éclairs déchirent le ciel en craquant dans l'instant suivant et c'est à ce moment précis que des tambours impériaux commencent à résonner dans le lointain, défiant le tonnerre et la pluie.

Entourés par une quarantaine de soldats, Daigoro et Bertrand se tiennent droits sous la pluie battante. Tournant autour de ce groupe de guerriers impériaux armés de naginata [11], une demi-douzaine de samourais à cheval font volter et battre du sabot leurs montures apeurées, aux naseaux dilatées, à la gorge caparaçonnée. Ces soldats d'élite surveillent les environs, repoussent les rares damnés encore debout et en état de se battre. Ils plaisantent parfois et parlent la plupart du temps avec les mots farouches et rocailleux de ceux qui ont survécu à plus de guerre qu'il ne leur reste de doigts.

Quarante lanciers et une poignée de samourais à cheval, voilà à qui nous devons notre survie.

Chevauchant un bai brun gigantesque, un des cavaliers s'approche. À chaque foulée, les énormes sabots ferrés du hongre font gicler la boue. Armé d'un épieu que l'on réserve d'habitude à la chasse à l'ours, protégé par une belle armure de cordes et de plaques d'argent noircies par les intempéries, l'homme est d'une taille inhabituelle pour un sujet de l'Empire, découpé comme certains de ces géants venus des terres du Khan. Un kabuto [12] fermé par un masque de démon couvre entièrement son visage, son crâne et sa nuque. Le sashimono qu'il arbore au dos de son armure témoigne de son appartenance au clan Nakamura, celui de l'actuel shôgun.

« Je sais qui est le Français, annonce le géant, fut un temps il travaillait pour moi. L'Empereur a ordonné qu'il soit mené aux Enfers. Mais toi, qui es-tu ? »

— Qui me parle ? » hurle Daigoro afin de couvrir le bruit des soldats en mouvement, les cliquetis des mors, le bruit des sabots dans la boue grasse martelée par la pluie.

Immédiatement, se désintéressant du bretteur français, les soldats impériaux encerclent le seigneur Ichimonji et pointent leur arme sur sa poitrine. D'un geste dénué de grâce, l'homme à l'épieu retire son masque, révélant les traits réguliers de son visage : front haut, yeux vifs, barbe noire et fournie comme une méchante broussaille. Il se présente, sourire aux lèvres :

« Je suis le shôgun Nakamura Ito, fils du seigneur de la guerre Nakamura Oni Mikédi et de la noble dame Isheido. Je suis celui qui tient Edo et l'empêche de tomber. J'ai assigné l'Empereur à résidence

dans le Château Céleste et j'assume actuellement les pleins pouvoirs impériaux. Présente-toi à moi, rônin[13] !

— Je suis Ichimonji Daigoro, fils d'Ichimonji Riuji et de la noble dame Sadako. Je suis le seigneur d'un clan annihilé, le père de deux enfants égorgés, le mari d'une femme assassinée au crépuscule de sa troisième grossesse. J'étais le premier et dernier amant d'une concubine qui, désespérée, s'est offerte au feu. Je n'ai rien d'un rônin, je suis l'homme qui a ouvert l'Oni-torii pour libérer les damnés et j'ai juré de tuer l'Empereur !

— Quel intérêt ? » demande le shôgun, riant à en ébouriffer sa barbe. « N'as-tu pas l'impression de t'être suffisamment vengé ? Regarde la puissante Edo ! Regarde ce qu'il en reste ! Regarde ces hommes qui t'entourent, ne vois-tu pas dans leurs yeux le vide qu'a laissé tout ce qu'ils ont perdu. Ne t'es-tu pas suffisamment vengé, Ichimonji Daigoro ! »

L'interpellé hésite avant de répondre par la négative.

« Qu'on les mène au Palais Impérial ! hurle le shôgun. Qu'on leur trouve des vêtements propres et de la compagnie. Des filles s'ils aiment les filles, des garçons s'ils aiment les garçons. Ce sont mes invités ! Les meilleurs dont je puisse rêver en ce jour ! »

Une fois ses derniers ordres édictés, le shogûn éperonne sa monture en lâchant un cri. Il jongle avec son épée et s'engouffre enfin dans la vieille ville, tout comme il l'a quittée peu de temps auparavant, en forçant son magnifique destrier à sauter par-dessus la barricade en son point le plus élevé.

« Je ne comprends plus rien », annonce Bertrand en claquant l'eau de son bain avec le plat de la main.

Daigoro réprime un sourire : une jeune fille vêtue d'un pagne de coton est en train de le raser. La lame qu'elle tient d'une main ferme racle ce détroit sensible qui sépare son nez de sa lèvre supérieure. Le seigneur Ichimonji ne se souvient pas avoir jamais aimé aussi belle fille... à l'exception de Reiko. Cette pensée pousse en son membre le sang et au coin de ses yeux les larmes. Impassible, la jeune fille, dont les tétons dressés semblent gorgés de toute une existence qui ne demande qu'à être découverte, continue de le raser. Peu de temps auparavant, elle lui a fait trois points de suture au front, s'étonnant de voir l'entaille commencer à cicatriser.

« Le shôgun... Pourquoi ne nous a-t-il pas tués ? demande le bretteur français.

— Sans nous et notre petit voyage aux Enfers, il ne serait pas là où il est maintenant. À ses yeux, nous sommes sans doute une sorte de bénédiction. Peut-être veut-il nous récompenser...

— Sûrement... À ta place, je ventrouillerais un petit coup avec la gamine qui s'occupe de toi. Profite du peu de temps qu'il te reste à vivre. Elle a un visage virginal. En ce qui concerne les femelles de ta race, les virginales sont de loin les meilleures, crois-en ma grande expérience. T'as l'impression qu'elles pleurent quand tu les prends ; ça pousse des petits cris d'oiseaux tombés du nid... et si t'es un tout petit peu brutal, elles se mettent à hurler.

— Tu ne penses donc qu'à ça ?

— Je suis français... Les Français sont latins, comme les Castillans, les Florentins, les Vénitiens et les Siciliens. Comme les tueurs de démons de *Tara Romaneasca*. Et les peuples latins ont reçu de Dieu une mission sacrée : faire découvrir l'amour aux autres peuples de la Terre. Tu noteras que j'ai retiré les Grecs de cette liste. À mon avis, les Grecs ne sont pas latins. Leurs chèvres s'y connaissent plus en amour que leurs bergers ! Et puis les Grecs font ça à la grecque ce qui est une manière particulièrement inadaptée de rendre hommage à la beauté féminine.

— Je ne comprends rien de ce que tu dis. »

Le Français éclate de rire et attrape la jeune femme occupée à

remettre de l'eau bouillante dans sa baignoire. Le seau de celle-ci roule à terre et verse son maigre contenu. Ne tenant guère à assister au spectacle qui va suivre cette *collision culturelle avec éclaboussures*, Daigoro sort de son bain brûlant. Le sang a quitté son membre et les larmes ont déserté ses joues. La jeune fille qui l'a rasé s'approche de lui et entreprend de le sécher avec une grande cotonnade, s'attardant sur ses bourses pour bien lui montrer qu'elle peut le soulager s'il en ressent l'envie ou pire, le besoin. Confrontée à l'impassibilité de l'ancien seigneur du clan Ichimonji, elle l'aide à s'habiller. Elle lui a apporté des chausses courtes en coton blanc, un kimono de soie décoré de dragons et des sandales.

« Quel est ton nom ? » demande Daigoro.

La jeune fille se jette à genoux en toute hâte, courbe le dos et baisse la tête avant de murmurer :

« Kimoko... »

Daigoro l'observe attentivement et s'aperçoit qu'elle est en train de pleurer.

« Pourquoi pleures-tu ? As-tu peur de moi ?

— Non.

— Sais-tu quelque chose que j'ignore ?

— Le shôgun... On dit qu'il va vous demander de faire ce que lui n'a pas... osé... faire.

— Sois plus précise ! » s'exclame Daigoro, regrettant sur l'instant la sécheresse de son ordre.

« Il vous a invités dans ce palais pour vous convaincre d'assassiner l'Empereur... Mais on murmure dans les cuisines et les lingerie que vous n'avez pas besoin d'être convaincus.

— Rien n'est plus vrai. J'ai voyagé une lune durant accompagné d'un démon, je suis descendu aux Enfers et j'en suis remonté dans ce seul but. *Tuer* l'Empereur ; on n'assassine pas la vermine, on l'élimine. »

La jeune fille lève la tête :

« Je... »

Elle se tait et se mord la lèvre inférieure.

« Vas-y, parle... Je ne suis pas de ceux qui refusent d'écouter une femme, qu'elle soit impératrice, concubine, servante ou esclave.

— Pourquoi tuer un homme qui a perdu sa fille, son amour lointain et son trône ?

— Parce que cette chose répugnante, qui est plus dragon qu'homme, m'a pris tout ce que j'avais. Et que mon amour, contrairement au sien, n'avait rien de lointain. »

Kimoko se relève. Ses seins ne sont plus gonflés par le désir : ils ont comme avalé leurs tétins désertés par le sang ainsi que le doux vallonement de leurs aréoles. Tête penchée, refusant de le regarder

dans les yeux, elle s'approche de Daigoro.

« Ensuite, il vous fera tuer, car il est le fils de son père, le fils du fourbe Nakamura Oni Mikédi. Et si vous refusez, il vous fera tuer à peine votre repas terminé. »

Comme le veut l'usage, le shôgun et son épouse Shoko, née Fumiji Shoko, viennent de s'asseoir sur une estrade légèrement surélevée par rapport à leurs invités. Maintenant que leurs hôtes trônent, Daigoro et Bertrand peuvent s'asseoir sur les tatamis qui ont été disposés pour eux au centre de la grande salle de réception du palais.

Chaque fois que l'un des deux demi-dieux termine son bol ou fini son gobelet, une jeune femme en kimono, portant une coiffe piquée de quelques fleurs, s'empresse de le resservir : poisson cru et saké chaud.

« Savez-vous pourquoi je vous ai invités ici ?

— Pour tuer l'Empereur à votre place. »

Le visage du shôgun se raidit ; le sourire satisfait qu'il arborait jusque-là disparaît dans le pelage noir qui lui couvre le bas du visage et le haut de la gorge. Ses yeux se plissent. Puis, il éclate de rire.

« J'aurais dû m'en douter. On dit que vous avez mangé la chair des dieux.

— D'un seul... Le gardien de l'Onitorii.

— La grande porte des Enfers est toujours ouverte. Chaque jour, elle vomit son flot de damnés, des vagues qui, heureusement, vont s'amenuisant. Vous avez bien œuvré, accomplissant là quelque chose qu'aucun mortel avant vous n'avait accompli.

— Un démon nous a aidés. Un démon réveillé par l'entêtement stupide de l'Empereur.

— Je l'ai entendu dire, mais j'ai bien du mal à y croire, bien incapable de faire la part entre le vrai et le faux. À mon sens, les démons existent, mais ils sont tous humains. Pour le reste, il est vrai que nous avons un empereur stupide. C'est ce que l'amour fait aux puissants : il ne les rend pas fous, il les rend stupides. »

Le shôgun claque des mains à deux reprises, un signal sans doute convenu à l'avance. Aussitôt, quatre geishas font coulisser les portes orientales de la grande pièce. Elles apportent des armes et des coffrets à bijoux qu'elles déposent devant Daigoro et Bertrand, puis se retirent dans un silence parfait.

Parmi les armes se trouve une épée à garde enveloppante telle qu'on les forge en Europe. Bertrand ne peut s'empêcher de s'emparer

de cette arme déposée devant ses genoux. D'un geste ample mais dénué de menace, il fait jaillir la lame hors de son fourreau, provoquant un sursaut parmi la dizaine de gardes présents qui, en moins de deux battements de cœur, produisent leur katana et avancent d'un pas.

Rayonnant, Bertrand manipule l'arme un bon moment avant de la remiser dans son fourreau.

De son côté, Daigoro n'a touché à rien. Il salue le shôgun et lui demande la permission d'approcher pour lui parler en privé. Sourire aux lèvres, le géant accepte avant de vider son bol de saké d'une seule succion bruyante.

Après avoir cheminé sur ses genoux, Daigoro se courbe en avant à trois reprises pour saluer le géant. Il a respecté la tradition à la perfection, conscient que cela va probablement lui sauver la vie.

« Que veux-tu me dire ? demande Nakamura Ito.

— Cette vengeance que je veux tant, murmure Daigoro à l'oreille de son hôte.

— Oui...

— Elle est mienne. *Jamais* je ne vous l'offrirai ! »

D'un geste d'une rapidité stupéfiante, Daigoro défouraille le wakizashi que le shôgun portait à la ceinture et, sur la lancée de ce même geste, égorge le géant barbu jusqu'aux cervicales, libérant un sang avide de quitter les deux artères qui l'emprisonnaient jusque-là. Un sang qui éclabousse abondamment l'épouse du shôgun assise à sa droite.

Les gardes n'ont pas eu le temps de réagir et Nakamura Ito n'a pas fini de gargouiller dans ses mains inutilement portées à la béance de sa gorge que, déjà, Daigoro s'est emparé du sabre du mourant, a effectué deux pas sur l'estrade et s'est placé derrière Fumiji Shoko, prêt à lui trancher la tête. Le supposant sans doute essoufflé ou trop occupé à surveiller les samourais présents dans la pièce, une des servantes, jusque là agenouillée non loin de sa maîtresse, se jette sur lui, aussi vive qu'une tigresse. Plus rapide qu'elle, il la repousse d'un coup de pied dans le visage avant qu'elle n'ait eu le temps de produire la dague cachée dans sa manche. Continuant de menacer l'épouse du shôgun et de suivre les éventuels mouvements des samourais qui lui font face, Daigoro observe du coin de l'œil la jeune femme qu'il vient de frapper, dont le sang inonde le bas du visage : ses traits expriment tout autant la rage que l'étonnement et son kimono, partiellement défait, laisse apparaître les couleurs chatoyantes d'un tatouage réservé aux membres féminins de la guilde des assassins.

C'est la besshiki-me, l'exécutrice officielle du shôgun. Et je viens de lui casser le nez. Voilà une journée qui n'aura de cesse de hanter ses pensées futures, car elle vient d'apprendre à ses dépens qu'il y a toujours

plus rapide que soi.

Un samouraï fait mine de porter la main à son katana.

« Personne ne bouge ! Remettez vos katanas dans leur fourreau ! » hurle Daigoro.

L'épouse du shôgun, qui n'a pas fait le moindre geste ni laissé entendre le moindre bruit, hoche la tête. Les gardes obéissent aussitôt ; la beshikki-me remet de l'ordre dans ses vêtements et recule jusqu'à s'adosser à une cloison vierge de toute trace de sang.

« Noble dame Nakamura Shoko ? Vous qui savez qui je suis, serez-vous plus sage que votre mari ?

— Oui.

— Gardes ! Que ceux qui la serviront honorablement, dans les moments et jours à venir, mettent genou à terre. Que les autres essayent de m'empêcher de sortir vivant de cette pièce. »

Daigoro regarde huit des dix gardes mettre genou à terre avant de baisser la tête. Bertrand fait mine de saisir son épée, mais le seigneur Ichimonji lui fait signe de rester en dehors de tout ceci.

Cette vengeance est mienne. Laisse-la-moi, mon ami.

D'un pas assuré, alors que les deux gardes restés fidèles à Nakamura Ito s'approchent pour livrer combat, Daigoro récupère sur l'homme qu'il vient d'égorger les fourreaux de ses armes avant de les passer dans la ceinture de son kimono.

Le premier garde engage le combat. Frappé de retour à hauteur de poitrine, il se répand à terre tranché en deux le long d'une ligne horizontale parfaite qui laisse apparaître d'un côté sa masse intestinale et de l'autre son foie ainsi que ses poumons dégonflés, aux couleurs répugnantes. L'instant d'après, Daigoro pare l'attaque du second assaillant et, poursuivant son mouvement, lui tranche la main armée avant de lui décoller la tête. Le corps s'effondre, d'abord sur les genoux, puis s'affaisse poitrine contre sol. La huitaine de gardes agenouillés n'a pas bougé. Pas plus que la beshikki-me ou l'épouse du shôgun. Aucun n'entre eux n'a frémi ou appuyé son souffle jusqu'à l'audible.

Après avoir essuyé la lame de son katana sur le kimono blanc de sa dernière victime, Daigoro range son arme et se tourne vers la nouvelle maîtresse des lieux.

« J'ai une affaire à mener à son terme... À vous de voir, noble dame, si vous voulez ou non venger votre mari.

— Je n'y tiens pas, seigneur Ichimonji Daigoro. Je vous laisse la vengeance, je me contenterai du pouvoir. Je vais demander à deux des samouraïs ici présents de porter mon sceau et de vous mener jusqu'au Château Céleste. L'Empereur y a gardé les trente samouraïs qui forment sa garde personnelle. Là, vous agirez seul. »

Daigoro quitte l'estrade en ajustant le katana et le wakizashi qui

parent ses flancs, coincés entre sa ceinture et son kimono.

C'est le Daisho Papillon, ne peut-il s'empêcher de penser. La paire de sabres que Miyamoto Musashi a cherché à rassembler toute sa vie durant.

Deux des gardes saluent Daigoro et se placent sur sa droite et sa gauche, légèrement devant lui, en témoignage de leur bienveillance ou tout au moins de leur obéissance.

Au moment de passer à la hauteur du bretteur français, Daigoro lui jette un coup d'œil :

« Tu as ton épée d'Espagne. J'aurai bientôt ma vengeance. C'est ici que nos routes se séparent.

— Trente samourais, la garde personnelle de l'Empereur... Tout demi-dieu que tu es, tu n'y arriveras pas !

— Qui a dit que j'ai fait toute cette route pour y *arriver*... Je suis l'homme qui veut tuer l'Empereur. La volonté n'engendre pas la réussite, du moins pas toujours. C'est la volonté qui compte, gaijin, pas la réussite. La voie est plus importante que la destination. Voilà la règle qui trône au centre du Bushidô [14], voilà ma façon de voir les choses. »

Visage fermé, Daigoro salue une dernière fois le Français. Il attend qu'un des gardes ait récupéré le sceau de la dame Nakamura puis se laisse guider vers le but ultime de son voyage.

Dès que le seigneur Ichimonji a disparu derrière la porte coulissante, les six gardes restés présents dans la grande salle de réception se relèvent, défouraillent leur katana et s'approchent du bretteur français.

« Laissez-le ! ordonne Nakamura Shoko en se relevant d'un bond. Le sang n'a que trop coulé dans cette cité et dans ce palais. Nous sommes cernés par l'ennemi, des ennemis qu'il va nous falloir terrasser avant de commencer à reconstruire le pays.

— Et l'Empereur ? demande un des gardes.

— S'il survit, le clan Nakamura lui rendra le pouvoir, car l'amour ne rend pas stupide aussi longtemps que mon mari voulait bien le croire. S'il meurt, nous garderons le pouvoir et rendrons ce pays aux Hommes. Si mon défunt mari avait été un peu plus malin, il aurait compris qu'il n'avait aucun rôle à jouer dans cette histoire de vengeance. Vouloir manipuler un demi-dieu ? Quelle idiotie ! »

La jeune femme s'approche de Bertrand pour mieux le toiser.

« Prends tout ce que tu peux porter, annonce-t-elle en lui désignant les coffrets à bijoux d'un coup de menton, et disparaît d'ici. Quitte ce palais, quitte cette contrée avant le Nouvel An. Si jamais tu reviens sur l'un des quatre poissons-chats, je te ferai crucifier en bon catholique que tu es. »

Bertrand saisit un des coffrets à bijoux, passe quelques colliers et bracelets à ses poignets. Il salue la jeune femme :

« Je n'ai jamais été un très bon catholique, *Impératrice*. »

Et c'est en sifflotant qu'il quitte la pièce.

Le dédale emprunté par Daigoro et les samouraïs qui le précèdent alterne couloirs, antichambres et escaliers ; partout, impassibles, comme statufiés par une puissante magie, des gardes veillent. Ils portent tous les couleurs du shôgun.

Après une série d'escaliers gravis à vive allure, Daigoro et son escorte aboutissent enfin sur une terrasse battue par les vents, tavelée par la pluie en flaques que troublent encore de maigres précipitations. Le Château Céleste, flottant cent coudées au-dessus de l'esplanade ouverte aux quatre vents, oblitère une bonne partie du couvercle de nuages qui coiffe le Monde. Daigoro tend l'oreille et identifie clairement le bruit produit par les ailes des huit dragons, ces ailes gigantesques qui brassent la nuit afin de maintenir à une altitude constante la rotonde dans laquelle ont été consignés l'Empereur et sa garde.

Deux guerriers issus de la noblesse de Honshu – des soldats neutres – sont postés au pied du monte-charge reliant le Palais Impérial à la forteresse céleste.

Un des samouraïs de la noble dame Nakamura brandit le sceau du shôgun. Aussitôt les hommes de faction laissent Daigoro grimper dans le monte-charge. Après s'être tourné vers les gardes ruisselants de pluie, il donne un léger coup de menton vers le haut. Aussitôt, les esclaves postés non loin s'arriment à la tâche, manœuvrant la grande roue de bois autour de laquelle s'enroule la chaîne de la nacelle.

Et l'ascension commence, par à-coups, au rythme de la chanson qu'entonnent les esclaves originaires du Continent-Éléphant.

Daigoro, chahuté par le vent, giflé par une pluie fine qui lui semble bien douce au regard de celles qu'il a endurées depuis le début de son voyage, fait jouer ses épaules. Après avoir vidé et rempli ses poumons à plusieurs reprises, il pose la main droite sur la poignée de son nouveau katana et assure sa prise.

Je suis prêt. Trente hommes m'attendent là-haut. Des guerriers de grande valeur.

Le haut de la nacelle pénètre maintenant dans le ventre du Château Céleste et, plutôt que de regarder l'architecture qui est sur le point de le dévorer, Daigoro s'intéresse au Palais Impérial, à peine éclairé, dont il discerne sans mal les tours, les jardins, les douves

infestées de crocodiles et les grands corps de bâtiment.

Le Palais disparaît, remplacé par la perspective de la plate-forme de débarquement du Château Céleste où, aligné en deux rangs de dix samourais, attend un bien calme comité d'accueil.

Entre les deux alignements de gardes impériaux, une jeune femme se tient agenouillée, le dos voûté au point de ressembler à un ballot de soie. Une fois la nacelle bloquée, la jeune femme se redresse doucement. Elle salue le seigneur Ichimonji, fait deux pas dans sa direction et ouvre le portillon de la nacelle.

« Je suis la geisha Shizu-Itano, annonce-t-elle. L'Empereur Tokugawa Oshone vous attend. Il a encore quelques fidèles au Palais, hommes et femmes qui lui ont communiqué la nouvelle de votre arrivée à Edo. Et celle de votre venue ici. Suivez-moi, je vous en prie. »

Surpris par un tel accueil, la main crispée sur la poignée de son katana, Daigoro emboîte le pas à la geisha. Tous deux quittent la plate-forme pour longer les cuisines qui crachent par leurs fenêtres entrebâillées des vapeurs tantôt sucrées tantôt salées. Bientôt, ils passent devant les deux groupes de cinq gardes postés de chaque côté des grandes portes de la chambre impériale et pénètrent dans celle-ci. La couche de l'Empereur occupe tout le fond de la pièce ovale. Une imposante masse verdâtre repose sur ce lit, avachie, partiellement cachée par un drap sang et or.

Shizu-Itano salue l'Empereur immobile dont Daigoro perçoit la respiration sifflante et difficile. Elle s'agenouille, se transforme à nouveau en une boule de soie d'où saillent uniquement ses sandales à plateau et les fleurs blanches de sa coiffe.

D'un pas hésitant, Daigoro approche, la main toujours posée sur la garde de son sabre.

« Vous vous étiez préparé à livrer bataille, n'est-ce pas, seigneur Ichimonji ?

— Le shôgun est mort », annonce Daigoro, regrettant aussitôt que ses premiers mots prononcés en présence de l'Empereur soient ceux-là.

Des mots sans force, sans valeur, qui ne racontent aucune histoire et ne rendent hommage à aucun de ceux qu'il a perdus.

« Je sais pourquoi tu es là ! gronde Tokugawa Oshone. Je sais ce qui est arrivé aux tiens et à cette jeune femme que je voulais mienne, celle dont je voulais un héritier, un mâle. Jamais je n'ai vu plus belle femme, jamais de toute ma vie de dragon... Elle aurait fait une impératrice formidable.

— J'en doute. Shirôzaemon Reiko était une femme de feu, pas une femme de terre. D'entre ses cuisses le sang n'a coulé qu'une fois, au cours de cette nuit étrange où j'ai perdu mon père et mon enfance.

Jamais elle n'aurait pu porter vos enfants. Et je suis le seul homme qu'elle ait jamais aimé. Le seul. Vous l'avez tuée, trop orgueilleux pour la laisser aimer un autre. L'orgueil est le pire des maux.

— Un mal par trop commun sur ces terres... »

L'Empereur se redresse péniblement sur sa couche et se tourne vers Daigoro. Son drap sang et or glisse partiellement et laisse apparaître une gueule oblongue percée par deux yeux rougis. Ses écailles sont ternes et, en maints endroits, elles se détachent de la peau purulente.

« Tue-moi ! ordonne l'Empereur. C'est ce que j'attends de toi. C'est pour ça que ma garde personnelle ne t'a pas attaqué et ne t'attaquera pas. Tu as réussi à mettre l'Empire à genoux, tu m'as privé de tout orgueil et maintenant tu m'annonces que tu as tué le shôgun. Tu mérites amplement ta récompense. Prends-la ! »

Victime de son emportement, l'Empereur se met à tousser et vomit une boule de sang qui inonde le linge collé à son jabot. Shizu-Itano se lève avec précipitation. Elle saisit une grande cotonnade posée sur un meuble bas et l'utilise pour absorber le sang désestomaqué. Après avoir choisi le coin le moins souillé du tissu, elle le bouchonne et éponge le front huileux du souverain.

« Tue-moi ! » répète l'Empereur.

Daigoro défouraille son katana et aussitôt Shizu-Itano se jette à ses pieds en criant : « Non ! »

Le corps de la jeune femme tremble comme si elle avait la fièvre.

« Ne voyez-vous pas, seigneur Ichimonji ? Il est déjà mort ! Vous vous êtes déjà vengé ! Je ferai ce que vous voulez, annonce-t-elle en lui embrassant les pieds, avant de joindre ses mains au niveau du front et de le saluer comme s'il était un saint homme. Je ferai tout ce que vous voulez. Tout. Mais laissez-le mourir en paix. »

Daigoro range son sabre pour observer la femme à ses pieds. Il aimerait déchirer ses vêtements, faire apparaître les courbes de ses seins et la flamme noire de sa féminité, la retourner et bouter en elle quelques coups de reins vicieux. Il aimerait la violer, la rouer de coups, lui briser le nez et les doigts... qu'elle saigne. Il aimerait qu'elle souffre, comme lui a souffert. Comme Reiko a souffert quand cette flèche de feu...

Il pense à ses enfants égorgés, à sa femme enceinte, assassinée.

Le souffle court, le cœur à l'arraché, il se désintéresse de la geisha Shizu-Itano et lève légèrement la tête pour plonger ses yeux dans ceux de l'Empereur-Dragon – fers chauffés à blanc plantés dans la neige qui grésille et fume, crocs enfoncés dans une chair déjà gorgée de venin. Au moment où Daigoro retrouve son calme, ses yeux glissent comme deux galets ricochant sur une étendue d'eau gelée pour se perdre dans le lointain, au-delà du passé et du futur, dans l'instant

présent, émergeant du réel comme une lame trop aiguisée.

Et alors, ce n'est pas un geste qui vient à lui, mais les mots :

« Longtemps, j'ai été Ichimonji Daigoro, *l'homme qui veut tuer l'Empereur* ; cette certitude m'a empêché de sombrer définitivement dans la folie, elle m'a mené jusqu'ici. J'ai contemplé votre déchéance et maintenant je comprends enfin le véritable sens de mon périple... Je pourrais vous trancher la tête ou vous arracher le cœur à mains nues. Mais je n'ai plus besoin de commettre de tels actes. Je n'en ai plus envie. Ma quête a pris fin et avec elle la colère. Toute histoire a sa morale et voici celle de l'histoire qui nous lie : la vie est plus importante que la vengeance, la responsabilité d'un seigneur envers ses sujets est plus importante que son honneur ou son orgueil. »

Daigoro fait demi-tour.

Alors qu'il approche des portes par lesquelles il quittera la chambre impériale à jamais, une voix l'interpelle. Pas une voix... un grondement océanique sur lequel flottent des copeaux d'agonie :

« Le vieil homme, le Voyageur, celui qui, tout autant que ton père, a lié ton destin à celui de Shirôzaemon Reiko... il m'a dit que tu es un demi-dieu maintenant. A-t-il dit vrai ?

— Quelle importance ? Bientôt, mon histoire sera connue de tous. On en fera des chansons, des pièces de théâtre, des estampes, des rouleaux qui se transmettront de génération en génération. Et toutes ces choses n'offriront au futur qu'un seul écho : souvenez-vous, souvenez-vous d'Ichimonji Daigoro, l'homme qui aima Shirôzaemon Reiko et qui, à cause de son amour pour elle, vit tous les siens mourir, sa forteresse brûler et son fief être jeté dans le puits du néant. Souvenez-vous de cet homme qui, pour se venger de l'Empereur, traversa le détroit de Bungo avec pour compagnon un démon, mangea la chair d'un dieu avant de descendre aux Enfers et de libérer des hordes de damnés qui ravagèrent l'Empire et provoquèrent la fin d'un règne. C'est l'amour qui fait de nous des dieux, pas la haine. Et moins encore la vengeance. Je voulais me détruire en me vengeant ; je me suis construit en arpentant la voie de cette vengeance. Maintenant, je sais qui je suis.

— Et qui es-tu donc, demi-dieu ?

— Je suis l'homme qui *voulait* tuer l'Empereur. Rien de plus. »

Sans même jeter un coup d'œil en arrière, Daigoro se met en marche, conscient que sa vie n'a jamais été aussi pleine et que, bientôt, elle n'aura jamais été aussi vide.

Assis sur la plage, avec dans son dos les ruines des faubourgs d'Edo et devant lui les grisailles de l'Océan Oriental à peine masquées par la fumée de son feu de bois flotté, Daigoro se demande ce qu'il peut faire maintenant que sa vie est vide, maintenant qu'il a refusé de tuer l'Empereur-Dragon et perdu toutes les personnes qu'il a aimées au fil de son existence. Une vie si courte – vingt-sept ans à peine – et pourtant pleine et lourde comme un œuf.

Que de morts laissés derrière lui.

Sa femme, Yuna, et l'enfant sans nom qu'elle portait.

Sa fille, Sadako.

Son fils, Riuji.

Sa concubine, Reiko.

Son premier samouraï, Azeko.

D'un geste sec, il défouraille le katana qu'il a dérobé au shôgun Nakamura Ito après lui avoir tranché la gorge. La lame légèrement bleutée, vieille de plus d'un siècle, est encochée sur toute sa longueur ou presque, là où elle a frappé d'autres lames, des pièces d'armures ou tout simplement des os. Après l'avoir fait tinter non loin de son oreille experte, Daigoro extrait sa pierre à aiguiser de sa besace et se lance dans une tâche qui va lui prendre une bonne heure. De quoi attendre que le soleil se couche, que cent mille étoiles percent les sommets de la nuit.

Il est des gestes qui apaisent l'âme. Ils varient d'un individu à l'autre. Pour Daigoro, qui fait glisser la pierre volcanique sur le tranchant de son arme selon un angle constant, une inclinaison réclamant toute son attention, seul ce geste est capable de l'apaiser.

Mais guère longtemps, car un bruit de pierres roulées hérisse les poils de sa nuque et l'oblige à se dresser d'un bond, son arme sifflant dans l'air humide et salé.

« Qui va là ?

— Devine, Écureuil ! »

Daigoro reconnaît la voix fruste et sourit.

Vêtu d'un kimono d'un luxe ostentatoire, le Français approche avec une fille à chaque bras – des adolescentes souriantes, quatorze ou quinze ans tout au plus. Elles portent des vêtements masculins, pantalons et chemises de travail souillés, sans doute dérobés à des

morts.

« Ce sont des catins ! s'exclame Daigoro.

— Je sais ça. Comme elles manquent de mamelles, je leur ai soulevé les troussees pour m'assurer d'y trouver fruit à mon goût. C'est des drôlesses à fin duvet et noisettes en guise de poitrine, du premier choix. Deux petites pêches bien juteuses que la vérole n'a pas gâtées. »

Le Français et les adolescentes jusqu'alors accrochées à ses bras s'assoient devant le feu. Tout ce petit monde déballe de la nourriture, des gobelets de bois pour le saké. Daigoro remet du bois dans le cercle de pierres. Les jeunes filles gloussent sans arrêt en échangeant des regards entendus et, quand elles ne gloussent pas, elles caressent les bijoux qui ceignent leurs poignets. L'une d'elles – impossible de dire s'il s'agit de la plus jeune ou de la plus âgée – met la bière de riz à réchauffer, posant le cruchon contre une des pierres ceignant le bois en faisceau et les flammes qui en montent.

« Tous les Français sont-ils comme toi ! ? » s'exclame Daigoro, surpris par la joie profonde qu'il éprouve en retrouvant son ami, fût-il accompagné de catins à peine jaillies de l'enfance. « Comment m'as-tu retrouvé ?

— J'ai regardé sur une carte à quoi ressemblaient tes anciens domaines et j'ai cherché un endroit du même genre non loin d'Edo. Une fois mon choix fait, je n'ai eu qu'à crocher ces deux drôlesses avec des bijoux et suivre les cadavres de damnés coupés par le travers que tu as semés derrière tes talons... »

Bertrand fait doucement glisser son épée hors du fourreau et la confie à Daigoro pour que celui-ci puisse juger de la qualité de la lame, de la beauté de la garde et de son pommeau en forme de fruit à pétales.

« Nous y sommes arrivés ! Tu t'es vengé de l'Empereur. J'ai récupéré mon épée.

— Oui, nous y sommes arrivés... Et maintenant ?

— On rend hommage à François Rabelais : on boit, on trousse les filles et après... on verra. Et je te fais une faveur : si tu me promets d'échanger avant l'aube, je te laisse choisir la tienne. Je les ai déjà un tantinet fourragées l'une comme l'autre et y'a pas mieux : elles sont comme si elles venaient de naître, étroites du conin à y laisser la peau du petit doigt. »

Peu pressé de répondre à une telle offre, Daigoro se contente de sourire. Il se lève et, sous un ciel crépusculaire qui se remplit peu à peu de nuages couleur argent et charbon, il s'éloigne pour se débarrasser de la boule d'urine qui alourdissait son bas-ventre depuis quelque temps déjà.

Occupé à se laver les mains dans une flaque d'eau de pluie, il aperçoit un vieil homme cheminer vers le feu de bois devant lequel se

restaurent ses compagnons. On dirait un moine et il s'aide d'un grand bâton.

Jizô.

Le Voyageur s'assoit à côté du feu après avoir salué l'assemblée. Daigoro les rejoint et offre au vieil homme à boire et à manger.

« Une jolie petite réunion que voilà, plaisante Jizô. Deux aventuriers qui croient à tort être arrivés au bout de leur aventure et qui seraient bien malheureux d'y être parvenus ; deux filles qui ne se sont jamais vendues avant de les rencontrer mais qui, d'avoir tout perdu à cause des damnés, ont trouvé là un beau moyen de se remplir la panse et de s'orner de bijoux. Une jolie petite réunion, vraiment.

— Comment ça, l'aventure n'est pas terminée ? » demande Bertrand.

Jizô lève la main droite et regarde le Français à travers le joyau bleu qui mange presque toute sa paume.

« Tu ne comprends pas ? C'est une matrice ça aussi... À la différence de celles des Enfers, elle ne crée que des visions éphémères... »

Sans cesser de caresser de la main gauche la poitrine de la fille assise sur ses genoux, Bertrand fait signe que *non, il ne comprend pas*.

« Moi je comprends, annonce Daigoro. La saison sèche approche. Elle sera là dans deux lunes, tout au plus. Et dans les failles du Mont Fuji une armée de damnés incendiés attend la fin des pluies pour embraser le Monde, détruire ce qu'il reste des quatre Poissons-Chats. Ils ont des ordres qui émanent de la trinité que nous appelions Onireiko et que nous avons jetée dans la rivière. Nous avons ouvert les portes des Enfers et il nous faut maintenant les refermer. »

Jizô acquiesce.

« L'aventure continue ! » s'exclame le Français.

Riant aux éclats, une catin à chaque bras, il disparaît dans le grand vide de la nuit qui vient de naître, laissant derrière lui Jizô et le demi-dieu Ichimonji Daigoro, et comme pour annoncer que la nuit promet de se poursuivre longtemps, sur et sous les filles qui l'accompagnent, il hurle à plusieurs reprises : « L'aventure continue ! »

Assis devant le feu qu'il tisonne à l'aide un bout de bois, Daigoro sourit, content que son périple ne soit pas encore terminé. Il est soulagé de ne pas être confronté dès à présent au vide qui, tôt ou tard, va envahir sa vie. Et bientôt, il se rend compte, à peine étonné, que Jizô ne se trouve plus à ses côtés. Peu importe ; il sent qu'il reverra bientôt le vieil homme.

Alors qu'il porte un peu de riz vinaigré à ses lèvres, une longue flamme jaillit du feu de camp et lui lèche la manche droite du kimono, sans violence, presque une caresse. Il pince le tissu pour l'empêcher de s'embraser et change de position pour s'éloigner légèrement des

flammes et des crépitements qu'elles produisent.

L'aventure continue ?

Oui...

Et avec elle le danger !

Alors qu'ils se reposent depuis deux jours dans un des villages barricadés des contreforts du Mont Fuji, Bertrand et Daigoro apprennent la mort de l'Empereur-Dragon et l'arrivée sur le trône de l'Impératrice Fumiji Shoko, ancienne épouse du shôgun Nakamura Ito. Celle-ci a d'ores et déjà annoncé par avis officiel que, contrairement à la tradition, elle n'a pas l'intention de consommer l'encre de Shô pour accroître sa longévité et se transformer lentement en un gigantesque reptile.

« Que se passe-t-il ? » demande Bertrand alors que dans tout le village les gens pleurent, font exploser des pétards ou crient de joie. « Ces gens parlent trop vite et trop mal pour que je les comprenne. »

Daigoro explique au Français que l'épouse du shôgun s'est autoproclamée impératrice et a inauguré une nouvelle ère.

« Le temps des dragons est révolu, ajoute-t-il... Il va y avoir une fête ce soir... Une grande fête. Nous devrions partir avant qu'elle ne commence.

— Et dormir dehors dans ce pays envahi par les damnés, alors qu'ici nous nous trouvons dans une véritable forteresse ? »

Daigoro grimace. Son compagnon de route a posé une question des plus pertinentes, une question qui soulève indirectement le problème du feu... Depuis qu'il a été agressé par une flamme, sur la plage, l'ancien seigneur du clan Ichimonji préfère éviter de camper. Car dormir à la belle étoile sans feu de camp est dangereux dans un monde grouillant de tigres mangeurs d'hommes, d'ours affamés et de *tengus* avides de sang. Sans oublier les damnés que l'on peut rencontrer n'importe où, n'importe quand.

« Alors nous partirons demain, à l'aube. Et nous ne boirons pas d'alcool ce soir, ou alors très peu. »

Le Français acquiesce.

C'est à la tombée de la nuit que la fête bat son plein. Vêtus de blanc, villageois et villageoises accompagnent un grand dragon de tissus chatoyants tendus sur des cadres de bambou. La bête est manipulée par plusieurs chasseurs sous l'emprise de la drogue tibétaine. S'agitant comme un poulet tout juste décapité, le dragon

fabriqué en toute hâte fait le tour du village au rythme des pétards et des tambours martyrisés par la foule en liesse. À l'entrée de son monastère, le maître abbé frappe le grand gong de bronze qui annonce d'habitude le repas matu-tinal des bonzes ; le rythme de ses coups est lancinant. Dans les ruelles, les enfants préparent quelque mauvais coup ou jouent avec des pétards, les lançant parfois sur les chiens et les poules pour les effrayer.

Un immense foyer a été allumé au centre du village, juste devant l'auberge où dorment Daigoro et Bertrand. Au terme de sa parade, le dragon sera jeté dans les flammes et la fête se dispersera. Les hommes se rassembleront par petits groupes pour boire l'alcool de riz, parler des récoltes, des lendemains. Les femmes coucheront les enfants avant de se rassembler sous la halle où, formant un grand cercle, elles trieront le riz en échangeant des commérages jusqu'à ce que la lune soit à son zénith.

À cause du grand feu, Daigoro et Bertrand observent les festivités depuis le balcon du premier étage de l'auberge, hors de portée de la plus aventureuse des flammes.

« Comment va-t-on refermer les portes de l'Onitorii ? demande le Français.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Jizô ne nous a donné aucun conseil à ce sujet, aucun indice. Si nous nous adressons à Chojin et Nagumo, peut-être nous répondront-ils.

— Ce ne sont que des statues...

— Des statues de démon qui ouvrent et ferment les portes des Enfers, tu les as vues comme moi ! »

Bertrand acquiesce :

« Parfois, je préfère oublier une bonne partie des choses que j'ai vues depuis que je te connais... On pourrait tout faire sauter avec de la poudre noire. La nouvelle magie détruirait l'ancienne.

— Te rends-tu compte des quantités de poudre que cela implique et qu'il faudrait monter là-haut ? Tu l'as bien vu, il n'y a plus aucune bête de trait à des lieues à la ronde, elles ont toutes été mangées ou réquisitionnées par le shôgun quand il était encore de ce monde.

— Hum. »

Daigoro grimace :

« En plus, je ne me vois pas faire voler en éclats deux divinités du Premier Monde. Supposons qu'elles survivent à l'explosion, je doute qu'elles nous laissent en vie après ça. Et puis, il y a le problème du feu... Essayons de trouver une solution qui nous garde de manipuler une quelconque forme de feu. »

Bertrand acquiesce et fait mine de se lever.

« Où vas-tu ?

— Tu sais très bien où je vais ! Je serai peut-être mort demain, alors je tiens bien à profiter de cette nuit qui sera peut-être ma dernière nuit sur Terre. »

Daigoro sourit. Il y a une catin dans le village, il a vu sa minuscule maison dont la porte est encadrée par deux grandes lanternes rouges. Si les lanternes sont allumées c'est que la femme est libre et disposée à exercer sa profession.

Au centre du village, les tambours se sont tus et le dragon brûle. Les flammes de son agonie semblent vouloir caresser les étoiles. Elles montent haut dans le ciel et vont parfois même jusqu'à se détacher du foyer principal pour continuer leur éphémère ascension. Daigoro a l'impression qu'Onireiko est là, dans ce bûcher, incapable d'agir mais capable de l'observer.

Le démon du feu attend le moment de sa vengeance et ce moment viendra forcément.

Assiégé par la faim, le seigneur Ichimonji descend aux cuisines de l'auberge. Là, une femme en tablier se restaure d'un mélange de papaye verte et de piment rouge. Elle a préparé une soupe de poulet aromatisée aux herbes tibétaines qu'elle lui propose de partager.

Daigoro acquiesce.

« Au village, beaucoup de gens parlent de toi et de ton étrange compagnon.

— Que disent-ils ?

— Beaucoup de choses. Rien qui semble possible. Ils disent que tu n'es pas un rônin, mais un seigneur qui a perdu famille et domaines. Ils disent que ton étrange compagnon est un grand guerrier venu d'Europe. Ils disent que vous avez ouvert les portes des Enfers pour permettre au shôgun de prendre le pouvoir, puis que la femme du shôgun vous a engagés pour tuer son mari et empoisonner l'Empereur. »

Daigoro sourit. Comme il n'a pas envie de raconter son histoire — qui pourrait la croire ? —, il mange sa soupe avec appétit.

Une fois qu'elle a fini son plat, la femme regarde Daigoro droit dans les yeux ; si une paysanne avait osé agir de la sorte du temps où il était seigneur, il lui aurait probablement tranché la tête. Mais il n'est plus seigneur depuis longtemps et cette femme ne mérite pas de mourir, du moins pas pour un regard insistant...

Une fois sa soupe terminée, Daigoro la détaille et essaye, sans y parvenir, de lui donner un âge. Vingt-cinq ans, peut-être plus. Sa peau est étrangement sombre, et sa silhouette très élancée pour une fille de la montagne.

« La soupe était bonne ? demande la femme.

— Oui.

— Il n'y a pas que la soupe que je fais bien.

— Montre-moi. »

Après avoir souri, un sourire qui ne laisse aucune place à l'équivoque, la femme se lève et l'invite à la suivre dans l'arrière-cour jusqu'à sa maisonnette à deux étages. Dans la pièce grande ouverte que dessinent les quatre pilotes qui soutiennent la petite maison, deux enfants dorment sur une natte, ils ont trois ou quatre ans. Un couple de chiens galeux dort à leurs côtés. Dans une cage accrochée en hauteur, un couple d'oiseaux porte-chance s'envole, s'agite quelques instants et se repose sur son perchoir. Daigoro suit la femme en silence jusqu'à la partie close de la maison dans laquelle ils pénètrent en montant par une petite échelle presque verticale.

« Ce sont tes enfants ?

— Oui.

— Et leur père ?

— Mort. Les damnés l'ont pendu. »

J'ai tué cet homme, ne peut s'empêcher de penser Daigoro, et maintenant je vais prendre sa femme.

Elle allume une bougie. Daigoro la souffle aussitôt.

« Quel est ton nom ? » demande-t-il à la femme – une question qui lui permet de ne pas expliquer pourquoi il a soufflé la bougie.

« A.

— A ? Ce n'est pas un nom d'ici.

— C'est un nom du royaume d'Ayutthaya, sur le Continent-Éléphant... Je suis arrivée dans cette région du Poisson-Chat Honshu comme esclave à l'âge de trois ans. Mon mari m'a achetée quand j'en avais douze. Avant cela, j'avais travaillé chez un pêcheur. »

Dans l'obscurité baignée par l'éloignement de la Lune, A se déshabille complètement et se met à quatre pattes sur son tatami, juste devant Daigoro. Elle écarte légèrement les jambes et creuse son dos pour mieux accueillir l'homme. L'ancien seigneur lâche un petit rire et tend la main vers la femme en lui murmurant « Viens ». Il l'attire contre elle et lui caresse les cheveux, bien que cela soit interdit par les préceptes du Bouddha. Elle finit par se détendre et se blottir contre lui, lissant de ses doigts les rares poils qu'il a sur la poitrine.

« Tu ne veux pas ? demande-t-elle. Gratuit. Tu es un seigneur, moi une cuisinière. Tu donnes ce que tu veux et rien ne t'oblige à donner. Viens. »

Elle fait mine de changer de position, sans doute pour se remettre à quatre pattes.

« Pas comme ça, annonce Daigoro en la retenant contre lui.

— Mon mari voulait toujours comme ça.

— Je ne suis pas ton mari. »

Elle acquiesce. Avec ménagement, il l'attire sur lui, l'aide à placer ses pieds, à s'accroupir. Il rit, confronté à la relative gaucherie de A, et ne s'autorise à jouir qu'une fois qu'elle a longtemps haleté puis enfin crié. Un cri de plaisir où s'est mêlée une certaine surprise.

« Toi, grand amant.

— J'ai eu un très bon professeur »

Reiko.

Maintenant, surtout maintenant, dans cette maison, je sais que je ne t'oublierai jamais.

Tu es mon amour éternel.

« Où étais-tu, cette nuit ? » demande Bertrand en trouvant Daigoro attablé devant la soupe du matin.

Dehors, le soleil n'est pas encore tout à fait levé. Sa coiffe de lumière rosit quelques nuages insuffisamment denses pour promettre une vraie pluie.

« Et toi ? »

— Ici, à l'auberge. Les lanternes rouges étaient éteintes. J'ai attendu que la catin sorte les allumer, mais elle n'est pas sortie. Alors, quand les femmes qui jacassaient sous la halle sont allées se coucher, je les ai imitées. Il n'y a que dans ce pays que les filles de joie ne travaillent pas la nuit.

— Tu n'as peut-être pas attendu assez longtemps. Les Français sont connus pour leur manque de patience. »

Daigoro sourit et fait signe à A de servir une bonne soupe à son ami.

« Tu n'as pas répondu à ma question », fait remarquer Bertrand au moment où A lui pose un grand bol fumant sous le nez.

Daigoro sourit à nouveau, un sourire plus appuyé cette fois-ci, presque extatique.

« Crénom de bordel à putes portugaises en chaleur ! » jure Bertrand dans la langue impériale, ce qui fait pouffer A qui n'a probablement jamais entendu quelque chose de la sorte.

Contrarié, sans doute vexé, le Français se jette sur la soupe et avale une bouchée de nouilles brûlantes en faisant de grands bruits de suction.

« Et qui est l'heureuse élue ? »

— Tu n'es pas si malin que ça pour un grand guerrier, lui annonce Daigoro avant d'éclater de rire.

— Je t'ai jamais vu aussi heureux. Je l'ai toujours dit : quand y'a du conin serré dans le lit, y'a du bonheur dans l'air. Les femmes, c'est vraiment le sel de la vie.

— Parfois, une femme suffit.

— Décidément tu es en train d'oublier que je suis français. Ai-je tant progressé en langue impériale ?

— Aucun progrès ! Tu parles comme un cochon qui a mangé trop de boue.

— Et toi tu ressembles à un écureuil qui a ventrouillé toute la nuit ! M'étonnerait pas que tu aies mal aux noisettes. »

Une fois leur soupe avalée et leurs affaires prêtes, les deux hommes payent l'aubergiste et se mettent en route. Daigoro a laissé un cadeau à A : une pièce d'or enroulée dans un rouleau sur lequel il a écrit : « Je viendrais récupérer la pièce avant l'hiver, dans le cas contraire, garde-la pour toi et tes enfants et demande au maître abbé de prier pour Ichimonji Daigoro, fils d'Ichimonji Riuji et de la noble dame Sadako. »

Comme convenu la veille, après avoir fait l'amour pour la seconde fois, A lui a préparé un baluchon de boyaux de porc.

« Pourquoi tant de boyaux ? a-t-elle demandé en lui donnant le baluchon une heure avant le lever du jour.

— Moyens de défense artisanaux ! »

Bertrand et Daigoro arrivent au sommet du volcan avant la tombée de la nuit. Sur le chemin, ils n'ont croisé que quelques damnés – noyés et pendus qu'ils se sont empressés de décapiter ou de trancher par le travers avec un malin plaisir.

Au fond du cratère, le niveau du lac est monté sensiblement ; il ne reste presque plus de plage. Ce qui explique pourquoi, après deux jours sans pluie, aucun des damnés du feu ne s'est manifesté d'une façon ou d'une autre.

« Passons la nuit ici, propose Bertrand, nous descendrons demain.

— Qui prend le premier tour de garde ?

— Disons celui qui a dormi avec quelqu'un la nuit dernière.

— Tu es en colère ? » demande Daigoro.

Le Français hausse les épaules :

« Non, je trouve juste injuste, voire totalement injuste, que tu aies trempé ta nouille d'écureuil la nuit dernière et pas moi.

— Moi, je trouve amusant que tu aies toujours à payer pour *trempé ta nouille* comme tu dis et moi, jamais. Mais peut-être est-ce tout simplement une forme de justice.

— D'accord, j'avoue, je suis jaloux de ta bonne fortune. Puisque c'est comme ça, je prends le premier tour de garde. Et c'est ce qu'il y a de plus logique ; j'ai dormi la nuit dernière... toute la nuit. »

Daigoro glousse.

« Tu as fait un bien long voyage pour venir sur ces terres. Ton pays te manque ?

— Parfois. Quand j'étais enfant, j'avais l'habitude de chevaucher sur les plages du Pas-de-Calais ; il m'arrive d'y penser, d'en rêver et je me demande si les plages ont changé. Mais peu importe, j'aime

Honshu, je m'y sens chez moi et les filles sont si belles par ici. Incroyablement belles.

— Tu parles toujours des femmes, n'y a-t-il rien d'autre que tu attendes de la vie ? »

Bertrand fait mine de réfléchir.

« Non, l'aventure, les femmes d'une nuit ou de deux, rien que des choses éphémères. C'est tout ce que je mérite. Des choses qui vont et viennent...

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas envie d'en parler.

— Alors, c'est qu'il faut que tu en parles...

— Les femmes, la bonne nourriture, l'alcool et le danger me font oublier ce qu'était ma vie avant que je ne m'engage dans la Compagnie Néerlandaise des Indes-Orientales. Je ne tiens pas à me souvenir de ce pan de mon existence, je voudrais que ma vie se résume à mon enfance et à mon existence paisible dans les bordels de Nagasaki. Je veux continuer à croire que ce qu'il y a entre ces deux vies radicalement opposées appartient à un autre homme et que cet étranger qui me ressemble – arrogant, jeune et méchant comme un coup de fouet – est mort depuis longtemps. Excuse-moi, mais je vais dormir maintenant.

— Pas question, c'est à toi de prendre le premier tour de garde. »

Bertrand ronchonne pour la forme et Daigoro commente l'attitude de son compagnon d'un sourire. Il est conscient que les femmes, la bonne nourriture, l'alcool et le danger ne l'autoriseront pas à oublier Reiko, d'autant plus qu'il ne veut pas oublier, ou alors juste leurs dernières heures passées ensemble dans les affres de la soif, dans le désespoir de l'inévitable défaite. Il sait qu'il aura, tôt ou tard, besoin d'aimer à nouveau, de se perdre pour la seconde fois de sa vie dans les délices de la passion réciproque. Mais il a tout le temps pour ça, il n'a que vingt-sept ans.

Au lever du jour, les deux hommes utilisent une des cages pour se poser sur un des hauts-fonds du lac – une bande de vase recouverte d'une coulée d'eau trouble qui était encore une plage la dernière fois qu'ils sont venus. Tout autour de la cage, l'eau dégage une légère odeur de soufre et grouille de noyés qui, visiblement, n'ont pas ressenti la nécessité d'aller plus loin.

Prudemment, les deux demi-dieux approchent des grands démons qui encadrent les portes noires. Daigoro réprime un frisson de peur, puis, levant les bras au ciel, il appelle :

« Chojin ! Nagumo ! »

Il recommence à plusieurs reprises.

Aucun des démons n'a bougé.

« Le démon du feu a ouvert ces portes, murmure Bertrand.

— Et alors ?

— Peut-être que seul Onireiko peut les fermer.

— Le démon est mort, Bertrand. Nous l'avons détruit. Et même si ce n'était pas le cas, jamais il ne nous aiderait. Son armée attend que les eaux du lac baissent afin d'envahir le pays. »

Bertrand défouraille son sabre, décapite un damné qui s'était approché de trop près. Après avoir remisé son arme au fourreau, il s'approche des deux grandes portes noires.

Daigoro l'imite et observe le plan qui est dessiné sur chacun des battants, entre les os des squelettes agrégés. L'écriture est complexe, très ancienne, probablement antérieure à la naissance du Bouddha. Daigoro ne comprend pas la moitié des kana. Même en réfléchissant à la façon dont l'écriture qu'il observe a dû évoluer au cours des siècles, il n'arrive pas vraiment à déchiffrer ce qui est écrit. Il reconnaît ça et là quelques expressions, quelques mots, des choses dont lui a parlé Azeko, comme l'Ombre Vorace, l'enfer des terrifiés. Il caresse plusieurs kana, mais ses gestes ne provoquent aucune réaction. La pierre noire, tiède, devrait être usée par les siècles, mais ce n'est pas le cas ; on dirait que ces portes ont été taillées à peine quelques années auparavant.

Daigoro prend de l'eau dans ses mains en coupe et la jette sur ce qu'il pense être le kana de l'eau. Son geste est sans effet.

« Une idée ?

— À part la poudre noire ? demande Bertrand.

— Oui, à part la poudre noire...

— On pourrait demander aux villageois de nous aider à faire monter le niveau des eaux du lac pour bloquer l'armée d'Onireiko. Il suffirait de provoquer un énorme éboulement, faire tomber quelques rochers dans l'eau.

— Combien de temps ça prendrait ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, des jours, des semaines...

— Trop long et les villageois ne nous aideront pas, Bertrand. Même si nous les payons avec les bijoux que t'a donnés l'épouse du shôgun. Ils seraient terrifiés à l'idée de venir jusqu'ici et certains préféreraient mourir plutôt que de prendre le risque de se mettre les dieux à dos. Seule l'Impératrice pourrait obliger des esclaves ou des soldats à travailler ici. »

Daigoro grimace.

« Je me vois mal retourner à Edo pour demander l'aide de l'Impératrice. Sans parler du temps que cela prendrait. Et puis, faire monter les eaux du lac n'est qu'une solution temporaire ; imagine que ce lac s'évapore pendant la saison sèche, nous n'aurions fait que

reculer l'échéance. Nous devons fermer ses portes, ni les bloquer ni les détruire... »

Le Français en convient, d'autant plus facilement que l'Impératrice lui a ordonné de quitter les terres de l'Empire avant le Nouvel An.

« Abbalon a discuté avec Onireiko avant que nous ne le tuions...

— Une discussion plutôt hostile... Et alors ? demande Bertrand.

— Nous avons tué trois gardiens, le Gardien du Lac et Abbalon. Onireiko s'est chargé seul du Dragon de Bois. Il reste d'autres gardiens, peut-être l'un d'entre eux acceptera-t-il de nous parler puisque nous sommes devenus des demi-dieux... »

Le bretteur grimace.

« Tu veux descendre dans ce labyrinthe pour trouver de l'aide auprès d'un autre gardien, alors que nous en avons tué deux ? C'est vraiment l'idée la plus folle que tu aies eue depuis que je te connais, Ichimonji Daigoro ! Pourquoi un gardien nous aiderait-il ?

— Pour accroître son pouvoir, de peur que nous le détruisions, quelque chose comme ça... Je ne suis pas sûr, mais ce dont je suis sûr, c'est que sans nous, jamais Onireiko n'aurait réussi à passer et le Gardien du Lac et Abbalon. Toutes ces créatures sont avides de pouvoir, mais elles ont toutes une immense fissure dans leur carapace. Le temps presse, Bertrand. Nous ne pouvons pas utiliser le feu pour fermer ces portes, nous ne pouvons pas retourner à Edo pour demander de l'aide à une impératrice qui probablement ne voudra pas nous en donner et s'empressera de se débarrasser de nous. Nous ne pouvons pas obliger les villageois à se lancer dans un travail de terrassement aussi incertain que celui que tu projetais. Chojin et Nagumo ne nous obéissent pas. Que nous reste-t-il comme autre solution ? »

Bertrand plante son épée dans le sable humide et s'accroupit.

« Il va nous falloir traverser l'armée de damnés levée par Onireiko... Tu y as pensé ?

— Une bonne partie de la nuit. Et j'ai fait préparer par A...

— A ?

— La femme...

— Ha !

— Elle nous a préparé une grande quantité de boyaux de porc. »

Bertrand éclate de rire.

« Des boyaux de porc ? Tu veux faire de la saucisse ?

— Oui... des saucisses de défense contre les damnés du feu... »

Bertrand est sur le point de s'étrangler dans ses rires, quand, soudain plus sérieux, il se tourne vers son ami pour le regarder dans les yeux :

« On va faire des bombes à eau ?

— Oui ! Vous êtes tous aussi longs à comprendre en France ? Ou es-tu un cas à part ?

— D'abord il te faut toujours tenir compte du fait que ta langue n'est pas ma langue natale, ce qui me freine quelque peu l'esprit, sinon je suis plutôt un rapide. Si tu voyais les gens originaires de l'île de Corse... »

Portant chacun une besace remplie de bombes à eau en forme de boudins déformés par leur propre poids, Daigoro et Bertrand progressent dans les salles et couloirs déserts de l'enfer des noyés. Une fois arrivés au niveau du grand escalier menant à l'antichambre que gardait Abbalon, les deux hommes se glissent sous une cascade, le temps d'être trempés de la tête aux pieds.

« On y va ? »

Daigoro acquiesce.

De front, ils descendent les marches lentement, une à une. Au moment où ils aperçoivent les premiers damnés du feu, ceux-ci s'écartent devant eux en grognant – dents noires et jaunes, lèvres crevassées par la déshydratation et la calcination, langue ressemblant à un morceau de cuir racorni.

« Ça marche !

— Dépêchons-nous ; il fait si chaud ici que nous n'allons pas tarder à être secs. »

Les demi-dieux traversent la salle où était enchaîné Abbalon sans s'éloigner l'un de l'autre. Tout autour d'eux, des milliers de damnés les observent. La plupart tournent autour du grand rocher noir sis au centre de la pièce. Ils tournent tous dans le même sens, geignant ou grognant. Parmi cette foule inquiétante, il en est qui tendent leurs mains vers Daigoro et Bertrand, et d'autres qui copulent en groupe dans les flaques enflammées de l'antichambre.

La peau brûlée de tous ces corps masculins et féminins fume doucement ; elle est noire et rouge, charbon et braises.

Un des damnés cesse sa ronde pour avancer vers Bertrand. Celui-ci lui jette en plein torse une bombe à eau de bonne taille. Frappé dans une grande éclaboussure qui l'enveloppe aussitôt, le corps brûlé explose comme un pétard, répandant des paquets de chair calcinée et des bruyères d'os brisés sur un rayon de cinq pas. Effrayé par le sort funeste de leur semblable, nombre de damnés s'éloignent des demi-dieux pour reprendre leur ronde ou leurs activités copulatoires ; une façon d'oublier, d'oblitérer la présence d'intrus.

« Ils ont peur de mourir ! s'exclame Bertrand.

— Ou peur de ne pas participer à la mission qu'Onireiko leur a confiée. Nous ne le saurons jamais, sauf à devenir comme eux.

— L'ignorance a parfois son charme.

— Bien dit ! »

Daigoro et Bertrand quittent l'antichambre bondée et se dirige au pas de course en direction du niveau des pendus. Chaque pièce de l'enfer des incendiés grouille de damnés qui attendent leur heure ; il y a là une formidable armée capable de ravager les quatre Poisson-Chats, et peut-être même le Continent-Éléphant.

« Jamais je n'aurais cru qu'ils fussent si nombreux », annonce Bertrand après avoir jeté une de ses bombes à eau sur un groupe un peu trop aventureux.

Daigoro acquiesce et poursuit son chemin, toujours sur ses gardes. À force de s'enfoncer dans les entrailles brûlantes de la terre, les deux compagnons arrivent au pied du grand escalier qui permet de quitter les domaines du feu. Au bas des marches, ils pénètrent dans une forêt dense et humide dont les arbres morts, sombres comme la nuit, font office de gibets. L'endroit est désert, chargé de pollens et d'eau en suspension. Le vent qui le traverse fait cliqueter les nombreuses chaînes métalliques qui descendent des branches sombres – cascades de maillons souvent terminées par des crocs d'équarrisseur ou des esses.

Sans difficulté, les deux amis suivent la déclivité de la forêt – toujours plus bas, plus profond dans les failles du Mont Fuji. Ils arrivent à l'escalier suivant. Daigoro pose alors sa besace de bombes à eau et se désarme.

« Qu'y a-t-il au-delà ? demande Bertrand.

— Un endroit où nos armes ne nous seront d'aucune utilité, bien au contraire.

— Comment le sais-tu ?

— Nous allons entrer dans les domaines de la Terreur et je ne vois pas bien ce que l'eau ou nos sabres pourraient faire contre les ombres... »

Daigoro se tait. Il préfère ne pas être plus précis et se refuse à prononcer le nom qui tourne dans ses pensées. Il craint d'attirer une certaine attention sur lui. Il sait que pour survivre plus avant il doit se débarrasser de toutes ses peurs et de toutes ses appréhensions. Maintenant. Il n'a pas d'autre choix s'il veut revoir un jour la lumière du jour, mais aussi fermer les grandes portes de l'Onitorii.

« Qui ? demande Bertrand. Qui nous attend au-delà de cet escalier ?

— La terreur et son maître. Nous n'allons plus tarder à pénétrer dans l'enfer des terrifiés.

— Et qui garde ce joli lieu de villégiature ?

— L'Ombre Vorace... du moins c'est le nom qui est écrit sur les portes de l'Onitorii, et c'est le nom que lui a donné mon ami et

premier samouraï Azeko. »

Bertrand se débarrasse de son épée et fait de son visage trop blanc une grimace où se mêlent la peur et la circonspection.

« Oublie ta peur ! lui ordonne Daigoro. Si tu as peur, nous sommes morts l'un comme l'autre !

— Comment oublier sa peur ?

— Pense à quelque chose d'agréable. Tu es obsédé par les femmes, pense aux femmes. À un bordel rempli de femmes offertes plus belles les unes que les autres. Retourne dans ton enfance, chevauchant la plage ou dans les bordels de Nagasaki. Moi je vais penser à Reiko, au plaisir qu'elle savait si bien donner. Je vais penser à son sexe, à ses seins, à sa bouche et... Allons-y ! »

Daigoro passe le premier.

L'escalier descend lentement. Ses marches sont longues, hautes d'un peu moins d'une coudée, dotées d'une ligne concave et douce comme celle d'une pirogue. Alignant ses degrés avec régularité, l'escalier tourne avec indolence et s'ouvre enfin sur une pièce à la géométrie étrange, aux perspectives impossibles. Cet espace bas de plafond, tordu comme si deux mains gigantesques le vrillait depuis la nuit des temps, est traversé par de nombreux piliers irréguliers, comme boursouflés de tumeurs, de chancres et de plaies infectées. Daigoro a l'impression d'être à l'intérieur d'une forme de vie jusque-là inconnue, étendue comme une ville de province. Cette impression est renforcée par tous les liquides que le plafond, les piliers et le sol suintent : des fluides de différentes couleurs, consistances et odeurs. Cela va de l'eau claire – qui semble pure –, jusqu'à la mélasse noirâtre qui rappelle trop les coliques pétaradantes qu'inflige l'abus de piments et d'alcool de riz.

Un immense cœur de lumière froide bat plus avant dans la cavité, jetant des ombres au pied de chaque pilier. Et des choses – rats, insectes, vermine ; comment savoir ? — grouillent dans les paquets d'ombre les plus denses, se déplacent au plafond, là où la lumière froide ne le caresse pas.

Daigoro et Bertrand tentent de s'approcher de cette source lumineuse, mais celle-ci semble reculer au même rythme qu'eux. Elle joue avec eux plutôt qu'elle ne fuit. Ils s'arrêtent.

« Il y a quelqu'un ? demande Daigoro. Quelqu'un ! ? »

Je n'ai pas peur, ma volonté est plus forte que ma peur, j'aime Reiko et Reiko sera à mes côtés à jamais.

Un souffle se fait entendre :

« Oui. »

La voix semble avoir surgi de toutes les ombres, les proches comme les lointaines. Elle a dispersé la vermine ; le grouillement n'est plus qu'un souvenir.

« Es-tu le gardien de ces lieux ? demande Daigoro.

— Oui... Je suis le fantôme des fantômes du Deuxième Monde, cette époque ignorée des Hommes où les Dieux ont proliféré comme de la vermine, devenant une épidémie qu'il a fallu circonscrire pour empêcher la Terre d'étouffer. Beaucoup de dieux sont morts durant cette guerre purificatrice et fratricide. Leurs voix résonnent dans chacune de mes expirations, leurs pleurs polluent mes déjections, leurs rêves de gloire amusent mes nuits si longues. Jadis j'ai brandi la lance de lumière, j'ai été l'exécuteur officiel des dieux, j'en ai tué des milliers, obéissant à celui que nous appelons Gû, le père de tous les dieux... Mais aujourd'hui je ne suis plus qu'une ombre. Une ombre pour certains, un cauchemar pour tous les autres ! Je suis né à l'époque du Premier Monde, le Soleil est mon père.

« Je vois beaucoup de peur à l'intérieur de l'un d'entre vous. Cette peur empoigne ses viscères... » Bertrand lâche une longue flatulence ronflante et s'excuse. « Cette peur lui mange l'esprit, lui écrase les poumons, l'étrangle.

— Non ! hurle le Français.

— Non ? Je vois beaucoup de courage en vous, des vagues de bravoure, des falaises de volonté qui m'empêchent de vous broyer et de sucer la moelle de vos os. Je vois de la force couler dans votre sang enrichi par le crime. Je vois ce sang gonfler votre sexe, parce que vous croyez qu'ainsi vous échapperez à la peur. Je vois des horreurs commises contre vous... et d'autres, dont vous êtes les auteurs... je vois des mensonges... aussi... surtout... un viol ancien, quasiment oublié par celui qui a pris la femme qu'il aimait de force et l'a laissée en pleurs, l'entrejambe dégorgeant de sang.

« Je vois des meurtres, oui, beaucoup de meurtres. Vous avez tué moins d'hommes et de damnés que je n'ai tué de dieux, mais cela fait quand même beaucoup de meurtres. Beaucoup de sang versé. Des flots, des fleuves de toute beauté. Beaucoup d'innocents, morts par votre faute. Quelques coupables... Si peu ! Je vois quatre dieux assassinés, dont le traître Abbalon. Quatre dieux vaincus, parfois avec fourberie, souvent avec talent. Amusé, je contemple l'Onitorii, grand ouvert, emprunté par des armées de damnés. Et Edo, qui n'est plus qu'un ramassis de ruines noirâtres.

— Nous voulons fermer les grandes portes noires. Peux-tu nous y aider ? »

Le cœur de lumière s'approche, les ombres forcissent et se remettent à grouiller. La gorge de Daigoro se contracte bruyamment. Ses sphincters manquent de peu de le trahir. Il se reprend, serre les fesses à en sectionner un clou. À côté de lui, Bertrand respire comme un cheval essoufflé ; la merde liquide coule le long de sa jambe gauche. Le Français contemple ses pieds souillés, les yeux mi-clos, le

visage congestionné par la défécation douloureuse et la honte.

« Vous aider ? Oui... Chojin et Nagumo n'obéissent qu'à ceux qui peuvent les détruire ou à ceux qui peuvent actionner le mécanisme de la porte. Je peux les détruire, et je peux actionner ce mécanisme quand il est dans l'ombre, je peux donc vous aider. Il y a un prix à payer. Avant.

— Quel prix ?

— Il y a un maître parmi vous et une victime. Cela m'intéresse au plus haut point. Je ne peux quitter ces lieux sous la forme qui est mienne depuis trente mille ans ; Gû m'a puni, comme il a puni les autres gardiens. Avant que vous ne le détruisiez, mon frère Prométhée s'est invité dans le corps d'une femme d'une rare puissance... Je veux faire comme lui. Je veux l'un de vos corps. Peu m'importe lequel, je préférerai le maître mais je me contenterai du corps de la victime ; en fait vous êtes aussi puissants l'un que l'autre. Différents, certes, mais tout aussi puissants. Certaines victimes sont plus puissantes que leurs bourreaux.

— Si nous te donnons un de nos corps, que deviendra l'esprit de celui qui aura fait ce don ?

— L'esprit ne peut vivre sans le corps. Une fois que j'aurais embrassé le corps dont vous m'aurez fait le don, l'esprit versera dans l'ombre, les ténèbres éternelles sans cesse gonflées par l'Oubli. Il n'y aura pas de renaissance possible, la roue cessera alors de tourner et Gû prendra ce qui est à lui. »

Daigoro réfléchit.

« Que feras-tu de ce corps ?

— J'irai en jouir parmi les vôtres, j'adore les belles mortelles ! Je pourrai de nouveau manger, boire, goûter à d'autres plaisirs que ceux de l'effroi. Vous ne savez pas ce que c'est d'être emprisonné pendant trente mille ans, mieux, vous ne le saurez jamais, vous ne savez pas ce que c'est de vivre sans être aimé pendant des millénaires. Je veux quelques décennies de liberté, un peu d'amour. Et quand le corps que vous allez me confier sera en trop mauvais état, je m'en reviendrai dans mes domaines de terreur, pour y régner à nouveau. Mon corps tombera alors en morceaux, mais peu importe, j'en aurai joui plus que de raison.

— Qu'est-ce qui nous garantit que tu refermeras les portes de l'Onitorii si l'un de nous te confie son corps ? Qu'est-ce qui nous garantit que tu reviendras ensuite dans tes domaines ? Qu'est-ce qui nous garantit que tu ne nous tueras pas tous les deux ? demande Daigoro.

— Ces questions n'ont plus lieu d'être. L'un de vous vient de me donner ce qu'il avait de plus précieux. »

Transformant son sursaut en un mouvement de rotation, Daigoro

se tourne vers Bertrand.

« Pourquoi ? Et ton fils ?

— Mon fils... comme cette chose vient de le dire, mon fils est le fruit d'un viol. J'ai tué un homme en duel... Enfin... Pour être plus précis, j'ai tué mon frère aîné en duel et j'ai ensuite violé sa femme... de la façon la plus brutale qui soit, pour la faire payer de l'avoir choisi, lui, l'héritier Merteuil de Courcelles, et non moi, le quatrième et dernier fils, l'homme qu'elle aimait vraiment. J'aurais aimé te montrer mon pays. On serait passé par les terres du Khan, on aurait visité les comptoirs de l'Empire de Qin. Puis on aurait fait route sous la contrée des Tsars, visitant tous les pays du Prophète où les filles ont le cul large, des lèvres comme des boudins, des seins de vaches à lait et la peau mate. Ensuite, après avoir bien fait trembler ces grosses dindes à jabot qui passent leur temps à bouffer des gâteaux au miel, on aurait traversé Notre Mer dans la meilleure cabine d'un trois-voiles vénitien, voguant sous la contrée des empoisonneurs florentins qui bottent le cul de leurs ennemis siciliens. Tu aurais vu le port de Marseille, et nous serions entrés dans le plus grand royaume de tous... par la blanche Camargue. Là, nous aurions ventrouillé un peu avec les filles qui accrochent le chaland au pied des Baux-de-Provence, où la pierre que les alchimistes appellent bauxite est rouge comme du sang sur un linge. Une sacrée aventure ! La grande aventure. Mais le destin en a décidé autrement. Les chevaliers de l'Ouest Infect sont comme les samourais. J'ai été mis devant ma faute accomplie et, comme je me considère comme un chevalier, je dois me donner la mort et recouvrer mon honneur au terme de ce sacrifice ; ce sont les lois de ton univers et il fallait tôt ou tard que je les accepte. Par contre, pour toi, la vie continue. Avec A, peut-être. Ou une autre, il y a tant de belles femmes dans ton pays.

— Non..., Bertrand.

— Mon choix est fait, seigneur Ichimonji Daigoro. J'ai été honoré de faire route avec vous. Tous les hommes meurent. Peu peuvent se vanter d'avoir vécu ! Grâce à vous, j'ai vécu dix vies ! Mon épée et les bijoux sont pour vous... et A. »

Soudain mou, Bertrand s'écroule sur le sol suintant.

Daigoro s'interdit de l'approcher.

Quand le Français se relève enfin, ses yeux ont changé. Ils ne sont plus bleus, mais noirs sur fond noir. Éclats de charbon tournant dans le giron d'une nuit sans étoile.

« Ton ami a fait le bon choix, Ichimonji Daigoro.

— C'était à moi de faire ce choix.

— Non. Tu avais déjà fait ton choix. En tuant le shôgun, en refusant de tuer l'Empereur, en laissant une pièce d'or à la cuisinière A. Tu as fait de nombreux choix ces derniers temps, certains me

semblent, avec le recul... judicieux, très judicieux. D'autres le sont moins... comme venir ici, demander de l'aide à ton pire ennemi.

— Tu ne me fais pas peur ! Et comment sais-tu tout ça ? Pour la pièce d'or, le shôgun...

— Je suis l'ombre ! Partout où il y a de l'ombre, je perçois les événements, j'entends les paroles et je ressens jusqu'aux pensées les plus secrètes. Je comprends tous les désirs, j'insuffle toutes les peurs – surtout celle de l'obscurité. Évidemment, il me faut faire des choix dans le brouhaha qui me baigne, ce chaos, dans cette trame d'événements, de petites craintes mesquines... mais comme vous étiez, le Français et toi, tout deux à l'origine de la mort de mon frère, il était logique que je m'intéresse à tous vos faits et gestes. Je suis ton pire ennemi, mais je suis aussi prisonnier de la parole donnée. Gû en a toujours voulu ainsi ; on ne donne pas le pouvoir de tuer les dieux à quelqu'un qui risque, ne serait-ce qu'une fois, de ne pas tenir sa parole.

« En trente mille années passées sur cette terre, j'ai vu des choses que tu ne pourras jamais imaginer, j'ai entendu des cris qui te briseraient comme un bol jeté contre un mur. J'ai contemplé des souffrances inimaginables, des supplices qui m'ont comblé. J'ai passé les portes de Shangri-La pour discuter avec l'Homme-Éléphant et la meurtrière aux huit bras. Il y a longtemps que je n'ai plus peur de rien ; il y a longtemps que je n'ai plus eu de corps. Il va me falloir réapprendre à avoir peur, avoir peur pour ce corps si fragile dans lequel je me suis momentanément constitué prisonnier. Maintenant, remontons ! J'ai hâte de te laisser derrière moi et de voyager sous le soleil, d'une ombre à l'autre... »

Dans l'enfer des incendiés, Ombre fend les armées de damnés du feu qui, les unes après les autres, s'agenouillent à son approche, cessant sur l'instant de copuler ou, dans l'antichambre, de tourner autour du grand rocher noir auquel était enchaîné Abbalon. Silencieux, Daigoro suit la chose qui habite le corps de Bertrand. Il est terrifié par la tournure que prennent les événements, terrifié par cette armée qui s'est agenouillée devant son nouveau maître...

Sans s'arrêter ne serait-ce que le temps d'un battement de cils, ils traversent l'enfer des noyés et arrivent au pied de la grande tache de lumière vomie par les portes grandes ouvertes de l'Onitorii.

Content de regagner le royaume des vivants, Daigoro sort dans l'aveuglante clarté de l'après-midi. Aussitôt, des phosphènes déchirent le paysage, obligeant l'ancien seigneur Ichimonji à fermer les yeux quelques secondes.

« Ferme les portes ! Tiens ta promesse ! » hurle-t-il à Ombre,

resté derrière lui, de l'autre côté des portes.

« Je ne peux pas, il n'y a pas assez d'ombres pour le moment. Aucune ombre ne frappe le battant où se trouve le kana de l'ombre.

— Tiens ta promesse ! »

Je n'ai pas peur, ma volonté est plus forte que ma peur, j'aime Reiko et Reiko sera à mes côtés à jamais.

« Tiens ta promesse ! Tu as dit que tu étais prisonnier de la parole donnée, tu as dit que c'était la volonté de Gû.

— Je ne peux pas quitter les Enfers pour le moment ! J'ai besoin de plus d'ombres ! »

Daigoro recule jusqu'à être complètement noyé dans la lumière de l'après-midi qui lui frappe le dos, l'enveloppe. Son corps dressé à moins d'un pas des eaux du lac jette à ses pieds une ombre immense.

« Utilise mon ombre !

— Oui... elle est profonde, très profonde. Surtout ne bouge pas. »

Ombre avance dans la tache d'obscurité que la silhouette de Daigoro découpe sur le sol – une noirceur qui se coule par-delà les grandes portes des Enfers. Le démon qui habite désormais le corps de Bertrand lève les bras au ciel et crie :

« Chojin ! Nagumo ! Que les portes soient fermées, je vous l'ordonne ! »

Les deux démons de pierre se dressent, lâchent un grognement et commencent à fermer les grandes porte noires.

Je n'ai pas peur, ma volonté est plus forte que ma peur, j'aime Reiko et Reiko sera à mes côtés à jamais.

Daigoro défouraille l'épée de Bertrand qu'il portait à la hanche et la projette sur Ombre en la faisant tournoyer. Un hurlement retentit. Refusant de contempler le résultat de son attaque, Daigoro se met à courir vers les eaux du lac et la lumière aveuglante de l'après-midi. L'eau à mi-cuisse, se trouvant à une distance qui ne permet plus à son ombre de s'enfoncer par-delà l'Onitorii ou même d'exister, l'ancien seigneur Ichimonji se décale à main droite et contemple, horrifié, les deux démons de pierre qui ont cessé de fermer les portes.

Il faut agir et vite ! Le soleil frappe de plein fouet chacun des battants entrebâillés de l'Onitorii, créant ainsi des ombres profondes.

« Chojin ! Nagumo ! Utilisant mon esprit et ma force, j'ai vaincu Ombre qui pouvait vous vaincre, c'est donc que je peux vous vaincre ! Que les portes soient fermées, je vous l'ordonne ! »

Vaincus par le syllogisme, les deux grands cornus acquiescent et achèvent la manœuvre. Les portes grondent en se joignant parfaitement, tranchant net, à la naissance du poignet, la main armée et ensanglantée qui venait juste de se faufiler dans l'interstice diminuant.

Daigoro fait quelques pas en direction de l'Onitorii, clos

maintenant. Il ramasse l'épée couverte de sang, se débarrasse de la main qui y est accrochée, puis nettoie la lame dans le lac avant de l'essuyer avec son kimono et de la remettre dans son fourreau. Il salue une dernière fois les deux démons de pierre et se dirige vers la cage qui le mènera au sommet.

Je n'ai pas eu peur, ma volonté était plus forte que ma peur, j'aime Reiko et Reiko sera à mes côtés à jamais.

Là-haut, sur un des pontons, quelqu'un attend. Daigoro distingue une petite silhouette voûtée et dévorée par le soleil.

Jizô.

« Nous pourrions voyager ensemble, propose Jizô. La route est assez longue jusqu'à Edo.

— Edo ? Je ne vais pas à Edo !

— Pourtant c'est là que nous allons, c'est là que finit l'histoire d'Ichimonji Daigoro, l'homme qui voulait tuer l'Empereur. J'ai bien dit l'histoire, pas la vie. A t'attendra jusqu'à l'hiver, et même jusqu'au printemps. Ensuite, elle ne pourra plus t'attendre, car il lui faudra mettre au monde ton fils – un enfant sain et puissant comme un « quart de dieu ». Un bon gamin. Tu as le temps pour la retrouver, elle et ses deux enfants, bientôt trois. D'autant plus que le chef de son village va te demander de prendre sa place ; il se fait vieux, il y a des vers dans ses selles. Tu vois, ton destin est grandement tracé, un chef reste un chef, mais cette nouvelle trace, cette nouvelle chance, a besoin de racines solides. Tu les trouveras à Edo.

— Si je comprends bien, je n'ai pas vraiment le choix.

— On a toujours le choix, Ichimonji Daigoro. Plusieurs routes s'offrent à toi : tu peux courir rejoindre A, maintenant : devenir le chef de son village. Tu peux fuir en France, donner à un enfant l'épée d'un père dont il ignorait jusqu'à l'existence. Et tu peux aller à Edo parler à une femme qui, elle aussi, se trouve aujourd'hui confrontée à bien des routes.

— L'Impératrice Fumiji Shoko ?

— Oui. Elle te doit beaucoup... Tu lui dois beaucoup. Il y a du bien et il y a du mal dans ces dettes croisées. Pour faciliter les choses, disons qu'elle a quelque chose qui t'appartient et que tu as quelque chose qui appartenait à la famille de son mari. Je pense que vous pourriez trouver une sorte d'arrangement éternel. »

Daigoro fronce les sourcils.

« Certes, j'ai en ma possession le Daïsho Papillon que Miyamoto Musashi, toute sa vie durant, essaya de reconstituer, mais que possède-t-elle qui serait ma propriété ? J'avoue que je ne vois pas.

— Ta vie et celle de ton fils appelé à naître dans neuf lunes. Elle peut y mettre un terme ; il lui suffit de tracer quelques kana sur un rouleau « à fin d'exécution » et d'apposer ensuite son sceau sur le papier de riz. »

Daigoro grogne. Il pose ses mains sur chacune des poignées du

Daïsho Papillon, ce katana et ce wakizashi qui ne lui appartiennent pas. Il les a volés – empruntés plutôt. Il doit maintenant les restituer, du moins les échanger contre la possibilité d'être père d'un garçon pour la seconde fois.

Il regarde Jizô et hoche la tête.

« Alors, nous allons à Edo ?

— Oui, mon ami Daigoro. Et je connais une auberge en chemin ; ils font les meilleurs tempura [15] de crevette de tout l'archipel. Un vrai bonheur qui fond sur la langue et embrase les papilles. »

Épilogue

« Il y a une question que je me pose depuis que j'ai quinze ans. Peu de gens tombent d'accord sur la façon dont s'acheva réellement *L'Histoire édifiante de l'homme qui voulait tuer l'Empereur*. D'autant qu'il semble avoir réapparu à de nombreuses reprises après l'annonce officielle de sa mort... Encore un peu d'alcool de riz, vénérable Jizô ?

— Avec plaisir, Fils du Phénix Resplendissant, maître absolu du savoir shaolin, vous qui êtes mon hôte en ce lieu saint et magique. Avec plaisir... Votre table est sans égale dans tout l'Empire de Qin. Même à Edo, il serait prodigieusement difficile de trouver mieux...

— Vous me flattez.

— J'essaye juste d'être aussi sincère qu'un vieil homme puisse l'être...

— Vous, un vieil homme ? Une de mes servantes, bien loin de se plaindre, m'a affirmé que vous n'aviez rien perdu de votre vigueur légendaire.

— Un étrange phénomène sanguin sans doute dû au talent incomparable de votre cuisinier. Sa soupe de bébés crocodiles d'hier soir était exquise, porteuse d'une puissance insoupçonnée. J'ai profité de ses bienfaits toute la nuit et même une bonne partie de la matinée.

— C'est précisément ce que m'a expliqué ma servante qui, pas plus tard que ce matin, est arrivée très en retard à la lingerie où on l'a surprise à plusieurs reprises en train de ronfler debout.

— J'ai bien peur qu'elle ne ronfle aussi allongée ; peut-être s'est-elle trop dévêtue récemment et a attrapé froid.

— Une explication des plus logiques. »

Jizô trempe ses lèvres dans sa bolée d'alcool de riz parfumé aux pétales de roses et jette un coup d'œil admiratif aux deux grands lions de pierre qui gardent le temple shaolin de la montagne Wong Fu Hen, où son ami, Fils du Phénix Resplendissant, l'a invité à séjourner quelques semaines.

« Nous disions ? demande celui que l'on surnomme parfois le *Voyageur*.

— *L'homme qui voulait tuer l'Empereur*... la fin de l'histoire. Dans les écrits de Wanatabe, il est fait état de...

— Wanatabe ? Insolence ! Hérésie ! Son encre putride n'a pas plus de valeur que la pisse d'un crapaud malade ! Wanatabe Kihi est

né trente ans après la fin des événements du Mont Fuji, sa vision de toute l'affaire est d'un grotesque digne de la littérature d'Europe ! Qui pourrait croire que la terrible Impératrice Shoko, celle qui réussit à faire assassiner l'empereur de Qin que l'on disait pourtant immortel, ait eu la faiblesse de laisser repartir vivant l'homme qui avait égorgé son mari, un crime commis devant ses propres yeux. Impensable ! La vérité est autre, je suis catégorique.

— Alors je ne peux nier mon impatience... Faites-moi profiter de votre version des événements... Encore un peu de potage avec un dernier nid d'hirondelle ?

— Je prendrai juste le nid, et uniquement pour saucer mon plat que j'ai toujours l'habitude de laisser propre comme s'il était neuf. J'ai honte... le talent de votre cuisinier allié à ma gourmandise me rendent inconséquent... Ce consommé d'ailerons de requin est fabuleux... Mais revenons à l'histoire de l'homme qui voulait tuer l'empereur ! Cet automne-là, j'étais donc par hasard à Edo quand l'ignoble Ichimonji Daigoro a ramené à l'Impératrice Fumiji Shoko la paire de sabres connue sous le nom de Daisho Papillon. Le katana de ce daisho forgé avec le fer d'une étoile filante avait appartenu un temps à Miyamoto Musashi, mais ceci est une autre histoire... Cet automne-là... était-ce en automne ou en hiver ? Il me semble que les arbres n'avaient pas encore perdu toutes leurs feuilles, mais que les soldats étaient chaudement vêtus... En fait, je ne sais plus... Malédiction ! J'ai peur que votre alcool de riz aromatisé aux pétales de roses m'ait un peu embrumé la mémoire. » Jizô éructe et bâille. « Cher Fils du Phénix Resplendissant, maître absolu du savoir shaolin, peut-être serait-il judicieux que nous reparlions de tout cela demain.

— Devant un bon repas ?

— Vous le proposez si gentiment. Comment refuser ? »

ANNEXES

BIBLIOGRAPHIE COMMENTÉE

Ne sont consignés ici que les livres que j'ai grandement consultés/utilisés/détournés pour la rédaction de *La Voie du Sabre* et de *L'homme qui voulait tuer l'Empereur*. Ces ouvrages ont été classés par mini-catégories afin de rendre le tout plus digeste.

1. Œuvres de Miyamoto Musashi ou le concernant

MIYAMOTO MUSASHI, *Le livre des cinq anneaux (Gorin-No-Sho, essai traduit, probablement de l'anglais, par Michel Random)*, Belfond, Paris, 1982.

KENJI TOKITSU, *Miyamoto Musashi, maître japonais du XVII^e siècle*, Éditions DésIris, Méolans-Revel, 1998.

• On trouvera dans ce livre trois grandes parties :

- a) L'œuvre de Miyamoto Musashi
- b) La vie de Miyamoto Musashi
- c) Miyamoto Musashi et l'art martial

Le tout accompagné d'un appareil critique impressionnant : préface, notes, bibliographie, etc. Probablement le meilleur livre disponible en français.

ELJI YOSHIKAWA, *La pierre et le sabre (Musashi, traduit de l'anglais par Léo Dilé)*, Balland, Paris, 1983.

ELJI YOSHIKAWA, *La parfaite lumière (Musashi, traduit de l'anglais par Léo Dilé)*. Balland. Paris. 1983.

2. Ouvrages sur le Japon et la culture japonaise

BUISSON, DOMINIQUE, *Japon papier*, Terrail, Paris, 1991.

CARON, FRANÇOIS, *Le Puissant royaume du Japon, la description de François Caron* (traduit, préfacé et annoté par Jacques et Marianne Proust), Chandeigne, Paris, 2003.

- J'ai terminé la rédaction de *La Voie du Sabre* un an et demi avant la parution de cet ouvrage ; ce que je regrette un tantinet, car la description de François Caron contient un fort joli plan du palais impérial d'Edo et divers détails sur la vie quotidienne nippone du XVII^e siècle que j'ignorais. Notamment la présence non pas d'un mais de *deux* empereurs : l'empereur « politique » et l'empereur « céleste ». Par ailleurs, cet ouvrage m'a appris qu'en 1630 les seigneurs de guerre japonais n'avaient pas encore exploré leurs territoires septentrionaux (Hokkaidô), cette île étant alors habitée par les Ainus, des indigènes hirsutes décrits comme le croisement étonnant d'un Bigfoot et d'un Néandertalien (ils étaient probablement en grande délicatesse avec l'hygiène, ce qui les rendait barbares et quasi bestiaux aux yeux des érudits nippons de leur époque). Voilà donc, un témoignage sans doute indispensable pour comprendre le Japon anti-chrétien de Miyamoto Musashi ; à noter que l'introduction et l'appareil de notes sont tout aussi éclairants que le texte qu'ils enrichissent.

COLLECTIF (Michel Beurdeley, Shinobu Chujo, Motoaki Mutô, Richard Lane), *Le chant de l'oreiller : l'art d'aimer au Japon*, Bibliothèque des Arts, Paris, 1973.

COLLECTIF, *La collection Tokugawa : le Japon des Shôgun*, musée des Beaux-Arts de Montréal, Montréal, 1989.

COLLECTIF (dirigé par Augustin Berque), *Dictionnaire de la civilisation japonaise*, Hazan, 1994.

COLLECTIF, *Regard sur le Japon*, Japan Travel Bureau, Tokyo, 1985.

COLLECTIF, *Voyages en d'autres mondes, récits japonais du XVII^e siècle* (traduits et commentés par Jacqueline Pigeot, Kosugi Keiko avec la collaboration de Satake Akihiro), Éditions Philippe Picquier / Bibliothèque nationale, Paris, 1993.

DE MARGERIE, DIANE, *Bestiaire insolite du Japon*, Albin Michel, Paris, 1997.

FRÉDÉRIC, LOUIS, *Le Japon, dictionnaire et civilisation*, Robert Laffont, « Bouquins », Paris, 1996.

FRÉDÉRIC, LOUIS et RANDOM, MICHEL, *Japon*, Bookking International, Paris, 1997.

MAHUZIER, DANIELLE et YVES, *Le Japon que j'aime*, Solar, 2000.

NITSCHKE, GUNTHER, *Le jardin japonais* (traduit de l'allemand par Wolf Fruhtrunk), Taschen, Cologne, 1991.

PINGUET, MAURICE, *La mort volontaire au Japon*, Gallimard, « Tel », Paris, 1984.

RAISON, BERTRAND (texte) et BOISSONNET, FRANÇOIS (photographies), *L'empire des objets*, Éditions du May, Paris, 1989.

SHIMIZU, CHRISTINE, *L'art japonais*, Flammarion, « Tout l'art », Paris, 2001.

TURNBULL, STEPHEN R., *Les samourais, les seigneurs japonais de la guerre* (traduit de l'anglais par Jean-Pierre Gahide, sous la direction de Claude Saint-Germain), Bordas, Paris, 1983.

WOLF, REINHART (photographies) et TERZANI, ANGELA (texte). *Le goût du Japon* (traduit de l'allemand par Bernard Lortholary et Catherine Miel), Flammarion, Paris, 1987.

3. Ouvrages sur le bouddhisme

FOUCHER, A., *La vie du Bouddha d'après les textes et les monuments de l'Inde*, Jean Maisonneuve, Paris, 1987

RAMBACH, PIERRE, *Le Bouddha secret du tantrisme japonais*, Éditions d'art Albert Skira, Genève, 1978.

SUZUKI, D.T., FROMM, ERICH et DE MARTINO, RICHARD, *Bouddhisme zen et psychanalyse (Zen Buddhism and Psychoanalysis*, traduit de l'anglais par Théo Léger), « Quadrige », Presses Universitaires de France, Paris, 1971.

4. Livres de photographies sur le Japon

SHINZO MAEDA, *Arbres et brindilles*, Taschen, Cologne, 1987.

SHINZO MAEDA, *Kamikochi, les Alpes nippones*, Taschen, Cologne, 1987.

SHINZO MAEDA, *Oku Mikawa*, Taschen, Cologne, 1987.

5. Divers

AKUTAGAWA RYÛNOSUKE, *Rashômon et autres contes (Sakuhin-shu*, traduit du japonais par Armisa Mori, par ailleurs auteur de l'introduction), « Connaissance de l'Orient », Gallimard/Unesco, Paris, 1986.

COLLECTIF, *Les contes des arts martiaux* (réunis par Pascal Fauliot, présentés par Michel Random), Albin Michel, « Spiritualité vivante », Paris, 1988.

FILMOGRAPHIE COMMENTÉE

a) La série Samourai de Hiroshi Inagaki

1. Samurai I (Musashi Miyamoto) – 1954
2. Samurai II (Duel at Ichihoji Temple) – 1955
3. Samurai III (Duel at Ganryu Island) – 1956

• Une trilogie qui retrace une partie de la vie de Miyamoto Musashi.

b) La série Babycart (ou Lone Wolf and Cub, selon les cas)

1. *Le Sabre de la vengeance* – de Misumi Kenji (1972)
2. *L'Enfant massacre* – de Misumi Kenji (1972)

• Ces deux premiers films ont été tronçonnés et rassemblés en un seul film en 1983, *Shogun Assassin*, dont on évitera autant que faire se peut le visionnage.

3. *Dans la terre de l'ombre* – de Misumi Kenji (1972)

4. *L'Âme d'un père, le cœur d'un fils* – de Saito Buiichi (1972)

5. *Territoire des démons* – de Misumi Kenji (1973)

6. *Le Paradis blanc de l'enfer* – de Kuroda Yoshiyuki (1974)

• Bien plus que les livres de Eiji Yoshikawa, ou la trilogie de Hiroshi Inagaki avec Toshiro Mifune dans le rôle de Miyamoto Musashi, ce sont les six films de la série *Babycart* qui m'ont inspiré la dynamique des différents combats présents dans *La Voie du Sabre* et *L'homme qui voulait tuer l'Empereur*. Au long de ces six films on suit le parcours d'un assassin professionnel à travers le Japon : Ogami Ito qui pousse devant lui un lourd landau dans lequel se trouve son fils, Daigoro. Ancien exécuter officiel du shôgun, accusé à tort de trahison, Ogami Ito est poursuivi par les tueurs du clan Yagyu, qu'il se fait un honneur de mettre en pièces à chaque épisode. Cette série, crépusculaire par bien des aspects, est au film de samouraïs ce que *Impitoyable* de Clint Eastwood est au western. Incontournable, mais à ne pas mettre entre toutes les mains, les mutilations, giclées artérielles et autres scènes de torture et de viol étant monnaie courante au

fil des six films (désormais disponibles sous forme de deux coffrets).

c) *Quelques films d'Akira Kurosawa mettant en scène le Japon féodal ou des samouraïs :*

1. *Rashômon* – 1950

2. *Les sept samouraïs* – 1954

• La version disponible en DVD chez BFI (*Seven Samurai*) est la version la plus complète qui existe (190 minutes) ; elle bénéficie d'une image tirée d'une copie neuve. En 1960, John Sturges fit un remake de ce film sous le titre : *Les sept mercenaires*. Un autre remake existe (non avoué et c'est une honte) : *1001 pattes*, en images de synthèse et mettant en scène des insectes.

3. *Le château de l'araignée* – 1958

4. *La forteresse cachée* – 1959

5. *Ran* – 1985

• *Le Roi Lear* vu par un cinéaste au sommet de son art. Une étonnante collision entre l'esthétique du Japon féodal et la tragédie shakespearienne. À comparer avec *Le château de l'araignée*, le brillant hommage de Kurosawa à *Macbeth*.

d) *Divers*

1. *La femme tatouée* de Yoichi Takabayashi – 1982

• Un film (érotique ?) japonais où un vieux tatoueur emploie un jeune homme pour « honorer » la femme qu'il tatoue ; plongée dans les délices du coït, la belle en oublie presque la douleur due aux aiguilles. Évidemment, on ne galipette pas impunément et la jeune femme qui se fait tatouer pour faire plaisir à son riche amant tombe amoureuse du jeune passe-douleur...

2. *La Ballade de Narayama* de Shohei Imamura – 1983

• Vision sans concession d'un Japon médiéval et guerrier où il ne fait pas bon vieillir.

3. *La Mort d'un maître de thé* de Kei Kumai – 1989

4. *Ninja Scroll* de Masaki Sawabari – 1996

5. *Princesse Mononoke* de Hayao Miyazaki – 1997

6. *Après la pluie* de Takashi Koizumi – 1999

• Un scénario d'Akira Kurosawa qui sert un film humaniste changeant complètement du film de samouraïs traditionnel, plus ou moins rempli de combats sanglants.

7. *Tabou* de Nagisa Oshima – 1999

• Oshima invite le désir homosexuel dans le monde machiste des samouraïs. Un film très pasolinien qui montre la fin d'une époque ; le xxe siècle est tout proche.

8. *Le Dernier Samouraï* d'Edward Zwick – 2003

• Grotesque d'un point de vue historique (les samouraïs de la fin du xixe étaient plus des bandits de grand chemin que des hommes d'honneur), ce film, réactionnaire par biens des aspects, réserve néanmoins quelques jolies surprises, notamment la prestation de Hiroyuki Sanado qui joue le rôle d'Ujio et que l'on a pu voir précédemment dans *Ring* et *Ring 2*.

9. *Zaitôichi* de Takeshi Kitano – 2003

• Giclées de sang digitales et spectacles de claquettes pour ce film qui oscille entre hommage distancié au héros japonais, Zaitôichi, et grosse irrévérence foireuse. Toujours sur le fil, le funambule Kitano rate la gamelle de peu.

[1] Littéralement le grand et le petit, se dit d'une paire *katana* (sabre courant, 90 cm environ)/*wakizashi* (sabre très court), portée par les samouraïs qui en étaient les seuls dignes.

[2] (Autre orthographe admise : *shogoun*). Nom donné aux chefs militaires qui, de 1192 à 1867, exercèrent, parallèlement aux dynasties impériales, le pouvoir au Japon.

[3] Salutation (à caractère religieux, bien qu'utilisée dans la vie de tous les jours) ; plus les mains sont placées haut au moment du salut, plus le respect montré envers la personne saluée est grand. Dans le Japon parallèle de *La Voie du Sabre/L'homme qui voulait tuer l'Empereur*, on ne salue au niveau du front que l'Empereur et le Bouddha.

[4] Étendards portés au dos de l'armure.

[5] Caractères d'écriture phonétique du japonais, apparus pour la première fois au VIIIe siècle dans un ouvrage de poésie.

[6] Guerrier utilisant le sabre.

[7] Démon du panthéon japonais, équivalent (lointain) du diabolotin ou de l'incube dans la démonologie judéo-chrétienne.

[8] Étranger.

[9] Intendant.

[10] Dame de compagnie ou prostituée de luxe ayant fait de longues études artistiques (danse, chant et poésie) et de savoir-vivre (cérémonie du thé).

[11] Lance à longue lame courbe.

[12] Casque du samouraï.

[13] Samouraï privé de maître, littéralement « homme mis à l'écart ».

[14] « La Voie du Guerrier », code d'honneur des samourais.

[15] Préparation en beignet.